



La Harpe, Jean François de (1739-1803). Abrégé de l'histoire générale des voyages . Tome douzième. 1995.

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES;

PAR J.-F. LAHARPE.

TOME DOUZIÈME.



PARIS,

MÉNARD ET DESENNE, FILS.

1825.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

SECONDE PARTIE.

ASIE.

LIVRE SIXIÈME.

SIBÉRIE.

CHAPITRE V.

Découverte et conquête du Kamtchatka par les Russes. Leur commerce avec ce pays.

Le Cosaque Volodimer, commissaire d'Anadir-Ostrog, reçut ordre, en 1697, d'étendre la domination russe, en découvrant et soumettant de nouveaux pays. Il envoya seize sol-

dats, commandés par le capitaine Morosko, pour lever des tributs et faire des conquêtes. Celui-ci s'avança jusqu'au Kamtchatka, qui n'est pas à cent lieues de la rivière d'Anadir. Sur le récit de son expédition, le commissaire partit lui-même à la tête de cent hommes pour soumettre les Kamtchadales. La résistance fut longue et opiniâtre de la part de ces peuples sauvages, qui n'avaient rien à perdre que leur liberté. Ils manquaient d'armes; mais les conquérans ne pouvaient arriver qu'en très-petit nombre, à une si grande distance et par des routes si difficiles. Les succès furent longtemps balancés. Les Cosaques, chargés de cette expédition par la cour de Russie, combattaient avec courage, et formaient des établissemens. Mais bientôt l'abus tyrannique du pouvoir, les débauches, les discordes intestines offraient une vengeance facile aux Kamtchadales, qui, après avoir payé quelques tributs de peaux de bêtes, finissaient par égorger leurs vainqueurs.

Les dangers et les peines qu'il fallait essuyer dans une longue route de terre, au milieu de peuples indépendans ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligèrent d'en chercher une plus courte et plus sûre. On tenta, dès l'an 1715, un passage par mer, d'*Okhotsk* au Kamtchatka. Ainsi l'on devait aborder à cette presqu'île par la côte occidentale au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étaient deux voies ouvertes à la conquête et au commerce; mais la dernière avait les plus grands

avantages. D'*Iakoutsk*, qui est sur le Léna, il n'y a guère que 10 ou 12 degrés jusqu'à Okhotsk, au lieu de 30 degrés à parcourir depuis cette rivière jusqu'à celle d'*Oliotoure*. D'Okhotsk on n'a qu'une traversée d'environ trois cents lieues de mer pour aborder au midi du Kamtchatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne passèrent plus par le nord. Mais ils furent toujours en proie à l'avidité des commissaires, et au pillage des Cosaques, qui tantôt empoisonnaient les officiers de la Russie, et tantôt vexaient les habitans du Kamtchatka. Ceux-ci tuaient à leur tour les collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages pendant trente ans dans toute cette presqu'île, entre ceux qui travaillaient à la réduire et ceux qui résistaient au joug de la conquête. C'est le sort de toutes les nouvelles colonies. Il faut les arroser de sang, et les engraisser de carnage pour les préparer à la culture, à la civilisation, aux beaux-arts.

Cependant l'esprit du czar Pierre 1er., qui joignait aux vues d'agrandissement l'ambition d'éclairer son empire pour l'illustrer, cet esprit de conquête et de lumière suggéra quelques expéditions inutiles. En 1720, on tenta la découverte des îles Kouriles, que la mer semble avoir détachées du Kamtchatka, et que la politique y veut rejoindre. On les parcourut, on les suivit jusqu'à l'île de *Matsmaï* (Ieso) qui touche presqu'au Japon. C'était le chemin

d'un commerce à ouvrir entre les Russes et les Indes, et de faire communiquer l'équateur avec le cercle polaire. En 1728, on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtchatka, d'où l'on s'éloigna jusqu'au 67e. degré 17 minutes de latitude: car il est plus aisé de faire des voyages que des établissemens. En 1729, un capitaine russe et un chef de Cosaques allèrent avec des troupes au Kamtchatka, par ordre de la cour, afin d'en reconnaître les côtes, soit au nord, soit au midi; de soumettre de gré ou de force tous les Koriaks qui ne seraient pas tributaires; de planter des colonies et de bâtir des ostrogs; de cimenter un commerce avec les nations circonvoisines : mais ces ordres ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontières de la Chine. Ainsi le Kamtchatka, ce pays sauvage, peut devenir un jour le chemin d'un grand commerce. Qui sait même si cette péninsule n'aura pas des liaisons avec celles de l'Inde! Les îles du Japon semblent placées entre ces deux régions pour faciliter cette nouvelle route du commerce de l'Asie avec l'Europe, plus courte et moins dangereuse peut-être que l'ancienne. Tout enhardit à cette espérance, et le hasard même en a jeté les germes.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau japonais vint échouer sur la pointe du Kamtchatka. Ce navire, chargé de riz, d'étoffes de soie, de toiles de coton, qu'il portait d'une province du Japon à une autre, fut poussé en pleine

mer par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents, et sans doute de l'ignorance des pilotes pendant six mois, après avoir jeté ses marchandises, ses agrès, ses mâts, ses ancres, dans la mer, il fut porté par les courans à *Kourils-Kaia-Lopatka*. L'équipage composé de dix-sept hommes, voulut descendre à terre, et camper sous une tente avec ce qu'il put sauver des restes et des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours ils apercurent un officier cosaque avec des Kamtchadales. Ravis de revoir des hommes, ils leur firent des présens. Mais le perfide Cosaque s'étant dérobé la nuit avec ses gens, les Japonais, à qui la tempête avait enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif, pour le chercher sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouvèrent *Chtinnikov* (c'était le nom du Cosaque), qui dépeçait la carcasse de leur navire pour en avoir le fer. Ce barbare envoya aussitôt ses Kamtchadales dans un canot à l'esquif des Japonais; et, dans le temps que ceux-ci leur tendaient des mains suppliantes pour demander du secours et la vie, ils les assassinèrent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avaient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers : l'un était un enfant de onze ans. Chtinnikov s'empara de tout ce qui était dans l'esquif, brûla le vaisseau, et se retira dans le fort supérieur de Kamtchatkoi, avec son butin et ses deux prisonniers. Mais un commissaire arrivé peu de

temps après retira de ses mains ces misérables victimes, et les fit conduire avec toutes sortes de bons traitemens à Iakoutsk. De là ces deux Japonais allèrent, sous la protection du gouvernement, à Tobolsk, puis à Moscou et à Pétersbourg. C'est là qu'ils furent présentés à la cour en 1731. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême en 1734. Deux ans après, on les mit avec de jeunes Russes pour apprendre la langue du pays, et communiquer la leur; mais cette même année, le plus âgé, qui avait quarante-trois ans, périt, après six ans d'exil, dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. Le plus jeune mourut trois ans après, le 15 décembre 1739. L'Académie de Pétersbourg, qui avait été chargée de leur éducation, les fit modeler en plâtre, et conserva ce monument singulier dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui.

Malgré toutes les précautions des souverains de la Russie pour adoucir le joug des Kamtchadales, les Cosaques exercèrent sur ce peuple vaincu toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avaient point amené de femmes avec eux, ils abusèrent de la force pour en avoir. Lorsqu'ils avaient assujetti quelques ostrogs, ils prenaient un certain nombre de femmes et d'enfans, qu'ils partageaient entre eux. Ils vivaient avec une de ces femmes en concubinage, et quand ils en avaient eu des enfans, ils lui donnaient l'inspection sur les

autres esclaves de la nation. « Ceux qui voulaient contracter des alliances avec les Kamtchadales libres signaient des billets par lesquels ils leur promettaient d'épouser leurs filles dès que le prêtre serait arrivé; de sorte que le baptême de la fille promise, celui de ses enfans, les fiançailles et le mariage, se faisaient souvent tout à la fois; car il n'y avait pour tous ces ostrogs qu'un seul prêtre, qui demeurait au fort inférieur de Kamtchatkoi, et visitait les autres ostrogs tous les ans, ou tous les deux ans. » Cependant les Cosaques vivaient en seigneurs russes du travail de leurs esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeaient. Quand ils allaient lever ceux de la couronne, le tributaire payait, indépendamment de la taxe du prince, quatre renards ou zibelines, l'une pour le receveur, l'autre pour son commis, une troisième peau pour l'interprète, et la quatrième pour les Cosaques. Ceux-ci passaient leur temps à jouer ces peaux dans les cabarets : ensuite ils jouèrent leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changaient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kamtchadales résolurent enfin de secouer le joug et d'exterminer tous les Russes de la presqu'île. Mais depuis que la route était établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens était devenu trop facile et trop fréquent pour exécuter un pareil complot sans une occasion favorable. On attendit ce moment : il parut s'offrir. Les Tchouktchis, peuple voisin de

l'Anadir, non contens de repousser la domination russe, étaient venus attaquer les Koriaks, ses tributaires. Il était aisé de chasser avec des troupes disciplinées des sauvages qui n'avaient que l'amour du butin et de l'indépendance. Mais ils reparaissaient toujours, aussi légers, aussi prompts que leurs flèches. On voulut les dompter par une guerre vive et soutenue. Le capitaine Pavlutski, venu au Kamtchatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il allait soumettre des rebelles, son départ en formait derrière lui. Les habitans de l'embouchure du Kamtchatka, ceux des deux rivières intérieures, qui sont au centre du pays, l'Elova et la Klioutcheva, se répandirent dans la presqu'île durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte et l'apparence de visites. Il n'est pas difficile à des peuples conquis de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit se fut répandu que Chestakov, chef des Cosaques, venu avec Pavlustski pour la grande expédition de 1729, avait été tué par les Tchouktchis, les Kamtchadales, feignant de craindre les incursions de ces rebelles, s'armèrent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrète de se délivrer des Cosaques, qu'ils priaient cependant de rester avec eux. Toutes les précautions étaient prises par ces sauvages pour intercepter les communications avec l'Anadir. S'il revenait des troupes russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles

devaient être reçues dans les ports avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer quand elles traverseraient l'intérieur du pays. Deux chefs étaient à la tête de ce complot. Aussitôt que le dernier commissaire se fut embarqué avec ses tributs pour entrer dans l'Anadir, les Kamtchadales, asemblés sur leurs canots, remontèrent le Kamtchatka le 20 juillet 1731. Ils égorgèrent le peu de Cosaques qui étaient restés; ils y surprirent l'ostrog inférieur; ils brûlèrent tout, excepté l'église et les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain ils se revêtirent des habits russes, soit de femmes ou de prêtres, et firent des festins, des danses et des cérémonies superstitieuses, en signe de réjouissances et de triomphe. Théodore Khartchin, l'un des deux chefs de la conspiration, nouveau chrétien, ordonna à un Kamtchadale qui savait lire, et qui avait été baptisé comme lui, de chanter le *te Deum* en habit sacerdotal. Ensuite il fit écrire sur le registre de l'église : *Par ordre du commissaire Théodore Khartchin, on a donné à Savina* (c'était le nom de l'officiant) *trente renards ordinaires pour avoir chanté le* te Deum.

Cependant un vent contraire avait obligé le vaisseau de Pavlutski à jeter l'ancre au sortir de l'embouchure du Kamtchatka. Quelques Cosaques échappés au carnage apportèrent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouillaient encore sur la côte. Aussitôt on

descendit pour éteindre le feu du soulèvement, et, quatre jours après la prise du fort, on revint le battre en brèche avec quelques canons du vaisseau. Khartchin, qui du haut des remparts avait insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent; les uns furent tués dans le fort; les autres, avec les richesses qu'ils y avaient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamtchadales qui s'étaient rendus avant l'assaut, furent massacrés et passés au fil de l'épée, en représaille des insultes que les rebelles avaient faites aux femmes et aux enfans des Cosaques. C'est l'usage entre ces sortes de guerriers, qui ne possèdent encore parfaitement des arts de la société que celui de détruire, si naturel à l'homme civil ou sauvage.

Cependant Khartchin ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un otage pour sûreté de sa personne, et passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtchadales, promit de vivre en paix, et dit qu'il irait engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eut rejoint son parti il envoya dire aux Russes qu'on ne voulait pas entendre parler de paix. Le lendemain, il reparut avec les rebelles sur la rive gauche de la Klioutchi,

l'une des deux rivières où la révolte avait éclaté. Mais faisant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avait entamé, il dit qu'il passerait de l'autre côté, si l'on envoyait deux otages. On y consentit, et, dès qu'il fut à l'autre bord, les Russes, opposant la perfidie à la ruse, le retinrent prisonnier, et crièrent à leurs otages de se jeter dans la rivière. Pendant que ceux-ci la traversaient à la nage, on fit feu sur les Kamtchadales, pour les empêcher de tirer des flèches sur les transfuges.

Quand la révolte eut perdu celui qui l'entretenait, tous les autres chefs de peuplades se dissipèrent, ou périrent avec leurs partisans. L'un de ces principaux mutins, près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea sa femme et ses enfans, puis se tua lui-même. Bientôt on vit le carnage recommencer sous le fer et le feu des Russes. Un détachement qui marchait le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du fort supérieur de Kamtchatkoi, et ces deux corps réunis s'avancèrent contre les rebelles d'Avatcha, qui étaient au nombre de plus de trois cents. « Ils emportèrent d'assaut les forts où les révoltés s'étaient retranchés, et les massacrèrent, confondant les innocens avec les coupables, et emmenant leurs femmes et leurs enfans prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang, et détruit un grand nombre de ces peuples, ils rétablirent la tranquil-

lité dans ce pays, et revinrent chargés d'un immense butin. »

Quand le feu de la révolte fut assoupi, Basile Merlin, officier russe, et le major Pavlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels était cet André Chtinnikov, qui avait inhumainement fait massacrer les malheureux Japonais. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avaient soulevé les Kamtchadales. Les plus coupables d'entre les rebelles, entre autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plupart s'y présentèrent avec cette indifférence qui caractérise tous les peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entre eux disait en riant qu'il se trouvait malheureux d'être pendu le dernier. « Ils témoignaient une égale fermeté au milieu des supplices et des tortures les plus affreuses de la question. Quelque cruels que fussent les tourmens qu'on leur fit souffrir, ils ne laisaient échapper que ces mots, *ni, ni.* » C'est le cri des filles kamtchadales que l'amour livre pour la première fois aux douces atteintes de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne criaient-ils ainsi qu'au premier coup; « car, serrant ensuite leur langue contre les dents, ils gardaient un silence obstiné, comme s'ils eussent été privés de tout sentiment. »

Depuis cette époque, la paix a régné dans le Kamtchatka. La douceur du gouvernement

y a rétabli la tranquillité que la force des armes et la dureté des tributs en avaient bannie. On n'exige plus de chaque habitant qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renard, loutre de mer ou zibeline. Les Kamtchadales sont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, si ce n'est en matière criminelle. On a rendu la liberté à tous les prisonniers que les Cosaques avaient faits esclaves, avec défense de traiter jamais les Kamtchadales comme tels. Enfin, pour mieux asservir ce peuple par un joug plus doux et plus volontaire, on a tâché de leur faire embrasser le christianisme. Les moyens humains ont secondé les voies du ciel. L'impératrice Élisabeth Pétrovna a exempté d'impôts pour dix ans tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zèle des missionnaires. Tous les Kamtchadales courent au-devant d'une religion qui, les soulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenses après la mort. C'est le vrai miracle de la religion de rendre les princes humains et les peuples heureux.

L'ouvrage de la conversion des Kamtchadales est soutenu par tous les établissemens d'une sage politique. Les forts et les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux où les temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assurée le Kamtchatka par cinq ostrogs ou forts; il y en a deux sur chaque côté des deux mers, un au centre des terres,

tous jetés sur les bords de quelque rivière navigable qui communique à la mer.

Le dénombrement des Kamtchadales monte à deux mille sept cent seize tributaires. Le total des taxes produit, chaque année, trente-quatre peaux de loutres de mer, sept cents zibelines, dix-neuf cent soixante-deux renards. On estime ces tributs à dix mille roubles au Kamtchatka. Ils en valent vingt mille à Iakoutsk. Ainsi, chaque Kamtchadale vaudrait à la Russie près de sept roubles, ou trente-cinq livres tournois.

Les Kamtchadales n'avaient jamais connu de négoce entre eux, ni même avec leurs voisins, quand les Russes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre. C'est l'usage des Européens envers les sauvages depuis plus de deux siècles. Dès le commencement de la conquête du Kamtchatka, quelques marchands suivirent les collecteurs des taxes, mais, en qualité de soldats, obligés de faire le service militaire avec les Cosaques, pour avoir la liberté de trafiquer. Ces soldats revendeurs, qui restèrent dans le pays, n'y jouirent pas même des priviléges et de la franchise des Cosaques, dont ils remplissaient les fonctions, et furent soumis à la capitation comme les habitans.

Quand la route maritime d'Okhotsk fut ouverte, les vrais négocians envoyèrent des facteurs et des commis au Kamtchatka pour faire quelque fortune dans cette nouvelle co-

lonie. La facilité du voyage attira beaucoup de monde; et, dès qu'on put s'embarquer sur des vaisseaux russes qui allaient droit aux ports de cette presqu'île, les marchands se firent matelots comme ils s'étaient faits soldats, dans l'espérance de s'enrichir. Ils réussirent si bien, qu'un homme débarqué, pour ainsi dire, sans pacotille, acquit dans l'espace de six à sept ans un fonds de commerce de quinze mille roubles. Ces facteurs s'établirent au Kamtchatka, pour ne pas retourner chez les négocians qui les avaient envoyés. Mais la métropole, voulant favoriser sans doute les grandes entreprises aux dépens de la liberté, dans un gouvernement où ce nom même est un attentat contre le despotisme, les obligea de revenir dans leur patrie; et le commerce ne prit qu'une forme plus étendue et plus régulière. Tels furent ses progrès, qu'en peu de temps les officiers et les soldats y payèrent tout argent comptant; au lieu que, dans le commencement, il fallait faire de longs crédits. Il est vrai que c'était toujours au profit du marchand, qui, prenant en retour de ces marchandises fort chères des pelleteries à bas prix, gagnait doublement, et sur les denrées de Russie, qu'il revendait au Kamtchatka, et sur les peaux du Kamtchatka, qu'il revendait en Russie. Ce commerce rendit encore davantage par les échanges qui se faisaient des marchandises du Kamtchatka pour celles de la Chine. Celles-ci, revendues le quadruple de leur prix, valent au négociant un fonds de

pelleteries qu'il revend encore au quadruple; mais, si ce profit est immense, il est court: un marchand ne peut rester plus d'un an au Kamtchatka sans risquer une perte considérable.

L'avantage du gain fait qu'on vend à son arrivée tout ce qu'on a, jusqu'à ses habits mêmes. Mais par la raison qu'on a vendu si cher, il faudrait racheter au double tout ce dont on aurait besoin l'année suivante, d'autant plus que le vendeur, devenant acheteur de sa propre marchandise, en augmenterait le prix par sa concurrence. D'ailleurs les fourrures gardées perdent de leur couleur, qui en fait la beauté; dès lors la valeur en diminue: ces marchandises, en restant dans les magasins, ne rapportent point d'intérêt. Cependant l'acquéreur consomme sans gagner, vit et se loge fort mal à beaucoup de frais, essuie toutes les incommodités d'un climat étranger et malsain, altère enfin sa fortune et sa santé.

Les marchandises qu'on apporte au Kamtchatka viennent de la Russie, ou de l'Europe, de la Sibérie, de la Boukharie et de la Chine. La Russie y envoie des draps communs de toutes couleurs, des chaussures qui se font à Casan ou à Tobolsk, des mouchoirs de soie et de coton, un peu de vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, des galons, sans doute pour les habitans étrangers; des miroirs, des peignes, de fausses perles et des grains de verre pour les gens du pays. « On y porte de

la Sibérie, différens vaisseaux de fer et de cuivre, du fer en barres, et divers outils de ce métal, comme des couteaux, des haches, des scies et des briquets; de la cire, du sel, du chanvre, du fil pour faire des filets, de gros draps et des toiles communes. De la Boukharie et du pays des Kalmouks on y porte des toiles peintes, des toiles de coton blanches, lustrées et de différentes couleurs. On apporte de la Chine des étoffes de soie et de coton, du tabac, du corail, et des aiguilles que les Kamtchadales préfèrent à celles de la Russie. Enfin on leur apporte du pays des Koriaks toutes sortes de peaux de rennes, crues ou préparées. C'est la meilleure marchandise, parce qu'il s'en fait un grand débit.»

Ce commerce doit se faire avec une certaine modération, et proportionnellement au besoin du moment. Comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation, les marchands établis au Kamtchatka n'achètent guère au-delà de la consommation intérieure, et ne veulent point se charger, même à très-bas prix, de ce qui reste aux vaisseaux qui s'en retournent. Semblables aux Kamtchadales, ils ne prennent que ce dont ils ont un besoin pressant, aimant mieux risquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le nécessaire dont ils manquent que d'avoir à bon marché le superflu d'avance. Aussi le prix des marchandises qu'on apporte au Kamtchatka n'est-il jamais bien fixe. Dans l'automne, qui est la saison du con-

cours des marchands, on achète à meilleur marché. Au printemps, les marchandises renchérissent; c'est le temps du débit. Krachenninikov donne à cette occasion un tarif des marchandises qui se vendent au Kamtchatka, avec le prix de l'achat, et celui du gain pour le marchand.

Par ce tarif, on voit que la toile étrangère, qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamtchatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze *copeks*, ou sous, pour archine, sont vendus cinquante ou soixante sous. Le damas de dix roubles par pièce, ou rouleau, vaut vingt-cinq roubles. Le taffetas de trois roubles la pièce en vaut huit. Des bottes qui ont coûté soixante à quatre-vingts copeks, se vendent trois roubles, dont un vaut cent copeks. La toile de coton de Boukharie retire sept à huit roubles sur trois d'avance; et celle du pays des Kalmouks retire un rouble, ou même un rouble et demi sur quarante copeks.

L'étain travaillé qui coûte vingt-cinq sous la livre, en rend cent quatre-vingts. Une marmite de cuivre de trente-cinq sous en vaut cent vingt. Une poêle de fer de quinze sous se revend un rouble. Un couteau de Solikamskoi en Sibérie vaut cinq ou six fois son prix au Kamtchatka. Le corail à douze sous le cent vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix sous la livre, se vend neuf francs. Les Russes, à ce prix, sont meilleurs négocians ou meilleurs financiers que nous.

La farine de seigle, dont la mesure a coûté vingt-cinq copeks, se vend depuis quatre roubles jusqu'à huit. Le suif, qui coûte neuf francs le poude de quarante livres, se vend de quatre à cinq roubles; et le beurre à six francs le poude est vendu six ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées ne gagnent que deux tiers au-dessus du prix de l'achat, et les jeunes peaux avec le poil, qui n'ont coûté qu'un rouble, en valent jusqu'à douze.

Enfin on importe au Kamtchatka pour dix mille roubles de marchandises, qui rapportent trente ou quarante mille roubles; et celles qu'on exporte de ce pays à Kiakta, sur les frontières de la Chine, rendent au moins le double de ce prix. Autrefois tous les marchés se faisaient en fourrures, et la peau de renard, qu'on évaluait un rouble, était la mesure commune de toutes les autres pelleteries. Ainsi le Kamtchadale achetait un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre; c'est-à-dire qu'il donnait en pelleteries un prix équivalent à tant de peaux de renard pour avoir un tel poids de farine. Pour une livre de tabac que donnait un Russe, il fallait lui livrer un renard quatre cinquièmes, c'est-à-dire une marchandise équivalente à ce prix, qui est neuf francs. Le renard, ou la peau de renard, était donc une monnaie de compte purement factice et nominale, qui, dans l'origine, ayant représenté physiquement les autres valeurs ou marchandises, était devenue un signe idéal de convention. D'abord la peau de renard acheta

tout, jusqu'à l'argent même; aujourd'hui l'argent achète le renard. Ainsi, comme le renard représentait un rouble en argent, ou cette valeur en marchandises, et qu'aujourd'hui il n'a conservé de sa représentation que le nom et l'idée, on ne devrait pas être surpris de voir un Kamtchadale vendre pour un renard, ou pour deux renards, une peau de renard, c'est-à-dire vendre des peaux de renard pour la valeur d'un rouble ou de deux roubles, valeur exprimée par le mot d'un renard ou de deux renards. Mais aujourd'hui les Kamtchadales mêmes achètent et vendent à prix d'argent.

Les marchandises qui sortent du Kamtchatka paient à la douane d'Okhotsk un droit de dix pour cent, et de douze, quand ce sont des zibelines. Mais un revenu plus considérable que la couronne de Russie tire de cette colonie, c'est celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il se fait une consommation qui produit au fisc trois ou quatre mille roubles.

Il fallait que la soif du gain, ou la fureur des conquêtes fût bien ardente pour faire courir au Kamtchatka par des routes où l'on avait à combattre non-seulement des peuples indomptables et féroces, mais le froid et la faim, quelquefois plus cruels que les hommes. Tels étaient pourtant les ennemis qu'allaient braver les collecteurs des taxes du Kamtchatka pour la couronne de Russie. Ces Cosaques ne voyageaient que dans l'hiver, sans autres provisions que celles qu'ils portaient sur leurs petits traîneaux.

« Il leur fallait traverser de vastes déserts où règnent souvent des ouragans affreux. Alors, obligés de séjourner, ils consommaient bientôt leurs provisions, et se trouvaient réduits à manger leurs sacoches de cuir, leurs courroies et leurs chaussures, et surtout leurs semelles, qu'ils faisaient rôtir. Il paraît presque incroyable, dit Kracheninnikov, qu'un homme puisse vivre dix à douze jours sans manger; c'est pourtant une chose qui ne surprend personne dans ce pays, puisque parmi ceux qui ont fait ce voyage, il y en a peu qui n'aient été exposés à cette cruelle extrémité. »

Cet auteur indique ensuite trois routes qui menaient autrefois d'Iakoutsk au Kamtchatka. La première allait par le Léna, dans la mer Glaciale, d'où l'on entrait dans les rivières d'Indigirka ou de Kovima. De là, par terre, on allait gagner la mer de Pengina, ou l'Olioutore, qu'on côtoyait en canot ou à pied. Mais cette route, qui faisait parcourir douze cents lieues au lieu de six cents, était sujette à de grands inconvéniens; car dans la belle saison, où les glaces sont fondues, il ne fallait pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable; et si le temps était contraire, les glaces pouvaient briser les bâtimens, et l'on était trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

La seconde route, par terre, menait à Anadirskoi. On traversait six à sept zimovies ou habitations d'hiver, pour y lever environ deux mille six cent quatre-vingt-trois zibelines, et

une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante soldats, avec deux commissaires pour garder près de soixante-dix otages qui répondent du paiement des taxes. Ainsi ce chemin n'était pas tant la route du Kamtchatka que celle de plusieurs autres pays tributaires de la Russie. Ensuite d'Anadirskoi, en côtoyant la rivière de Pengina, puis la mer de ce nom, on gagnait, à travers les montagnes, l'ostrog inférieur de Kamtchatkoi. Ce dernier chemin, d'environ douze cents verstes, était d'un mois, et se faisait en partie avec des rennes, à dix lieues ou quarante verstes par jour. Mais comme la route entière, depuis l'embouchure du Kamtchatka, demanderait sept mois de marche, sans compter les séjours, on ne s'en sert que pour expédier des courriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques et les retardemens de la mer.

La troisième route se fait presque toute par eau. On descend, d'Iakoutsk, le Léna, jusqu'à l'embouchure de l'Aldan. On remonte celui-ci jusqu'à l'embouchure du Maiou, d'où l'on remonte jusqu'à l'Ioudoma. On gagne par cette rivière un endroit qui s'appelle *la Croix d'Ioudoma*, d'où l'on se rend à Okhotsk par terre, ou bien on s'arrête en chemin, sur la rivière d'Ourak, que l'on descend pour regagner par mer le port d'Okhotsk. Mais comme cette rivière est dangereuse par ses cataractes, on ne s'y expose guère. D'ailleurs ce trajet d'Iakoutsk par eau demande au moins un été tout entier,

et souvent davantage, quoiqu'il n'y ait peut-être guère plus de deux cents lieues en droiture d'un port à l'autre.

Ainsi la route la plus sûre et la plus fréquentée est celle dont Kracheninnikov nous donne l'itinéraire dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même d'Iakoutsk au Kamtchatka.

D'Iakoutsk on descend le Léna l'espace de dix verstes, et l'on s'arrête à Iarmanka, vis-à-vis l'île aux Ours. Iarmanka, qui signifie *foire*, est un lieu qui, sans être habité, sert de rendez-vous aux gens qui vont à Okhotsk. On y reste quelques jours pour les préparatifs de ce voyage; on y arrange les ballots de façon que, pesant chacun deux poudes et demi, la charge d'un cheval soit de cinq poudes.

D'Iarmanka, le voyageur russe arriva à Okhotsk en trente-quatre jours de marche; mais la description de sa route est si confuse et si embarrassée, qu'il y a peu de lecteurs qui eussent la patience de l'y suivre.

« On peut dire de cette route (c'est lui-même qui parle) qu'elle n'est pas mauvaise depuis Iakhoutsk jusqu'au passage de la Bélaia; mais de là jusqu'à Okhotsk, elle est aussi incommode et aussi difficile qu'il soit possible de se l'imaginer, car il faut côtoyer continuellement des rivières, ou passer à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords des rivières sont remplis d'une si grande quantité de grosses pierres et de cailloux roulés, qu'il est surprenant que les chevaux puissent marcher dessus; beaucoup s'y

estropient. Plus les montagnes sont hautes, plus elles sont remplies de boue. On trouve sur leur sommet des marais énormes, et des endroits couverts d'une terre mouvante. Si un cheval de somme s'y enfonce, il n'y a nul moyen de l'en tirer; et quand on marche, on ne peut voir qu'avec la plus grande horreur la terre se mouvoir, comme les vagues, dix sagènes autour de soi. »

Ainsi, malgré tous les périls de la mer, les voyages de terre sont encore plus rebutans par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des transports, surtout dans ce pays désert, où la terre, qui paraît à peine sortir du sein des mers, conserve encore le limon et la vase dont elle fut détrempée. Les rivières sans nombre qui tiennent ce pays dans une sorte d'immersion, attendent la main de l'homme pour recevoir des lois et des barrières dans leur cours, pour rendre habitable et fécond le sol qu'elles inondent.

Cependant Kracheninnikov, qui avait fait la partie la plus longue et la plus désagréable de son voyage, avait encore d'autres périls à essuyer avant d'arriver au terme. Il attendit près de deux mois à Okhotsk qu'un vaisseau venu du Kamtchatka fût radoubé, pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt et chargé, et l'on partit le 4 octobre. Laissons parler l'auteur jusqu'à la fin de son voyage.

« Nous sortîmes, dit-il, à deux heures après midi, de l'embouchure de la rivière Okhota,

et sur le soir, nous perdîmes la terre de vue; mais, sur les onze heures, on aperçut que notre bâtiment faisait une si grande quantité d'eau, que ceux qui étaient à fond de cale en avaient jusqu'aux genoux. Quoiqu'on fît agir sans cesse les deux pompes, et que chacun travaillât à puiser de l'eau avec des chaudrons, et tous les vases qui tombaient sous la main, elle ne diminuait point. Notre vaisseau était tellement chargé, que l'eau entrait déjà dans ses sabords; il n'y avait pas d'autre moyen pour nous sauver, que d'alléger le vaisseau. Nous jetâmes à la mer tout ce qui était sur le pont, ou attaché autour du vaisseau; mais cela ne produisant aucun effet, nous jetâmes encore environ quatre cents poudes de la cargaison. Enfin l'eau commença à diminuer. On ne pouvait pourtant pas quitter la pompe, car, en quelques minutes, l'eau augmentait de deux pouces.

Nous restâmes dans cette triste situation jusqu'au 14 octobre, ayant sans cesse beaucoup à souffrir du froid et de la neige mêlée de pluie. Enfin nous arrivâmes à l'embouchure du Bolchaia-Reka, et nous y entrâmes; mais il s'en fallut peu que ce ne fût pour notre malheur. Les matelots ne connaissaient pas l'heure de la marée: soit qu'elle monte, soit qu'elle descende, elle excite, en commençant, même dans le temps le plus calme, une agitation considérable, qui fait que l'on confond les deux mouvemens. Le vent du nord rendait alors les vagues très-hautes: elles étaient si im-

pétueuses, qu'elles passaient par-dessus le vaisseau, qui, très-mauvais d'ailleurs, craquait de toutes parts. La rapidité du reflux et le vent contraire ne laissaient plus d'espérance d'entrer dans la rivière. Plusieurs étaient d'avis de regagner la mer et d'attendre le flux. Si l'on avait suivi ce conseil, nous étions perdus sans ressource; car ce vent impétueux du nord continua d'être si violent pendant plus d'une semaine, qu'il nous aurait emportés en pleine mer, où notre vaisseau aurait infailliblement péri. Mais, par bonheur pour nous, on se détermina à suivre l'avis de ceux qui soutinrent qu'il valait mieux nous faire échouer sur la côte; ce que nous fîmes environ à cent brasses au sud de l'embouchure de la rivière. Notre bâtiment fut bientôt à sec; car le reflux durait encore.

« Sur le soir, lorsque le reflux revint, nous coupâmes le mât. Le lendemain, nous ne trouvâmes plus que des planches des débris de notre vaisseau; le reste fut emporté par la mer. Nous vîmes alors tout le danger que nous avions couru, car toutes les planches du vaisseau étaient si noires et si pouries, qu'elles se rompaient aisément sous la main.

» Nous restâmes sur la côte, dans des balaganes et des cahutes, jusqu'au 21 de ce mois, attendant les canots qu'on devait nous envoyer de l'ostrog. Pendant le temps de notre séjour il y eut un tremblement de terre presque continuel; mais, comme il était très-faible,

nous attribuâmes le mouvement que nous sentions, et la difficulté avec laquelle nous marchions, à notre faiblesse, et à la violente agitation que nous venions d'essuyer sur la mer. Nous ne fûmes pas long-temps à reconnaître notre erreur; car quelques Kouriles, qui vinrent dans l'endroit où nous étions, nous dirent que ce tremblement de terre avait été très-violent, et que les eaux de la mer s'étaient élevées très-haut. Enfin nous partîmes de cet endroit le 21 octobre, et le lendemain nous arrivâmes, sur le soir, à Boltchereskoi Ostrog.»

Il résulte de ce récit, qu'en dix jours, par un temps calme, avec un vaisseau délabré, l'on a fait autant de chemin sur mer qu'on en avait fait dans un mois par terre avec la belle saison et sans contre-temps. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage sur toutes les autres manières de voyager, c'est le retour du Kamtchatka à Iacoutsk. Le trajet maritime est très-court, quand il se fait dans les longs jours d'été. La mer n'est point orageuse; on n'y craint que les calmes. Mais, en supposant que le temps soit le même pour la traversée, soit du continent, soit de la presqu'île, on gagne toujours beaucoup en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller, par eau, du port de mer jusqu'à la rivière Aldan, en gagnant l'Ioudoma, qui se jette dans le Maïou. Le chemin le plus difficile est jusqu'à la croix d'Ioudoma. Kracheninnikov fut sept jours pour aller du port d'Okhotsk à Ioudomskoi-

krest ; de là, cinq jours pour entrer dans le Maïou, mais en ne naviguant que le jour, car il descendit en moins de trois jours l'Ioudoma, qui ne se remonte pas en moins de cinq ou six semaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même le temps de séjour et de retardement. Ainsi le retour épargne la moitié du temps, sans parler des fatigues et des peines du voyage par terre.

CHAPITRE VI.

Pays et peuples voisins du Kamtchatka.

Les îles Kouriles semblent être une dépendance du Kamtchatka par la proximité où elles se trouvent de cette terre : elles sont comme autant de stations qui conduisent de ce continent au Japon. On ne peut donc se dispenser d'en attacher la description à l'histoire du Kamtchatka. Elles en ont été détachées par la mer ; il s'est fait une transmigration de peuple entre la péninsule et les îles voisines On passe continuellement des unes à l'autre. Ces îles seront peut-être un jour les échelles du commerce du Japon et de l'Inde avec le nord de l'Asie, ou même de l'Europe, si l'âme des Russes est plus indomptable et plus forte que les périls et les

frimas de la mer Glaciale. Tout invite à faire connaître ces îles.

Elles s'étendent de la pointe méridionale du Kamtchatka, en formant une ligne courbe, qui se prolonge au sud-ouest jusqu'au détroit de Sangar, qui sépare l'île de Matsmaï, derrière des Kouriles, de l'île de Niphon dans l'empire du Japon. Il paraît par la position générale de ces îles, par leur distance et leur situation respectives, qu'elles faisaient autrefois partie d'un grand espace de terre ferme qui semble avoir été englouti par la mer. Elle y a fait à peu près le même chemin qu'aux Antilles, creusant et minant un grand circuit, au travers duquel elle s'est ouvert plusieurs passages pour former ce golfe qui compose la mer d'Amour, celle de Pengina et la mer d'Okhotsk. Il y a même entre cette contrée de l'Asie et celle de l'Amérique septentrionale une ressemblance singulière, soit que l'on considère d'un côté l'étendue circulaire des îles Kouriles et celles des Antilles, soit qu'on examine les progrès et les ravages de la mer, qui a formé d'une part le golfe du Mexique, et de l'autre ce long sinus compris entre les Kouriles et le continent d'Asie. On aperçoit que ces deux chaînes d'îles étaient jadis une barrière que la terre opposait au choc continuel de la mer qui regagne toujours à l'orient ce qu'elle doit perdre au couchant, où nous voyons même en Europe, même en France, qu'elle a laissé du terrain, témoin ces landes qui s'étendent de-

puis Bordeaux jusqu'à Baïonne. Mais quel que soit le rapport que ces groupes d'îles si éloignés entre eux semblent offrir aux yeux, ou peut-être à l'imagination, arrêtons-nous à la description de celles dont il s'agit dans cet endroit de l'*Histoire des Voyages*. On supposait jadis qu'il y en avait trente-six; mais il n'y en a réellement que vingt-deux. La différence des noms que leur donnent les Kouriles, les Japonais et les Russes, a fait long-temps varier les opinions sur leur nombre.

La première des Kouriles, appelée *Choumtchou*, a du nord-est au sud-ouest cinquante verstes de longueur sur trente de largeur. Elle est remplie de montagnes, de lacs et de marais, d'où sortent de petites rivières qui tombent dans la mer. Trois de ces rivières, où l'on trouve du saumon de différentes espèces, mais en petite quantité, présentent chacune une habitation. Quarante-quatre personnes font toute la population de l'île. On veut que ces habitans y soient venus du Kamtchatka à l'arrivée des Russes; c'était du moins leur asile le plus proche. Ils firent, dit-on, alliance avec d'autres insulaires voisins, et les enfans sortis de ce mélange de Kamtchadales et de Kouriles, ont une figure plus avantageuse, des cheveux plus noirs, et sont beaucoup plus velus. Quelle que soit cette origine, il est vraisemblable que ce sont tantôt les insulaires qui passent au continent, quand ils ont trop de monde, trop peu de subsistances, et tantôt les habitans de la terre ferme qui peu-

plent les îles, quand ils y sont chassés par la guerre ou jetés par les tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine et de population entre les Kouriles et le Kamtchatka. Le trajet qui sépare le cap de la péninsule d'avec l'île de Choumtchou n'est que de quinze verstes, que l'on fait en trois heures, mais dans un temps calme et vers la fin de la marée; car, durant le flux, la mer est si houleuse entre le cap et l'île, que les flots, élevés de vingt à trente sagènes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *sowem*, les Kouriles *kogathe*, c'est-à-dire, chaîne de montagnes; quelquefois *kamoui*, divinité. Aussi leur jette-t-on, en passant, des idoles de bois pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger. Les sauvages et leurs dieux ont cela de commode, que la malice des uns et la frayeur des autres s'apaisent comme elles s'irritent de rien.

La seconde île est *Paramousir*, cinq fois plus grande que la première. Le détroit qui l'en sépare n'est que de deux verstes, mais semé de rochers et bordé de côtes escarpées. Les habitans de cette île sont, dit-on, de vrais Kouriles; ils ont leurs habitations sur la pointe du sud-ouest, aux bords d'un lac qui a cinq verstes de circuit. Ces deux premières îles sont sujettes à des tremblemens de terre et à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique et du Japon différentes espèces d'arbres, parmi les-

quels sont les débris des camphriers. On m'en a donné de grands morceaux, dit Krachenninnikov.

A l'ouest de Paramousir est une île déserte, désignée sur la carte sous le nom d'*Anfinogen*, mais que les Kouriles appellent *Ouia-Koujath*, qui veut dire *rocher escarpé*. Ce n'est qu'une montagne ronde, qui paraît, dit-on, exhaler de la fumée; on y va des Kouriles et du Kamtchatka chasser ou pêcher les phoques et les otaries, qui s'y plaisent. Les peuples d'alentour font une histoire poétique de cette montagne. « Elle était autrefois, disent-ils, au milieu du grand lac Kourile, qui est sur la pointe du Kamtchatka; mais comme son sommet dérobait la lumière aux montagnes voisines, elles lui firent la guerre, et l'obligèrent de chercher un asile à l'écart dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac, et pour monument de sa tendresse, elle y laissa son cœur. C'est un rocher qui est encore dans le lac Kourile, et qu'on appelle *Outchitchi*, qui signifie *cœur de rocher*. Mais le lac, la payant de retour, courut après elle quand elle se leva de sa place, et il se fraya vers la mer un chemin qui est aujourd'hui le lit de la rivière Ozernaia. » Les jeunes gens, dit-on, rient de cette fable, et les vieilles femmes la racontent comme une vérité. C'est du moins un reste de ce style allégorique répandu depuis bien des siècles par toute la terre, sur les catastrophes et les révolutions physiques que le globe a éprouvées. Tous les peuples sauvages

ont mis leur histoire en fables, ou leurs fables en histoire; mais tous n'ont pas su comme les Grecs embellir leurs erreurs. Les amours d'Alphée et d'Aréthuse en Sicile n'ont pas d'autre origine que l'amour du lac Kourile pour la montagne Ouiakoujatch. C'est dans l'imagination des peuples enfans que sont nées ces deux fables.

La troisième des Kouriles (car l'île Ouiakoujatch n'est pas proprement de ce nombre), c'est celle de *Sirinki*. Les habitans des deux premières vont chercher dans celle-ci des oiseaux et de la sarana pour vivre.

La quatrième est *Mankanrouchi*, qui ressemble à la précédente.

La cinquième est l'île d'*Onekoutan*. Steller dit que les habitans des îles plus éloignées venant dans celle-ci enlever les femmes et les enfans, les insulaires d'Onekoutan allèrent s'établir à Paramousir. Kracheninnikov dit, au contraire, que les Kouriles d'Onekoutan tirent leur origine de ceux de Paramousir. La preuve en est que des familles entières de la cinquième île vont rendre visite ou plutôt hommage aux habitans de la seconde, en leur payant des tributs de peaux de castors ou de renards. « On peut juger par là, continue Kracheninnikov, que les autres habitans d'Onekoutan ne refuseraient pas de payer des tributs, si on envoyait des gens pour les soumettre et les assurer de la clémence de sa majesté impériale, et de la puissante protection qu'ils peuvent en attendre

contre leurs ennemis, qui viennent de temps en temps faire des incursions chez eux. »

La sixième est *Karamokoutan*, qu'un volcan rend déserte.

La septième est *Siaskoutan*, qui a quelques habitans; la huitième est *Ikarma;* la neuvième, *Tchirinkoutan*, la dixième, *Moussir;* la onzième, *Roïkokè;* la douzième, *Matoua*. Ce sont de petites îles désertes.

La treizième, à une demi-journée au sud-ouest de Siaskoutan, s'appelle *Raschoua*. On dit que les Japonais en tirent de la mine; mais on ne sait de quelle espèce.

La quatorzième île et les deux suivantes sont *Ouchichir*, *Kitoui* et *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverser dans un canot chacun des détroits qui les séparent; mais on risque d'être emporté en pleine mer et d'y périr, tant les courans y sont forts et les vagues enflées, pour peu que le vent s'élève: aussi les habitans de ces îles ne vont-ils de l'une à l'autre qu'au printemps et par une mer calme. La quinzième a des roseaux dont on fait des flèches; la seizième est habitée par des hommes indépendans.

La dix-septième est *Tchipoui*, qui n'a point d'habitans; mais elle fournit des oiseaux et des racines à la précédente et à la suivante.

Celle-ci s'appelle *Ouroup* ou *Itourpou*, si éloignée de Chimouchir, que de l'une on ne voit point l'autre. *Itouroup* est la dix-neuvième;

Tchikoutan, la vingtième, et *Kounachir*, la vingt-unième.

La dernière, la plus grande et la plus fameuse de toutes, est l'île *Matsmaï*. Ses habitans, nombreux comme ceux des trois précédentes, ont avec eux la même origine et la même langue. Les Japonais les appellent tous du nom général de peuples d'*Ieso*. « Ceci peut servir, dit Kracheninnikov, à corriger l'erreur des géographes qui ont donné le nom d'*Ieso* à une grande terre située au nord-est, près du Japon. »

Les habitans d'*Ouroup* et d'*Itouroup* commercèrent autrefois durant vingt-cinq ou trente ans avec les Kouriles voisines du Kamtchatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits prisonniers dans l'île de *Paramousir*, le commerce et la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrémités de la chaîne.

Les premières et les dernières de ces îles, à l'exception de Matsmaï, n'ont presque pas de bois. L'île *Kounachir* est fangeuse et ferrugineuse, dit Steller : on y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chèvres sauvages, des renards, mais inférieurs à ceux du Kamtchatka. Les Japonais, dit-on, vont tous les ans y chercher des peaux de ces sortes d'animaux, pour des ustensiles, des meubles et des étoffes qu'ils y apportent en échange. D'autres prétendent que les habitans de *Kounachir* vont prendre à *Matsmaï* des étoffes du Japon, de soie et de coton, et des ustensiles de fer, pour les revendre

aux îles d'*Ouroup* et d'*Itouroup*. Celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'île *Matsmaï*, habitée par des Japonais, la plupart bannis, offre une ville de son nom, munie de fortifications. A la pointe du sud-ouest de l'île, est une garnison pour défendre le pays de l'invasion des Chinois et des incursions de la Corée. Le détroit, ou le bras de mer, qui passe entre cette île et le Japon, large en certains endroits de vingt verstes, se rétrécit en beaucoup d'autres, et partout est hérissé de caps et de rochers qui en rendent le passage très-difficile. Si l'on perd du temps, ou si l'on manque d'attention, les vaisseaux vont se briser sur ces écueils, ou sont emportés en haute mer par la rapidité des courans.

« Au reste, on sait que les Hollandais, en naviguant dans ces parages, trouvèrent une petite île à laquelle ils donnèrent le nom d'*Île des États;* et que de là, continuant leur route, ils aperçurent une grande terre (qu'ils appelèrent *Terre de la Compagnie*), qu'ils croyaient unie au continent de l'Amérique septentrionale. Les rapports faits par les Japonais, les éclaircissemens donnés par les habitans de l'île d'*Ieso*, et les reconnaissances entreprises postérieurement par d'habiles navigateurs nous ont fait connaître que ces noms ont été appliqués aux côtes orientales de Matsmaï, de Kounachir, d'Itouroup et d'Ouroup : elles sont si fréquemment voilées par les brouillards, qu'il est facile de se méprendre sur l'étendue véri-

table de ces îles. On supposait aussi que la Terre de la Compagnie était la même que celle qui fut découverte par Jean de Gama, capitaine portugais, et l'on doutait si c'était un continent ou une île. On sait aujourd'hui que tous ces noms doivent disparaître de dessus les cartes. »

On juge, par la situation des îles Kouriles, que leurs habitans devraient participer également de la figure et des mœurs des Japonais et des Kamtchadales, qu'elles séparent. Mais la différence prodigieuse que la police et les arts ont mise entre un empire riche et peuplé, tel que celui du Japon, et des îles qui sont ou désertes, ou mal habitées, fait que les insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux sauvages du Kamtchatka qu'au peuple fier et industrieux du Japon. Si l'on croit que la proximité puisse avoir la même influence pour le bien que pour le mal, il suffit, pour se détromper de cette prétention, de jeter un coup d'œil sur la Corse, qui, environnée de deux nations depuis long-temps éclairées et policées, a conservé sa férocité, sa paresse, son ignorance naturelle, et paraît encore plus loin de l'Italie, pour les arts et les lois, que les pirates africains ne le sont de l'Europe pour l'industrie et les lumières. Des îles pauvres, incultes, et d'un abord difficile, d'un séjour désagréable et peu sûr, n'attirent point un peuple commerçant, qui pourrait les défricher et les cultiver. Des sauvages sans arts et sans connaissances

n'abordent guère chez une nation policée, dont les mœurs et le caractère repoussent encore plus l'homme grossier que celui-ci ne rebute l'homme civilisé. On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamtchadales et les peuples kouriles.

Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille et d'une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamtchadales ou des Tongouses errans du continent, comme un visage basané, l'usage de se noircir les lèvres, de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes, de se faire des habits composés de peaux de bêtes et d'oiseaux de différentes espèces, assortis de poils et de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonais, comme la coutume d'avoir les cheveux ras par-devant jusqu'au sommet de la tête et pendans par-derrière; de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent les deux goûts et l'habillement sauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile habillé d'écarlate portera sur ses épaules un phoque dégouttant de graisse et de sang. Un Kourile, dit Steller, ayant trouvé un corset de soie, mit cet habillement, et se promena gravement devant les Cosaques, qui se moquaient de lui. Quel était le plus stupide, ou le sauvage qui pensait que les femmes et les hommes étaient partout habillés également comme dans son île, ou le

Cosaque qui n'en savait pas assez pour réfléchir que l'insulaire ne devait pas en savoir davantage ?

Les Kouriles se nourrissent de quadrupèdes marins, et se logent comme les Kamtchadales, quoique avec plus de propreté, tapissant leurs siéges et leurs murailles de nattes de jonc. Ils connaissent aussi peu la Divinité que les Kamtchadales ; mais ils ont, comme eux, leurs idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul*, ou *Innakou*. En font-ils des dieux ou des démons ? c'est ce qu'on ignore. Mais ils leur offrent les premières bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair, et leur en laissent la peau.

Ils ont des *baïdares* pour naviguer en été, des raquettes pour marcher en hiver, faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font pas des nattes ou des habits, elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes, mais ne voient les filles qu'ils recherchent que la nuit à la dérobée, comme les Tartares mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au père le prix que doit leur coûter la fille.

Une femme infidèle occasione à son mari la perte de l'honneur ou de la vie. Le mari qui l'a surprise appelle son adversaire en duel, et c'est au bâton. Celui qui fait le défi reçoit le premier sur le dos trois coups d'une massue grosse comme le bras ; ensuite il les rend à son

ennemi. Ce jeu continue ainsi jusqu'à ce que l'un des deux demande grâce, ou succombe sous le nombre ou la force des coups. Refuser le duel serait un déshonneur comme parmi nous. Le coupable qui préfère la vie à l'honneur doit dédommager le mari par une compensation en bêtes, en habits, en provisions de bouche. Il y a long-temps que ces sortes de compensations se sont introduites aussi chez les peuples policés.

Les femmes kouriles ont un usage plus cruel que celui de trahir leurs maris : quand elles accouchent de deux enfans, on en fait périr un. Cependant ce peuple est doux et humain; il respecte les vieillards; il chérit les liens du sang; il connaît l'amitié.

« C'est un spectacle touchant, dit Krachenninikov, que de voir l'entrevue de deux amis qui habitent dans des îles séparées. L'étranger vient sur un canot, et l'hôte qui va le recevoir marche avec cérémonie. Chacun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre et sa lance. Ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils allaient combattre, et ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils s'embrassent avec toutes sortes de caresses, et versent des larmes de joie. » On mène le convive dans une yourte, on le fait asseoir, on se tient debout devant lui pour écouter le récit des aventures de son voyage, les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte à son

tour tout, ce qui s'est passé dans l'île durant l'absence de l'étranger. On se réjouit ou l'on s'afflige tour à tour, selon la nature des récits. Enfin, on mange, on danse, on chante : telles sont les mœurs des Kouriles.

Comme le Kamtchatka n'est important pour les Russes que par la communication qu'il peut leur ouvrir avec les deux grandes sources du commerce et des richesses, il était naturel qu'après avoir trouvé la route qui les mène au Japon et aux Indes, ils en cherchassent une vers l'Amérique. La presqu'île du Kamtchatka, à peu près également éloignée de ces deux régions, leur a facilité l'approche du continent de l'Amérique.

Steller soupçonne que les deux continens se joignaient autrefois. La figure des côtes de l'un et de l'autre, dans les hautes latitudes; le grand nombre de caps qui s'avancent des deux côtés dans une longueur de trente à soixante verstes; la multitude et la situation des îles qui se trouvent entre ces deux terres, tout le porte à présumer que l'Ancien et le Nouveau-Monde ont été séparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terrestre.

« Les îles, dit-il, qui s'étendent depuis le Kamtchatka jusqu'à l'Amérique, entre le 51e. et le 54e. degré de latitude, forment une chaîne aussi suivie que les îles Kouriles. »

Enfin il y a des ressemblances frappantes entre les Kamtchadales et leurs voisins de l'A-

mérique. Les traits du visage sont les mêmes : les unes et les autres mangent de la sarana, qu'ils préparent de la même manière ; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots ; tous ces objet de comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Asie, ces deux parties du monde sont si voisines, qu'il est très-possible que les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les îles intermédiaires qui favorisaient cette transmigration. Steller joint à ces traits de conformité des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamtchadales et celles des Américains. Mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les sauvages du Nord, qu'à l'origine des deux nations. C'est dans les langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher les racines des différentes populations. Or, si le langage ne montre point de trace de parenté entre les habitans de l'Asie et de l'Amérique, il est difficile d'en établir sur les autres rapports. Mais il s'agit moins de savoir les relations que la nature mit autrefois d'un continent à l'autre que de découvrir celles que le commerce et la navigation y peuvent créer ou renouer.

Parmi les îles que Steller regardait comme suscesptibles de servir un jour d'entrepôt ou de relâche à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables est l'île de Behring.

Cette île est composée d'une masse de montagnes. On voit les plus élevées par un temps serein, à vingt lieues de distance. C'était une ancienne opinion des Kamtchadales, qu'il devait y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure du Kamtchatka, parce qu'ils voyaient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux verstes ou demi-lieue de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne est serrée et continue. Celles d'à côté sont coupées de vallons formés par de petits ruisseaux qui, prenant leur cours dans la longueur de l'île, ont leur embouchure au nord ou au midi. Les vallées creusées entre les plus hautes montagnes ont les plus petits ruisseaux, et sont étroites. Celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées sont plus larges et arrosées des plus grands ruisseaux. De même les plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derrière les caps les plus bas, sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent et s'élargissent en s'éloignant des montagnes et en s'approchant de la mer. Les montagnes de l'île Behring sont en général composées d'un roc de la même espèce et de la même couleur; mais les caps qui s'avancent en mer sont d'une pierre dure et grisâtre. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

Les côtes méridionales de l'île sont plus es-

carpées et plus rompues que celles du nord. La forme et l'aspect des montagnes et des côtes offrent partout à l'imagination de Steller l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblemens de terre et des fontes de neiges. On lui prête à ce sujet quelques observations qui seront peut-être curieuses pour les naturalistes, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité, ni même l'authenticité, vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de Kracheninnikov, dans certains endroits, comme d'un lieu de l'île Behring qu'on appelle *l'Antre*. Les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions; les uns ressemblent à des colonnes; plusieurs forment des voûtes et des portes; mais elles paraissent plutôt un ouvrage de l'art qu'un jeu de la nature. Ainsi la collection de l'auteur russe paraît quelquefois moins l'histoire de la nature qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée, et mal ordonnée. C'est au lecteur d'en juger.

« S'il y a, d'un côté de l'île, une baie (dit cet historien du Kamtchatka, d'après Steller sans doute), il se trouve sur le rivage opposé un cap; et partout où le rivage va en pente douce, et où il est sablonneux, vis-à-vis il est plein de rochers, et entrecoupé. Dans les endroits où la côte se brise, et tourne d'un côté ou de l'autre, on observe qu'un peu auparavant le rivage est toujours fort escarpé l'espace d'une ou deux verstes.... On a observé sur les plus hautes montagnes que de leur intérieur

il sort des espèces de noyaux qui se terminent en cônes ; et, quoique la matière dont ils sont faits ne diffère en rien de celles des montagnes mêmes, ils sont pourtant plus tendres, plus purs et plus clairs. » Kracheninnikov dit qu'on peut regarder ces noyaux, qu'il croit formés « par quelque mouvement intérieur de la terre, et surtout par sa pression vers le centre, comme une espèce de cristal, ou comme la matière la plus pure des montagnes, qui, sortant du centre, est d'abord liquide, et se durcit ensuite à l'air. »

L'île de Behring est environnée au nord-est, jusqu'à quatre ou cinq verstes, de bancs de rochers, qui semblent avoir été détachés par la mer, de l'île même dont ils augmentaient la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, et l'on aperçoit entre eux des traces du cours d'une rivière. Sous ces rocs les plus escarpés, l'eau est basse, contre l'observation générale, qui trouve presque toujours la profondeur de l'eau sur les rivages de la mer proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin ce qui prouve combien l'Océan travaille fortement sur cette île, c'est qu'en moins de six mois elle a changé de face dans un endroit où une montagne est tombée dans la mer.

Mais l'île de Behring, remarquable par elle-même, ne l'est peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ses environs. Ce sont autant de signaux que la nature a mis sur le chemin du nord de l'Asie à l'Amérique pour ou-

vrir ce dernier continent aux Russes. Peut-être verra-t-on les riches conquérans de la zone torride exposés aux mêmes révolutions que les peuples méridionaux de l'Europe ont plus d'une fois éprouvées sur notre hémisphère. Ce bouleversement des empires et des nations est d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des siècles, que les Russes ont conservé l'esprit conquérant de leurs ancêtres, et que les maîtres du Mexique et du Brésil ne promettent pas d'être des Romains.

Quoi qu'il en soit de l'avenir (1), assurons-nous d'un présent plus heureux, si cependant les progrès de la navigation sont réellement ceux du bonheur des hommes.

Au sud de l'île de Behring est une île de quatre-vingts à cent verstes de longueur. Elles sont séparées l'une de l'autre par un détroit de vingt verstes, au nord-ouest, et d'environ quarante au sud-est. Les montagnes de la dernière sont moins hautes que celles de la première. On y trouve, à trente brasses au-dessus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres et de squelettes entiers de bêtes marines, que la mer y a vomis sans doute dans une inondation.

Le terre y est sujette à de fréquens tremblemens, dont quelques-uns, au rapport des voyageurs, y ont duré l'espace de six minutes. Du reste, le climat de cette île est plus rude et plus piquant que celui du Kamtchatka, soit

(1) Ceci est écrit en 1780.

parce qu'elle est fort exposée à tous les vents, soit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées surtout, les tourbillons de vent sont si forts, qu'il n'est pas possible de s'y tenir debout ; mais si l'air est froid et désagréable dans cette île, la terre y donne en abondance des eaux minérales, pures et très-salubres pour les malades. On y compte plus de soixante ruisseaux, dont quelques-uns ont huit ou dix sagènes de largeur sur deux de profondeur. Ces ruisseaux, qui tombent promptement dans la mer, s'élèvent quelquefois, dans les grandes marées, à la hauteur de cinq sagènes.

Après ces excursions dans les îles voisines du Kamtchatka, soit au midi, soit à l'orient, il faut revenir dans cette presqu'île, pour jeter un coup d'œil sur le continent où elle est attachée, et connaître les peuples qui l'entourent. C'est d'eux qu'elle a tiré ses habitans et sa langue, du moins en partie. Elle leur doit ses mœurs, ses opinions, et presque tout ce qu'elle a de commun avec les nations de la Sibérie.

CHAPITRE VII.

Koriaks.

Les Koriaks sont ou habitans, ou voisins du Kamtchatka. Les premiers, qu'on appelle *Fixes*, sont établis dans toute la partie supérieure du Kamtchatka, depuis la rivière Ouka, sur la côte orientale, jusqu'à la Tigil, sur la mer occidentale. Tout l'espace compris entre ces deux points jusqu'au voisinage de l'Anadir est couvert ou plutôt parsemé des habitations de ce peuple. Les autres Koriaks, beaucoup moins ressemblans aux Kamtchadales par les traits et les mœurs, errent avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes, arrêtant leurs courses à peu près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux nations, dont l'origine est peut-être la même, diffèrent par la figure, le genre de vie, le caractère et les opinions. Les Koriaks errans sont maigres comme leurs rennes; ils ont le visage ovale, de petits yeux ombragés de sourcils épais, le nez court, la bouche grande; ils sont plus petits, et moins gros que les Koriaks fixes. Ceux-ci, dit Kracheninnikov, sont plus robustes, et même plus courageux. Cependant les Koriaks errans méprisent les sédentaires comme des esclaves. Est-ce que la

liberté consiste à courir? Non; mais les Koriaks à rennes sont riches de leurs troupeaux, et les sédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens. La nature a rendu les uns libres, et les autres dépendans. Quand un Koriak à rennes va chez les autres Koriaks, ils courent tous au-devant de lui. On le comble de présens, on supporte ses mépris. Partout le besoin rampe, et l'opulence dédaigne. Rien de plus vain, de plus présomptueux que les Koriaks à rennes. Le philosophe russe leur fait un reproche d'être persuadés qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuse que la leur. Ils disent, comme presque tous les sauvages de la terre aux peuples commerçans de l'Europe : « Si vous étiez » plus riches que nous, vous ne viendriez pas » de si loin chercher ce qui vous manque sans » doute; contens de ce que nous possédons, » nous n'avons pas besoin d'aller chez vous. » Les Koriaks à rennes portent leur orgueil jusque dans leur morale. Jaloux de leurs femmes, ils les tuent, elles et leurs amans, quand ils les surprennent en adultère, souvent même sur un soupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles soient malpropres, dans la crainte d'irriter leurs maris. Jamais elles ne se lavent; jamais elles ne peignent leurs cheveux; jamais elles n'ont de rouge sur le visage. « Pourquoi se » farderaient-elles, disent leurs maris, si ce » n'était pour plaire aux autres, puisque nous » les aimons sans parure. » Aussi portent-elles leurs ajustemens les plus beaux sous des habits

usés et dégoûtans. Cet usage est d'autant plus étonnant, que les Koriaks fixes ont des mœurs tout-à-fait opposées. Chez eux, c'est une politesse d'offrir sa femme ou sa fille à un étranger ; une injure de refuser cette offre. Un Koriak fixe tuerait un homme qui n'aurait pas voulu prendre sa place dans le lit conjugal, comme un Koriak à rennes assassinerait celui qu'il trouverait avec sa femme. Le bien et le mal en ce genre dépendent des conventions. Le Koriak fixe ne fait que changer de lit et de femme avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes, à leur tour, mettent tout en usage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit se parer de leurs beaux habits, se peindre de blanc et de rouge.

Les Tchouktchis sont une espèce de Koriaks plus fiers et plus forts que les deux autres peuples ; sans les Russes, ils enlèveraient, dit-on, les rennes aux Koriaks errans, pour les obliger à vivre en esclaves, de racines et de poissons, comme les sédentaires. Les Ttchouktchis ont les femmes les plus complaisantes : elles sont toutes nues dans leurs yourtes, assises sur leurs talons, par un reste de pudeur, mais occupées à admirer les belles figures qu'elles se sont tracées par tout le corps ; plus enchantées de ces ornemens qui ne les quittent jamais, et qui tiennent à leur peau, que des riches habits qui leur seraient étrangers.

Les Koriaks errans habitent partout où il y

a de la mousse pour leurs rennes, contens de l'eau de neige pour leur boisson, et d'arbustes verts pour se chauffer. Aussi leurs yourtes sont-elles inhabitables, par la fumée et par l'humidité qu'occasione leur feu, qui fait dégeler la terre. On ne voit rien à travers ce brouillard âcre et brûlant; on y perd les yeux quelquefois en un jour. Il est aisé de juger à la construction même de leurs yourtes, que ces Koriaks ne sont pas sédentaires. Sans planchers, sans cloisons, quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent, un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à l'attache, voilà le logement de ce peuple errant. Souvent les chiens attrapent la viande dans les marmites, malgré les coups de cuiller que leur donnent les femmes en faisant la cuisine. Elle n'est pas délicate; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil; encore n'est-ce que de la chair de rennes morts de maladie, ou arrachés à la gueule du loup qui les a étranglés. Un Koriak aura jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux, et n'en tuera pas un pour se nourrir, à moins qu'il ne veuille régaler un hôte par extraordinaire. On dit que c'est humanité dans ces sauvages, quand ils respectent la vie des troupeaux, qui font leur soulagement par l'usage des traîneaux, et leur richesse par le commerce des peaux. Les Koriaks attendent que la nature détruise elle-même ces animaux pour nourrir les hommes. Ils ne font point, dit-on, l'office de bourreaux envers leurs bien-

faiteurs. Ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chasse, avec lesquelles ils ne se sont point mis en société de travaux et de services, de peines et de soins. Mais non, ce n'est pas l'humanité, c'est le besoin seul qui guide les Koriaks dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes, puisque, avant d'en former des attelages, ils châtrent les mâles en leur perçant de part en part les veines spermatiques, sans leur arracher les testicules. Les nombreux troupeaux de rennes servent aux Koriaks de matière d'échange ou de commerce pour leur procurer des fourrures, et tout ce dont la nature leur donne le besoin sans le satisfaire. Ils vivent familièrement avec leurs rennes. Ces animaux entendent très-bien le sens de tous les cris des bergers qui les gardent. Les Koriaks, sans savoir compter, s'aperçoivent au premier coup d'œil d'un renne qui leur manque entre plusieurs milliers, et diront même de quelle couleur est l'animal égaré. Ces peuples errans sont aussi ignorans en matière de religion que les Kamtchadales. « Un chef ou prince koriak, avec lequel j'eus occasion de converser, dit Kracheninnikov, n'avait aucune idée de la Divinité. Cependant ils ont beaucoup de vénération pour les démons, parce qu'ils les craignent. Ils immolent même des chiens et des rennes, sans savoir à qui ils offrent ce sacrifice, se contentant de dire : *Vaioukoing, iaknilalougangeva.* « C'est pour toi ; mais envoie-nous aussi quelque chose. »

Quand les Koriaks doivent passer des rivières ou des montagnes qu'ils croient habitées par les esprits malfaisans, ils tuent un renne, dont ils mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête et les os sur un pieu, vers le séjour de ces démons. Les Koriaks errans ou fixes ont des prêtres ou magiciens qui sont médecins, et qui prétendent guérir les maladies en frappant sur des espèces de petits tambours. « Au reste, dit l'auteur russe, une chose fort surprenante, c'est qu'il n'y a aucune nation, quelque sauvage et quelque barbare qu'elle soit, chez qui les prêtres et les magiciens ne soient plus adroits, plus fins et plus rusés que le reste du peuple. »

Les magiciens ou *chamans*, dont on parle ici, font croire que les démons leur apparaissent, tantôt de la mer et tantôt des volcans, et que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre en présence du peuple; le sang coule à gros bouillons; ils s'en lèchent les doigts, ensuite ils l'étanchent, et ferment la plaie avec des herbes magiques et des conjurations. Mais cette plaie n'est qu'une outre percée, et ce sang n'est que de phoque. Il faut au moins ces apparences de merveilleux pour tromper un peuple grossier, qui n'est pas imbu de ces dogmes mystérieux que les mages de l'Inde ou de l'Égypte ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie; invention dont l'effet est d'autant plus infaillible, que la raison seule peut en rompre le prestige, et que les

sens n'en sont pas les témoins et les juges.

Les Koriaks à rennes n'ont point de fêtes, peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile : car les Koriaks fixes célèbrent tous les ans une fête d'un mois, pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le temps à se régaler et à se réjouir.

Les Koriaks errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre saisons, ne distinguent les vents que par les quatre points cardinaux de l'horizon. La grande ourse est pour eux *le renne sauvage*; les pléïades sont *le nid du canard*; Jupiter est *la flèche rouge*; la voie lactée est *la rivière parsemée de cailloux*. Chaque peuple retrouve dans les cieux, par l'imagination, ce que ses yeux voient sur la terre.

Les distances, chez les Koriaks, se mesurent par journées, et les journées varient depuis trente jusqu'à cinquante verstes de chemin.

Avant l'arrivée des Russes, les Koriaks ne savaient pas ce que c'était que prêter serment de fidélité; mais enfin on leur a inculqué cette idée par des signes très-expressifs. « Les Co-
» saques, au lieu de les faire jurer sur la croix
» ou l'Évangile, leur présentent le bout du fu-
» sil, leur faisant entendre que celui qui ne
» sera pas fidèle à son serment, ou qui refusera
» de le prêter, n'échappera pas à la balle toute
» prête à le punir. » C'est aussi la méthode qu'on emploie pour terminer les affaires dou-

teuses et embrouillées. Ainsi les balles de fusil jugent les procès chez les Koriaks comme les boulets de canon vident les différends entre les rois. Celui qui a peur a tort. Cependant les Koriaks ont un grand serment, qui consiste en ces mots, *immokon*, *keim*, *metinmetik*. « Oui, certainement, je ne vous ments pas. »

Les Koriaks ont une manière de recevoir les visites bien opposée à celle des Kouriles. Celui qui va rendre cette sorte de devoir (car c'en est un sans doute), après avoir dételé ses rennes, reste assis sur son traîneau, attendant qu'on l'introduise, comme si c'était à une audience. La maîtresse de la maison lui dit, *elko*, le maître est chez lui. Celui-ci, assis à sa place, dit à l'étranger, *koïon*, c'est-à-dire, approche. Ensuite, lui montrant l'endroit où il doit s'asseoir, il lui dit, *katvagan*, assieds-toi. Du reste, on le régale, mais sans le forcer à manger.

Ces mœurs ne sont point sans vraisemblance. Mais est-il aussi croyable que les Koriaks, comme on le dit, se permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie; tandis que le châtiment du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le sang crie toujours vengeance? Est-il bien avéré que le vol chez toutes ces nations sauvages, excepté les Kamtchadales, soit non-seulement permis, mais recommandable, pourvu que le voleur n'ait pas l'injustice de voler sa famille, ni la maladresse d'être pris sur le fait? Est-il vrai surtout qu'une fille ne puisse épouser

un homme avant qu'il ait donné des preuves de son talent pour le larcin? C'est pourtant ce qu'on dit des Tchouktchis. Ceux-ci sont, à la vérité, des peuples vagabonds et brigands qui vivent de pillage, comme certains Arabes et beaucoup de Tartares; mais il y a de la différence entre des mœurs destructives, qui naissent du besoin avant l'état de police, et des principes avoués et reçus dans un état de société. Il ne faut pas confondre la vie disetteuse et précaire de quelques sauvages du Nord, que rien ne lie en peuplades, avec la constitution raisonnée des Spartiates, qui nommaient *communauté* ce que nous appelons *propriété*; jouissance libre d'un bien public, ce que nous appelons *vol d'un bien particulier*.

Si les Koriaks n'ont pas adopté la communauté des femmes, ils aiment du moins la polygamie, épousant, quand ils sont riches, jusqu'à deux ou trois femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits séparés, avec des troupeaux de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont aussi quelquefois des concubines; mais elles sont déshonorées sous le nom injurieux de *kaien*. Un usage très-singulier, que la superstition a répandu chez les Koriaks fixes, c'est de donner dans leur lit conjugal la seconde place à des pierres qu'ils habillent et caressent comme des femmes. « Un habitant d'Oukinha, dit Kracheninnikov, avait deux de ces pierres : l'une grande, qu'il appelait sa femme; l'autre petite, qu'il appelait son fils. Je lui demandai la raison de cette

étrange singularité. Il me dit qu'un jour, dans un temps qu'il avait tout le corps couvert de pustules, il avait trouvé sa grande pierre sur le bord d'une rivière; qu'ayant voulu la prendre, elle avait soufflé sur lui, comme aurait pu faire un homme; et que, de peur, il l'avait jetée dans la rivière. Dès ce moment son mal empira, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, ayant recherché sa pierre dans l'endroit où il l'avait jetée, il fut étonné de la retrouver à quelque distance de ce lieu même, sur une grande pierre plate, avec une autre petite à côté. Il prit les deux qui étaient ensemble, les porta dans son habitation, les habilla; et bientôt après sa maladie cessa. Depuis ce temps-là, dit-il, je porte toujours la petite pierre avec moi, soit à la chasse, soit en voyage, et j'aime ma femme de pierre plus que ma véritable épouse. »

Les femmes koriakes font téter leurs enfans deux ou trois ans, et les accoutument ensuite à la viande. Dès l'âge le plus tendre, on les exerce à la fatigue, au travail. Ils vont chercher du bois et de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux, ils gardent les rennes. Les enfans des gens riches, dès qu'ils naissent, ont quelques-uns de ces animaux qu'on leur destine pour héritage; mais ils n'en jouissent pas avant l'âge mûr. Les rennes les plus chéris accompagnent leur maître au tombeau, c'est-à-dire au bûcher; et tandis qu'on brûle le cadavre du mort, avec ses armes et les ustensiles dont il se servait, on égorge ses rennes d'apanage, pour en manger la chair, et

jeter le reste au feu. Ensuite on prend toutes les cornes des rennes morts qu'on a ramassées durant l'année; on les enfonce dans la terre près du bûcher. « Le chaman ou prêtre les envoie au mort, comme si c'était un troupeau de rennes. Quand les gens du convoi funèbre retournent chez eux, pour se purifier, ils passent entre deux baguettes; et le prêtre, qui se tient auprès de ces baguettes mystérieuses, frappe tous ceux qui passent avec une petite verge, en prononçant des paroles magiques, afin que les morts ne fassent pas mourir les vivans. » Voilà les tristes usages des Koriaks, les puériles et sombres idées dont on entretient leur imagination pour maîtriser les forces indomptables de leur corps par la faiblesse de leur esprit. L'imagination est dans l'homme ce que sont les cornes dans le taureau : c'est avec cela qu'il renverse tout; mais c'est par-là qu'on le tient sous le joug.

Quoiqu'on ait une connaissance fort imparfaite de la langue des Kamtchadales, qui participe sans doute de toutes celles des peuples leurs voisins établis sur le continent ou dans les îles Kouriles, cependant il est nécessaire d'en rapporter le peu que l'on en sait, pour y chercher quelques traces de l'origine de la nation qui la parle. Dans l'affinité de cette langue avec celle de la Sibérie ou des Kouriles, on peut discerner ce que la presqu'île a contracté de liaison avec les nations de la terre ou de la mer; jusqu'à quel point sa population s'est composée

et fondue dans un mélange de peuples originairement étrangers. Si l'on y découvre des mots, soit radicaux, soit dérivés chinois ou japonais, tartares ou même américains, on saisira peut-être le fil de la génération ou de la transmigration de ces peuples à travers les ramifications de leurs langues. Quelques vocabulaires des langues les plus sauvages et les plus éloignées, soit pour le climat, soit pour la forme et le son, peuvent jeter un grand jour sur cette branche obscure des sciences, qui a été la première cultivée et la dernière approfondie, parce qu'on a long-temps usé des fruits, sans faire attention à l'arbre. Ces sortes de vocabulaires doivent faciliter l'exécution du projet d'un archéologue universel. Un si beau projet avait été conçu par des philosophes. L'auteur du *Mécanisme des langues* avait essayé de l'exécuter en partie. Celui du *Monde primitif* en a embrassé toute l'étendue, et a déployé une érudition aussi utile que profonde, quoiqu'elle soit nécessairement conjecturale.

Quand on possédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'est-à-dire, des mots qui désignent les choses communes à tous les hommes, alors il sera plus facile de trouver les racines de plusieurs dialectes, et de découvrir la langue-mère de certains climats. On distinguera dans chaque pays les mots qui y sont nés, pour ainsi dire, de la terre même et de ses productions; et les mots qui y sont venus avec les transmigrations des peuples étran-

gers, soit conquérans, soit fugitifs. On discernera tantôt le mélange et l'altération de deux langues, dont une troisième s'est formée, et tantôt le démembrement et la division d'une seule langue en plusieurs dialectes. On verra qu'en ce genre l'esprit humain n'est pas aussi fécond, aussi inventif qu'on le suppose; et peut-être en admirera-t-on davantage la puissance de la nature, qui, faisant la loi aux hommes, leur prescrit en quelque sorte les noms en leur donnant les choses. Enfin on découvrira la règle infaillible et constante que suit l'homme, soit en créant, soit en dénaturant, soit en modifiant bien ou mal une langue : on découvrira sa marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles, qu'il désigne presque toujours par le bruit, la couleur et le mouvement qui leur sont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui constitue leur principale relation avec nos organes: on découvrira les écarts et les progrès de l'imagination dans l'appellation des choses intellectuelles, qui ne sont elles-mêmes que les divers rapports des choses physiques, soit entre elles, soit avec nous.

Ces idées générales nous mènent à des réflexions particulières tirées de la nature des langues dont il s'agit dans ce chapitre. » Les Kamtchadales, dit Steller, ont la coutume de donner à chaque chose un nom qui marque sa propriété; et alors ils n'ont égard qu'à quelque ressemblance du nom, et aux effets de la

chose. » C'est ainsi qu'ils ont appelé les Russes *Brichtatin*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paraissait d'autant plus juste, que, ne connaissant point les usages et les effets de ces armes, ils croyaient que le feu était produit par le souffle des Russes, et non par le fusil. C'est dans le même esprit d'analogie qu'ils appellent le pain *brichtatin augtch*, c'est-à-dire la racine ou la *sarana* des hommes qui vomissent le feu. Quand ils ne connaissent pas assez une chose pour lui trouver dans leur langue un nom convenable ou analogue à ses propriétés, ils empruntent un nom de quelque langue étrangère, sans s'embarrasser si c'est le nom véritable de ce qu'ils veulent désigner. « Par exemple, ils appellent un prêtre *bogbog*, vraisemblablement parce qu'ils lui entendent souvent prononcer le mot *bog*, qui signifie Dieu. » Au reste, ce ne serait pas la première fois qu'on aurait confondu le prêtre avec la Divinité, non-seulement dans le nom, mais dans le culte même. En général, les Kamtchadales, comme tous les peuples sauvages ou policés, quand ils ignorent le nom d'une chose étrangère, en cherchent un dans leur propre langue; et s'ils trouvent un rapport frappant de quelque faculté ou propriété sensible entre deux êtres d'une nature très-différente, ils ne manqueront pas de leur donner le même nom. C'est ainsi qu'ils appellent un diacre un *kianghich*; c'est le nom d'un canard marin, qui

chante, disent-ils, comme un diacre. Quelquefois ils donnent à un homme le nom de la chose qu'il fait le mieux ou le plus. Par exemple, ils appelèrent un lieutenant-colonel qui avait fait prendre plusieurs Kamtchadales, *itahzachak*, celui qui prend.

Mais si les sauvages dénaturent ou défigurent les idées et les noms des Russes, ceux-ci le leur rendent avec usure. « On doit remarquer, dit Kracheninnikov, que nous n'appelons aucune de ces nations par son propre nom, et que nous nous servons le plus souvent de celui qui lui est donné par ses voisins, qui avaient été auparavant soumis par les Russes. » Ceux-ci ont tiré le nom de *Kamtchadales*, du mot koriak *kontchala*, qui vient de *kontch ai;* et le nom de Kouriles, du mot kamtchadale *kouchi*. On voit combien ces noms étrangers se dénaturent encore dans la bouche des Russes, qui veulent les adapter à leur prononciation et au génie de leur langue. Ainsi, quand du mot *ooutou*, qui signifie canard, ils ont fait le mot *ooutka*, on sent combien une terminaison étrangère écarte tout à coup un mot de sa forme primitive. Comme les Kamtchadales appellent un prêtre russe *bog-bog*, parce qu'il répète souvent le mot *bog*, de même les Cosaques appelèrent *Koriak* un peuple qui prononçait souvent le mot *kora*, qui signifie renne. Il était naturel d'appeler *nation à rennes* celle qui met sa richesse et son bonheur dans ses troupeaux de rennes.

« Les habitans du Kamtchatka ont trois langues : la kamtchadale, la koriake et la kourile ; et chacune de ces langues a trois dialectes. Les Kamtchadales parlent moitié de la gorge, moitié de la bouche. Leur prononciation est lente, difficile, pesante, et accompagnée de divers mouvemens singuliers du corps. Les Koriaks s'énoncent de la gorge, avec difficulté, comme en criant. Les mots de leur langue sont longs, et les syllabes sont courtes. Leurs mots commencent et finissent constamment par deux voyelles, comme on voit dans *ouemkai*, jeune renne indompté. Les kouriles parlent avec lenteur, d'une façon distincte, libre, agréable. Les mots de leur langue sont doux, et il n'y a point de concours trop fréquent de consonnes ou de voyelles. » L'auteur de ces observations y ajoute des rapports entre les mœurs et les langues de ces nations sauvages; mais ces rapports ne sont pas assez marqués, ni assez détaillés pour s'y arrêter. Suivons d'autres observations plus singulières et plus importantes, relativement à la langue. On va la voir naître des choses, et tenir presque tout de la nature, et non des conventions arbitraires.

Ces peuples ont différentes manières de diviser l'année, et de nommer les mois. Les uns partagent l'année solaire en deux années, qui sont l'hiver et l'été; l'une commence au mois de novembre, l'autre au mois de mai. Quelques-uns divisent l'année en quatre sai-

sons, mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la fin. Cependant ils ont une manière de compter les années ; c'est par le nombre des idoles qu'ils appellent *khantaï*. Ce sont de petites figures de bois, taillées en forme de sirènes. Quand ils ont construit une yourte, ils placent une de ces figures auprès du foyer. Chaque année, à leur fête de la purification, ils en font une nouvelle qu'ils mettent à côté des anciennes. Autant d'idoles, autant d'années, depuis la construction de l'yourte.

En général, dit Steller, le cours de la lune règle la durée de chaque année, et l'intervalle d'une lune à l'autre fixe le nombre des mois. Cependant on dit ailleurs que leur année est de dix mois, les uns plus longs, les autres plus courts, parce que, dans le partage qu'ils font de ces mois, ils n'ont aucun égard au cours des astres, mais à la nature de leurs travaux. Steller dit encore qu'ils prennent pour fondement de la division de l'année les effets de la nature sur la terre. Il paraît que ces deux choses les dirigent également dans la dénomination des dix mois qui composent leur année. Ils appellent le mois du grand froid, *le mois qui rompt les haches* ; le temps le plus chaud, *le mois des longs jours*, parce qu'ils sont plus frappés sans doute de cette circonstance de l'été qu'incommodés de sa chaleur. Dans un canton du Kamtchatka, il y a *le mois des poissons rouges*, *le mois des*

poissons blancs ; ce sont les mois où ces poissons, retournant des rivières à la mer, fournissent une pêche abondante. Dans un autre canton, il y a *le mois des rytines*, *le mois des rennes domestiques*, *le mois des rennes sauvages ;* ce sont les mois où ces divers animaux font leurs petits. Ailleurs le mois de mai s'appelle *tavka-oatch*, le mois des râles : *tava* est le nom de l'oiseau; *koatch*, qui signifie la lune et le soleil, est le nom générique des mois. Ainsi juin s'appelle *koua-koatch*, le mois des coucous; octobre, *pikis-koatch*, le mois des vanneaux; avril, *masgal-koatch*, le mois des hochequeues. La plupart désignent septembre par un nom qui signifie *la chute des feuilles*. Presque tous ont le mois de *la purification des fautes ;* c'est le seul que la superstition ait nommé. Les Kamtchadales du midi nomment janvier *ziza-koatch*, c'est-à-dire, *ne me touchez pas*. C'est alors que, de peur de se geler les lèvres, s'ils buvaient dans l'eau courante, ils la puisent dans des cornes de bélier, ou des vases d'écorce d'arbre.

Du reste, ils ne connaissent pas les semaines et n'ont pas de noms pour distinguer ni compter les jours. Les événemens extraordinaires leur servent d'époque pour dater les temps. Ils n'ont ni caractères d'écriture, ni figures hiéroglyphiques. Toutes leurs connaissances se transmetttent par une tradition toujours plus suspecte que les monumens.

Les Kamtchadales du nord, au-dessus du

fleuve Kamtchatka, appellent le vent d'orient *kouncouchkt*, c'est-à-dire vent de mer; celui d'occident, *eemchk*, vent de terre; celui du nord, *tinghiltchkt*, c'est-à-dire vent froid; celui du sud-ouest, *ghinghieemchkht*, c'est-à-dire, saison des femmes, parce que, dans ce vent de pluie, le ciel pleure comme une femme. Ainsi les Kamtchadales, comme tous les peuples originaux, ne désignent les choses que par les rapports qu'elles ont avec eux, ou même entre elles. Pour différencier les vents, ils remarquent leurs effets principaux, et attachent à chacun l'idée de la sensation qu'ils en éprouvent, ou de la circonstance accessoire qui est la plus frappante pour eux. Si l'on cherchait l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle, on trouverait toujours que c'est la nature, et non le hasard, qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaks du nord appellent le vent, *kittickh*; et les insulaires de Karaga le nomment *gichtkchatchgan*. On aperçoit dans la construction de ces syllabes un dessein d'imiter le bruit des vents. Quand ces peuples ont voulu désigner la position des vents, ils ont joint la syllabe qui représentait le mieux le bruit du vent, au mot représentatif de la chose, qui marquait sa position. C'est assez la marche de l'esprit humain dans la formation des langues. Il est aisé d'en trouver une nouvelle preuve dans le vocabulaire suivant.

VOCABULAIRE

de la langue du Kamtchatka et des îles Kouriles.

Français.	*Dialectes kamtchadales.*
DIEU,	KOUT, Koutka, Koutkha.
Diable,	Kana tkana.
Le ciel,	Kogal, kokhal, keiss.
Le soleil,	Galen-kouletch, koutchc; latch.
La lune,	Gouingan-kouletch, kaotch, laailgin
L'étoile,	Ejengin, achangtt, agajin.
Le jour,	Taage, kousgal, koulkhalla.
La nuit,	Kounnouk, koulkoua, kounkou.
Les nuages,	Gourengour, ouichaa, miija.
La pluie,	Tchoukhtchouk, tchahtchou.
La neige,	Korel, kolaal.
La foudre,	Kikhkig, kikhchigina.
La terre,	Chemr, semt.
Montagne,	Eel, namoud, aala.
Le bois,	Ououd, ooda, lagilan.
Arbre,	Oua, oo, ouou.
Le feu,	Broumitch, panguitch.
La fumée,	Gajoungage, nagarangatch, ngatchege.
L'e au	Ajam, li.
La mer,	Keiaga, ningel.
Lac,	Corro, kchou, koulkhona.
Rivière,	Kig, kiga.
Sable,	Bouijimt, kachemt, simijimtch.
Caillou,	Koual, ouvatchou, ouatch.
Homme,	Krochchouga, ouchkamja.
Mari,	Kengich, elkou, kamjan.
Père,	Ipip, apatch, ichkh.

Français.	*Dialectes kamtchadales.*
Garçon,	Paatchoutch, peaitchitch, nanatcha.
Femme,	Tchikhengoutch, ngingitch, Ichitch.
Mère,	Angouan, aalgatch, latkchkha.
Fille,	Tchikhouatchoutch, oukhtchoumakhtcha.
Tête,	Khabel, tcha, ktkin.
Yeux,	Eled, nannin, lella.
Oreilles,	Ilioud, iguiad, illa.
Nez,	Kaiako, kaiki, kaiakan.
Lèvres,	Chakchi, kissa, kechkha.
Bouche,	Teloun, tokhidda, tchanna.
Langue,	Ditchil, etchella.
Joues,	Ouan, ouaad, kkoaoudda.
Parties naturelles de l'homme,	Kallaka.
— de la femme.	Koipiou, kouppan.
Les jambes,	Katkhhein, tchkouada.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Kist, kichit.
Arc,	Itchet, tchkhtch, tchastcho.
Flèche,	Kag, kakhah, kalkh.
Canot,	Tatkam, takhtim, tatkhtoma.
Traîneau,	Chichken, caachan, chkhlick.
Hache,	Koachou, kouachoua.
Bonnet,	Galaloutch, pakhal.
Habit,	Koabege, tangak, kaptkhatch.
Chaussure,	Tchilken, sianoun, chæoun.
Blanc,	Gilkalo, attikh, atkhala.
Noir,	Drelou, tiggan, ktgala.
Rouge,	Tchatchal, tchean.
Vert,	Doulkarallo, noukhousannou.
Grand,	Tollo, khitchin, pellaga.
Petit,	Dinelou, tchoungouiong, nianikoula.
Haut,	Dachelou, kounoun, kingilla.
Chaud,	Nomla, kikang, oumela.
Froid,	Dikeilou, sakkeing, Ikelaga.

Français.	*Dialectes kamtchadales.*
Mort,	Kiriin, kitchikin, kijamn.
Vivant,	Kijounilin, hakova, kakolin.
Renard,	Tchachiai.
Zibeline,	Kimkhim.
Hermine	Diitchitch.
Lôup,	Kitaiou.
Ours,	Kacha.
Glouton,	Timmi.
Renne,	Elouakap.
Lièvre,	Miitchitch.
Phoque,	Kolkha.
Loutre de mer,	Kaiikou.
Chat marin,	Tatliach.
Lion marin,	Siout.
Aigle,	Siatch.
Faucon,	Chichi.
Perdrix,	Elioukhtchitch.
Coq de bois,	Tkakan.
Corneille,	Kaæa.
Corbeau,	Kaougoulkak.
Pie,	Ouakitchitch.
Hirondelle,	Kainktchitch.
Alouette,	Tohelaalaï.
Coucou,	Koakoutchitch.
Bécasse,	Saakouloutch.
Peuplier,	Tkhichin.
Bouleau,	Itchou.
Saule,	Lioumtch.
Aune,	Sikit.
Sorbier,	Kailim.
Pin,	Soutoun.
Genévrier,	Kakain.
Manger,	Balolk, tchikhich-kik.
Boire,	Biligik, tikouckhouchk.
Dormir,	Titchkajik, toungoukoulachk.
Parler,	Kajinoukhchkajik, kajedoakhtch.
Rire,	Tijuchik, tachioukachk.
Pleurer,	Tingajik touououchik, sinchtch.

DIALECTE DES KORIAKS.

Français.	*Koriak.*
DIEU,	ANGAN, kooikiniakou.
Diable,	Kalaiaitsctiga, okhtkana, nimfit.
Le ciel,	Iiagan, khain, chilken.
Le soleil,	Tiitikou, kouleatch, chagalkh.
La lune,	Geiligen.
L'étoile,	Leliapitchan, ejenitch.
Le jour,	Galoui, telouktat.
La nuit,	Nikinik, dikouil, tenkiti.
Les nuages,	Gingai, kherchaan, chamkajon.
La pluie,	Koumoukhatou, etchkoutch.
La neige,	Kalatig, pangoulkicha.
La foudre,	Kiigala, koukigilaati.
La terre,	Noutelekan, bichimt, noutiniout.
Montagne,	Naiou, lnjalken, michankofi.
Le bois,	Outtoukan, igoustlin.
Arbre,	Ottepel, igonft.
Le feu,	Miligan, bilgimiltch, milkhanoul.
La fumée,	Ipiit, hongalat, tgatka.
L'eau,	Mimel.
La mer,	Ankan, ejegon, ninvigen.
Lac,	Gittigin, kolkh, gitch.
Rivière,	Oueem.
Sable,	Geitchaam.
Caillou,	Goungoun.
Homme,	Ouimtagoula, kelgola.
Père,	Empis, ep, papa.
Mari,	Khouiakoutch, inkhelnkhilch.
Garçon,	Kaiakapil, kogamnankatkhantch.
Femme,	Negouen, nifnikheh.
Mère,	Ella, illia, elli.
Fille,	Igavakig, goufikoukou.
Tête,	Leout, koltch, tennakal.

Français.	*Koriak.*
Yeux,	Ellifa.
Oreilles,	Viliougi, flioufi.
Nez,	Enigittam, eikou.
Lèvres,	Ouamilkalangen, koumoon.
Bouche,	Ikiingen, chakcho.
Langue,	Giigel, lakcha.
Joues,	Valkalti, elpou, lioukhlioukhoufe.
Parties naturelles de l'homme,	Alka.
—de la femme,	Penne, ouata.
Les jambes,	Gitkat khtkafe.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Iainga, chichtion.
Arc,	Igit, icht.
Flèche,	Makim; makma.
Canot,	Attwout, hotkhim.
Traîneau,	Ouetick, chichid, hatkhi.
Hache,	Aal.
Couteau,	Ouala, walawat.
Fer,	Pilgouten, walatch.
Bonnet,	Penkc, galalioutch, kellam.
Habit,	Manigitcham, kouklianka.
Chaussure,	Plakou.
Blanc,	Nilgakin.
Noir,	Noouhiu, lijaeloung, lwoulklek.
Rouge,	Nitchitochakin, lichamff.
Vert,	Aplelia, ndlouteliac, ikhtchitchi.
Grand,	Nemeiankin, koutkholloun, louhaklin.
Petit,	Eppouloukin, kouamkaloun.
Haut,	Nenengelokhen, nioulakin, likhnolan.
Chaud,	Nomkin, nomling.
Froid,	Nokaialgakin, nitchakkin.
Mort,	Viala, ija, visigla.
Vivant,	Kouhiioulaattou, ioulgatch.

Français,	*Koriak.*
Renard,	Iaioun.
Zibeline,	Kittigin.
Hermine,	Imiaktchak.
Loup,	Egillougoun.
Ours,	Kainga.
Glouton,	Khaeppei.
Renne,	Lougaki.
Lièvre,	Milout.
Phoque,	Memel.
Loutre de mer,	Kalaga.
Chat marin,	Talatcha.
Lion marin,	Oulou.
Aigle,	Tilmiti.
Faucon,	Tilmitil.
Perdrix,	Eouew.
Coq de bois,	Kinatou.
Corneille,	Tchaoutawawalou-ouelle,
Corbeau,	Nimella-Ouelle.
Pie,	Ouikittigin.
Hirondelle,	Kawalingek.
Alouette,	Geatcheier.
Coucou,	Kaikouk.
Bécasse,	Tcheieia.
Peuplier,	Iakal.
Bouleau,	Lougoun.
Saule,	Tikil.
Aune,	Nikilion.
Sorbier,	Eloén.
Pin,	Katchiwok.
Genévrier,	Valvakitcha.
Manger,	Mevouik, kotua.
Boire,	Migoutchik, Kouiki.
Dormir,	Miialkatik, boungouiakou.
Parler,	Kamigoumougat, pankoulk.

DIALECTE DES KOURILES.

Français.	*Kourile.*
Dieu,	Kamoui.
Diable,	Ouin kamoui.
Le ciel,	Niss.
Le soleil,	Tchoppou.
La lune,	Tchouppou.
L'étoile,	Kéta.
Le jour,	Ta.
La nuit,	Sirkounne.
Les nuages,	Ouourar.
La pluie,	Sirougen.
La neige,	Oupach.
La foudre,	Oum.
La terre,	Kotan.
Montagne,	Orgour.
Le bois,	Ni.
Arbre,	Iantourasni.
Le feu,	Api.
La fumée,	Siouponia.
L'eau,	Pi.
La mer,	Atouika.
Lac,	To.
Rivière,	Pet.
Sable,	Gta.
Caillou,	Poina.
Homme,	Ainou.
Mari,	Kakaiou.
Père,	Mitchi.
Garçon,	Poumpou.
Femme,	Kmatchi.
Mère,	Aapou.
Fille,	Kpommatchi.
Tête,	Paop.

Français.	*Kourile.*
Yeux,	Sik.
Oreilles,	Ksar.
Nez,	Etou.
Lèvres,	Tchaatoi.
Bouche,	Tchar.
Langue,	Akhou.
Joues,	Noutkikhou.
Parties naturelles de l'homme,	Thi.
— de la femme,	Tchit.
Les jambes,	Kema.
Yourte, *ou* logement sous terre,	Tche.
Arc,	Kou.
Flèche,	Akki.
Canot,	Tchip.
Traîneau,	Chkeni.
Hache,	Oukar.
Couteau,	Epiia.
Fer,	Kaani.
Bonnet,	Koutchi.
Habit,	Our.
Chaussure,	Kir.
Blanc,	Retanoo.
Noir,	Ekouroko.
Rouge,	Ouratilkiva.
Vert,	Teouninoua.
Grand,	Porogo.
Petit,	Moiogo.
Haut,	Triiva.
Renard,	Kimoutpé.
Hermine,	Tannerum.
Phoque,	Betatkor.
Loutre de mer,	Rakkou.
Chat marin,	Onnep.
Lion marin,	Etaspé.

Français.	*Kourile.*
Aigle,	Sourgour.
Perdrix,	Niepoue.
Corneille,	Paskour
Pie,	Kakouk.
Hirondelle,	Kouiakana.
Alouette,	Rikintchir.
Coucou,	Kakkok.
Bécasse,	Petoroi.
Aune,	As.
Sorbier,	Koksouneni.
Pin,	Pakseptni.
Genévrier,	Pachkouratchkoumamai.
Manger,	Ikama.
Boire,	Kpekrcigioua.
Dormir,	Kmokonrov.
Parler,	Kitokrosiva.

Ce peu de mots suffit pour donner matière aux recherches des philologues, ou philosophes grammairiens. On voit du premier coup d'œil que la langue des Kouriles est la plus originale des trois qu'on a mises en parallèle. Ses monosyllabes dénotent pour ainsi dire les premiers cris de la nature, ou les premiers accens de la voix humaine qui s'essaie et prélude à l'articulation par de simples accens. Presque tous les mots de cette langue sont sonores. Plusieurs commencent et finissent par des voyelles. Quelques-uns ont une origine très-significative. Rien de plus analogue au bruit de la foudre que la syllabe *oum*. Rien n'est plus expressif, pour désigner un père, que le mot *mitchi*, qui montre la voie ou l'instrument de la paternité. Les Kouriles appellent un enfant *poumpou*,

comme nous l'appelons *poupon ;* et sa mère *aapou*, d'un nom relatif à l'enfant. Ils appellent un arc *kou*, comme les Anglais l'appellent *bow*. Ils appellent un canot *tchip*, mot très-analogue à *ship*, qui signifie en anglais un vaisseau. Quelle que soit l'origine de ces mots, la langue kourile paraît isolée comme les habitans qui la parlent. Elle semble, par ses terminaisons et sa conformation, avoir plus de rapport à la plupart des langues sauvages de l'Amérique septentrionale qu'aux langues barbares du continent de la Sibérie et de la Mongolie. Ne serait-ce qu'un effet de vaine curiosité d'examiner l'analogie de toutes les langues des sauvages insulaires pour savoir si c'est la nature qui les a dictées aux hommes sans le secours de leur réflexion; comment elle a varié les dénominations des mêmes êtres; en un mot, ce que le climat, le sol, la mer et les productions ont apporté d'influence dans la composition de ces langues? Plus elles seront pauvres, bornées, monosyllabiques, plus il sera facile de les comparer. On doit trouver entre elles les mêmes différences qu'on remarquera dans les peuples qui les parlent, et dans les choses qu'elles représentent.

Quant aux langues ou dialectes du Kamtchatka, elles ont beaucoup de ressemblance, soit entre elles, soit avec celles du continent où cette presqu'île est attachée. Mais la nature paraît avoir souvent guidé par l'analogie les inventeurs des mots qui la composent. Les

mots *bouijimt* et *simijimtch*, qui signifient sable, sont également composés des mots *chemt* ou *semt*, terre, et des mots *ajam* et *ìi*, qui veulent dire eau, comme si le sable n'était qu'une terre couverte ou baignée d'eau. Les mots *ououd*, *ouda*, qui signifient bois, sortent visiblement des mots *oua*, *ou*, *ouou*, qui veulent dire arbre. *Ououd* est composé d'*oua*, comme un bois est composé d'arbres. Peut-être tous ces mots ne sont-ils qu'une imitation du bruit que font les arbres agités par les vents. Si cette conjecture est hasardée, en est-ce une aussi téméraire de croire que le mot anglais *oak*, chêne, a quelque analogie avec le mot kamtchadale *oua?* Mais d'où ces deux nations si éloignées l'une de l'autre ont-elles tiré des mots qui leur sont communs? Les Saxons, qui conquirent l'Angleterre, y auraient-ils apporté des mots originairement mongols ou sibériens? Le même mot serait-il né sans transplantation, comme le même arbre, dans des îles ou des pays isolés? Est-ce le bruit du vent à travers les feuillages qui a dicté le même son aux Bretons et aux Kamtchadales, situés à peu près sous la même latitude, mais séparés par 150 degrés de longitude? Les mots *il* et *hill*, l'un kamtchadale, l'autre anglais, qui signifient *montagne*, ont-ils une origine commune dans une langue primitive? Viennent-ils immédiatement de la nature, qui, sous un climat à peu près égal, aurait dicté le même signe du même objet à ces deux peuples? L'analogie ne marche

ici qu'à tâtons, et l'art des étymologies est trop incertain pour ne pas inspirer de la défiance et des précautions. Encore un coup, il faut voir et comparer plusieurs vocabulaires ensemble avant d'en tirer des résultats et des conséquences qui mènent à des principes généraux.

Cependant, comme la nature a formé les êtres analogues ou de la même espèce sur un même moule, peut-être a-t-elle aussi modelé sur un même type les noms originaux qui les représentent. La plupart des grands objets communs à tous les pays excitent partout une sensation dominante; mais cette sensation n'étant pas toujours unique, la manière de représenter ces objets par la parole ne devrait pas être partout la même. Ainsi, tel homme ou tel peuple aura représenté le chêne par sa grandeur, tel autre par son fruit, tel par son écorce, et tel par son principal usage; sous la zone torride, par la fraîcheur que donne l'ombre de son feuillage; dans le septentrion, par la chaleur que communiquent ses branches jetées au feu. Mais un indice de la pente de l'homme à imiter la voix de la nature dans la formation des mots, c'est l'accord de la plupart des langues à représenter certains oiseaux par la répétition de leur chant. Ainsi le mot kamtchadale *kodkoutchith*, le mot koriak *kdikouk*, et le mot kourile *kankkok*, rappellent à l'oreille le chant du coucou; de même que le mot français et le mot latin *cuculus*, qui, par sa signification,

dicta sa prononciation *coucoulous*. Les Kamtchadales représentent un traîneau par le bruit qu'il fait dans la neige : les mots *chidchid* et *chkhlieng* rappellent cette voiture qui glisse, ainsi que le mot koriak *gatchi*, et notre mot français *gâchis*. Mais n'est-ce pas trop de réflexions, peut-être inutiles ou fausses, sur une matière qui demande la plus grande sagacité? Est-il permis d'arrêter ainsi sur des mots l'impatience de ceux qui lisent les voyages, pour ainsi dire, en courant, comme ils ont été faits? Jetons un dernier coup d'œil sur le Kamtchatka.

Comme dans chaque histoire il y a des faits qui échappent au rédacteur, ou qui ne peuvent entrer dans les divisions générales des matières qui la composent, il est permis de les recueillir à la fin de l'ouvrage. Ces sortes de débris ne sont pas toujours les moins précieux d'une collection, ni sans attrait pour un lecteur qui revient avec plaisir sur un pays dont il connaît déjà la carte et le tableau.

Kracheninnikov a fait des remarques singulières sur le flux et le reflux des mers du Kamtchatka. S'il est vrai, dit-il, que le flux et le reflux, dans la plupart des mers, soient égaux et arrivent toujours aux mêmes heures, il s'ensuivra que les mers du Kamtchatka ne ressemblent qu'à la mer Blanche, où l'on voit en vingt-quatre heures un grand flux et un petit flux. Les Kamtchadales appellent ce dernier *manika*. Tour à tour le grand

flux se change en petit, et le petit en grand.

L'auteur observe d'abord que « l'eau de la mer, qui dans les temps de flux entre dans les baies des embouchures des rivières, n'en sort pas toujours tout entière dans le reflux, mais seulement suivant l'âge de la lune. C'est par cette raison que les baies, dans le temps du reflux, sont quelquefois à sec, et il n'y a que l'eau de la rivière qui reste dans son lit naturel, au lieu que, dans d'autres temps, ses bords sont inondés. »

Dans le temps de la pleine et de la nouvelle lune, le flux dure environ huit heures, et monte jusqu'à près de huit pieds; ensuite commence le reflux, dont la durée est d'environ six heures, et l'eau de la mer baisse d'environ trois pieds; après quoi revient le flux, qui dure trois heures à peu près, pendant lesquelles l'eau ne monte pas tout-à-fait d'un pied. Enfin l'eau diminue, et toute l'eau de la mer se retire et laisse le rivage à sec. Cette diminution dure l'espace de sept heures environ. « Telles sont les périodes des marées pendant trois jours, après la nouvelle et la pleine lune. Mais il n'en est pas de même lorsqu'on approche du dernier quartier; alors les grandes marées diminuent, et le petit flux augmente jusqu'à se changer en haute marée. Ce changement d'un flux en l'autre arrive constamment quatre fois dans un mois.

Lorsque le flux commence, on entend, même par le temps calme, un bruit affreux dans l'embouchure des rivières, et l'on voit s'élever de

grosses vagues qui se heurtent, écument, et jaillissent en petite pluie. Ce combat des eaux de la rivière avec celles de la mer dure jusqu'à ce que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le calme. Il semble que la rapidité des rivières augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand le reflux commence, le combat se renouvelle, comme si la mer résistait par un second flux au mouvement du flux. Est-ce au gisement des côtes qu'il faut attribuer ces phénomènes? ou ce qu'on nous donne ici pour une singularité n'est-il qu'un ordre constant que la mer suit partout où elle trouve des rivières? Ces mouvemens sont-ils les mêmes dans le golfe Pengina que sur la côte orientale du Kamtchatka? C'est ce que l'auteur ne dit pas, et ce qu'il serait peut-être important de savoir.

Au sujet des phoques ou veaux marins, des loutres, des chats et des lions marins, des amours, des combats et des mœurs de tous ces animaux amphibies, les auteurs de la Gazette littéraire font une réflexion très-philosophique. Quant on croit, disent-ils, ces récits fabuleux ou fort exagérés, on en juge sans doute d'après les animaux qui vivent autour de nous. « On ne s'aperçoit pas que ces animaux sont asservis, contraints ou dénaturés. Dispersés par la crainte ou le besoin, l'énergie de leurs facultés est bornée au soin de pourvoir à leur subsistance, de conserver leur espèce, et de se garantir des embûches de l'homme. C'est dans les lieux déserts et inhabités que les animaux

développent et étendent leurs facultés; ils se rapprochent, s'unissent, établissent entre eux une sorte de police : c'est l'association qui perfectionne tous les êtres sensibles et animés. Quel misérable animal serait l'homme lui-même, s'il était forcé de vivre dans les forêts, solitaire et sans communication avec ceux de son espèce! Il n'y a autour de nous que les insectes qui vivent en société, parce que leur petitesse les dérobe à la tyrannie de l'homme. Quoiqu'on ne puisse observer que très-imparfaitement leurs mouvemens et leurs mœurs, on y remarque cependant plus d'intelligence, de suite et d'ordre que dans des espèces d'animaux dont l'organisation semble bien plus parfaite. »

Ces raisonnemens sont confirmés par l'exemple et les jeux d'un animal marin qui, n'ayant pas encore éprouvé les hostilités de l'homme, semblait se plaire à le suivre. « Cet animal, que Steller a vu sur les côtes d'Amérique, a environ cinq pieds de long; son corps, plus gros vers la tête, se rétrécit vers le bas et est couvert d'un poil très-épais, gris sur le dos et rouge sur le ventre : il a une tête assez semblable à celle du chien, avec de grands yeux, des oreilles pointues et dressées, et une espèce de barbe autour des lèvres. Steller a été fort surpris de ne lui point voir de pates comme aux autres animaux marins. Il nageait autour du vaisseau pendant plusieurs heures, regardant tantôt un objet, tantôt un autre, avec un air de surprise; il s'élevait du tiers de son corps, au-dessus de

l'eau, droit comme un homme, quelquefois pendant une demi-heure, passait ensuite par-dessous le vaisseau, pour se remontrer à l'autre bord, dans la même attitude, et répétait cette manœuvre trente fois de suite : d'autres fois il paraissait avec une espèce d'herbe à la bouche, qu'il jetait et reprenait tour à tour en se jouant de mille façons. »

Après les mœurs de ces animaux, on peut revenir à celles de l'homme. Les Kamtchadales en ont de raisonnables et de folles pour réprimer le larcin et le meurtre. « Quoiqu'il n'y ait point chez eux de lois pour venger les offenses, il y a des conventions reçues qui en tiennent lieu comme chez tous les peuples où la société a pris quelque forme. Lorsqu'un Kamtchadale a été tué, c'est aux parens à tuer l'assassin; cet usage a toujours été celui des peuples non civilisés. Quand on surprend un voleur, si c'est son premier larcin, on lui fait rendre ce qu'il a pris, et on le laisse vivre solitaire sans lui donner aucune espèce de secours : on brûle les mains de ceux qui se sont rendus plusieurs fois coupables du même crime. Lorsqu'on ne peut pas découvrir un voleur, on prend un bouquetin à qui on brûle les nerfs dans une assemblée publique, avec beaucoup de cérémonies magiques : ces peuples ne doutent pas qu'au moyen de cet enchantement le voleur ne souffre les mêmes tourmens qu'on fait souffrir à cet animal. On reconnaît bien dans cet usage le principe et l'objet de la superstition, qui, dans sa

naissance, a été regardée comme un supplément à la législation, propre à prévenir, par des terreurs imaginaires, les crimes qui se dérobaient à la vigilance de la loi. »

Terminons ce résumé, pour ne rien omettre d'important, par un fait de commerce qui prouvera l'utilité de la découverte du Kamtchatka. Les peaux de loutres de mer y sont d'un profit très-considérable pour la Russie. Les Kamtchadales peuvent avec ces peaux acheter des Cosaques tout ce qui leur est nécessaire; et les Cosaques les troquent pour d'autres effets avec les marchands russes, qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le temps de la chasse des loutres de mer est le plus favorable pour lever les tributs; car souvent les Kamtchadales donnent une loutre au lieu d'un renard ou d'une zibeline, quoiqu'elle vaille au moins cinq fois davantage. Une loutre se vend quatre-vingt-dix roubles : cependant autrefois elle ne se vendait que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas usage en Russie; mais les marchands de Moscou achètent de la chambre du commerce de Sibérie celles qu'on apporte du Kamtchatka : ils les envoient à leurs commis sur les frontières de la Chine; et ce commerce, malgré les frais de transport et les risques où les expose l'éloignement de Moscou à la Chine, est d'un très-grand avantage. Quand la Russie aura une navigation bien établie au Kamtchatka, elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine.

LIVRE SEPTIÈME.

JAPON.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Kœmpfer.

Nous avons cru devoir terminer la partie de cet ouvrage qui concerne l'Asie par la description des îles du Japon, situées à l'extrémité de l'Océan oriental. Cet empire, séparé en tous sens du reste du monde, et par les mers qui l'environnent, et par les lois qui en défendent l'entrée, n'en est que plus remarquable aux yeux de notre avide curiosité.

Engelbert Kœmpfer, né à Lemgo en Westphalie, en 1651, médecin et naturaliste, connu par ses voyages en Europe et en Asie, est jusqu'ici le meilleur guide que l'on puisse suivre pour ce qui regarde le Japon. Il y passa en 1690, sur une flotte hollandaise, en qualité de chirurgien; il resta plus de deux ans dans le pays, n'ayant d'autre objet et d'autre intention que de le bien connaître. Voici ce qu'en dit le père Charlevoix.

« On ne peut refuser à Kœmpfer la justice

de convenir que ses mémoires sont remplis de recherches curieuses touchant l'origine des Japonais, les richesses de leur pays, la forme de leur gouvernement, la police de leurs villes; d'avoir débrouillé mieux que personne les différens systèmes de leur religion; de nous avoir donné des fastes chronologiques de cet empire, des descriptions qui intéressent, une histoire naturelle de ces îles assez exacte, et d'assez bonnes observations pour la géographie. C'est le journal d'un voyageur curieux, habile, sincère, qui pourtant s'est un peu trop fondé sur des traditions populaires. » A ce reproche du père Charlevoix, opposons ce que dit Kœmpfer lui-même des sources où il a puisé.

« Je puis protester, dit-il dans sa préface, que la description et l'idée que je donne des choses, quoique peut-être imparfaite et sans élégance, est exactement conforme à la vérité, sans embellissement, *et telle que les choses m'ont paru*. Il est vrai que, quant aux affaires secrètes de l'empire, je n'ai pu me procurer des informations amples et détaillées. Depuis l'extirpation de la religion romaine, les marchands hollandais et chinois sont comme emprisonnés. L'empire est fermé à toute espèce de commerce et de communication avec les étrangers, et la réserve des naturels doit être extrême avec ceux qui sont tolérés dans l'empire. Les Japonais qui ont le plus de liaisons avec nous sont obligés, par un serment solennel, de ne pas nous entretenir sur les affaires d'état

et de religion. On les engage par ce serment, qui se renouvelle chaque année, à s'observer et à se trahir mutuellement; mais quelque grandes que soient ces difficultés, elles ne sont pas insurmontables. En premier lieu, cette nation respecte peu les sermens qu'elle a prêtés au nom de certains dieux ou esprits, que plusieurs n'adorent point, et que la plupart ignorent. La crainte du supplice est ordinairement le seul motif qui les arrête. D'un autre côté, si l'on met à part l'orgueil et l'humeur guerrière des Japonais, ils sont civils, polis, curieux autant qu'aucune nation de l'univers, aimant le commerce et la familiarité des étrangers, et souhaitant avec passion d'apprendre leurs histoires, leurs arts et leurs sciences; mais, comme nous ne sommes que des marchands qu'ils placent au dernier rang des hommes, et que d'ailleurs l'extrême contrainte dans laquelle on nous tient ne peut guère leur inspirer que de la jalousie et de la défiance, nous ne pouvons nous concilier leur amitié que par notre libéralité, par notre complaisance, et par tout ce qui est capable de flatter leur vanité. C'est ainsi que j'acquis plus de faveur auprès de nos interprètes et des officiers qui venaient chaque jour chez nous, que personne n'avait pu en avoir depuis les règlemens auxquels nous sommes assujettis. En leur donnant des conseils comme médecin, des leçons d'astronomie et de mathématiques, des cordiaux et des liqueurs de l'Europe, je pouvais

leur faire toutes les questions qui me venaient à l'esprit. Ils ne me refusaient aucune instruction, jusqu'à me révéler, lorsque nous étions seuls, les choses mêmes sur lesquelles ils doivent garder un secret inviolable. Ces informations particulières m'ont été d'un grand usage pour recueillir les matériaux nécessaires à l'histoire du Japon que je méditais; cependant peut-être ne me serais-je jamais vu en état d'exécuter mon dessein, si, parmi d'autres occasions favorables, je n'avais eu le bonheur de rencontrer un jeune homme sage et discret, par l'entremise duquel je reçus les lumières qui me manquaient encore. Son âge était d'environ vingt-quatre ans; il entendait en perfection le japonais et le chinois. A mon arrivée, on me le donna pour me servir, et en même temps pour étudier sous moi la médecine et la chirurgie. Le bonheur qu'il eut de traiter avec succès, sous ma direction, l'ottona, qui est le principal officier de notre île, lui fit obtenir la permission de demeurer à mon service pendant mon séjour au Japon, qui fut de deux ans. Ce seigneur souffrit même qu'il m'accompagnât dans nos deux voyages à sa cour; c'est-à-dire, qu'il allât quatre fois d'une extrémité de l'empire à l'autre; faveur qui s'accorde rarement à des personnes de cet âge, et qu'on n'avait jamais accordée à qui que ce soit pour un temps si long. Comme je ne pouvais parvenir à mon but sans que ce jeune homme sût le hollandais, je lui enseignai cette langue avec tant de soin,

qu'en une année il l'écrivait et la parlait mieux qu'aucun de nos interprètes. J'ajoutai à ce bienfait les meilleures leçons d'astronomie, d'anatomie et de médecine dont je fusse capable ; à quoi je joignis encore de gros gages. En récompense, il me fit avoir des instructions aussi étendues qu'il était possible sur l'état de l'empire, sur le gouvernement, sur la cour impériale, sur la religion établie dans l'état, sur l'histoire des premiers âges, et sur ce qui se passait chaque jour de remarquable. Il n'y avait aucun livre sur aucune sorte de matière qu'il ne m'apportât d'abord, et dont il ne m'expliquât ce que je voulais savoir. Comme il était souvent obligé d'emprunter ou d'acheter des uns et des autres, je ne le laissais jamais sortir sans lui donner de l'argent pour se mettre en état de me satisfaire (1). »

Depuis plus d'un siècle que l'entrée du Japon est interdite à toutes les nations de l'Europe, sans autre exception que les Hollandais, la compagnie hollandaise des Indes orientales y envoie tous les ans une ambassade; et dans cette occasion ses ministres ont la liberté de paraître à la cour pour remercier l'empereur de ses bienfaits. C'est le seul temps qu'un voyageur puisse choisir pour visiter un pays qui n'est pas moins inaccessible par les difficultés

(1) Les efforts de Kœmpfer pour bien connaître le Japon furent couronnés du plus grand succès ; car deux voyageurs, Thunberg et Titsing, qui de nos jours ont visité cet empire, ont rendu hommage à l'exactitude de son livre.

naturelles de sa situation que par la rigueur de ses lois. Kœmpfer, qui se trouvait à Batavia en 1690, accepta l'emploi de chirurgien qu'on lui offrit à la suite de l'ambassade. L'embarquement se fit le 7 mai, et la navigation fut d'environ quatre mois.

Après avoir découvert les premières îles du Japon, qu'on nomme *Goto*, et qui sont habitées par des laboureurs, il entra, le 24 septembre, dans un havre environné de hautes montagnes, d'îles et de rochers qui le mettent à couvert de la violence des tempêtes et des orages : c'est le célèbre port de Nangasaki. Sur le sommet des montagnes on a placé des corps-de-garde, d'où l'on observe avec des lunettes de longue vue tout ce qui se passe en mer, pour en donner avis au magistrat de la ville. Aussi vingt bateaux japonais à rames vinrent-ils le même jour au-devant du vaisseau: ils le remorquèrent jusqu'à deux cents pas du comptoir hollandais. Le rivage, qui est formé par le pied des montagnes, a pour défense plusieurs redoutes de forme ronde; et du côté de la ville, assez près du rivage, on voit sur deux éminences, deux corps-de-garde entourés de draps, pour dérober à la vue des étrangers le nombre des canons et des hommes qu'on y entretient.

Les Hollandais saluèrent de douze coups de canon chacun de ces deux postes, et jetèrent l'ancre à trois cents pas de la ville, près de l'île de Desima, où l'on a fixé la demeure des

marchands de leur nation. Alors deux officiers du gouvernement vinrent à bord, avec leur commission par écrit, accompagnés d'un grand nombre de commis, d'interprètes et de soldats. Ils appelèrent, suivant la liste qu'on mit entre leurs mains, tous ceux qui étaient nouvellement arrivés; et, les faisant passer en revue l'un après l'autre, ils les examinèrent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec le soin d'écrire leur nom, leur âge et leurs affaires. Ensuite cinq ou six personnes du vaisseau furent interrogées à part sur les circonstances du voyage, c'est-à-dire qu'on leur demanda d'où ils venaient, quand ils étaient partis, combien ils avaient employé de temps dans leur route, et s'ils n'avaient pas abordé à quelque autre port. On écrivait leurs réponses : on fit aussi diverses questions sur un officier du vaisseau qui était mort le jour précédent; on observa soigneusement sa poitrine et le reste de son corps, pour s'assurer qu'il n'y avait point de croix ni d'autre marque de la religion romaine. Les Hollandais obtinrent que son cadavre fût emporté le même jour; mais on ne permit à personne de l'accompagner, ni de voir dans quel lieu on l'avait enterré. Après cette revue, on posta des soldats et des commis à chaque coin du vaisseau, qui passa pour ainsi dire entre les mains des Japonais avec toute sa charge. On laissa la chaloupe et le canot aux Hollandais, mais seulement pour ce jour-là, et pour leur donner le temps de prendre soin de leurs an-

cres, mais on demanda les pistolets, les coutelas, et toutes les autres armes, qui furent mises en lieu de sûreté; et le lendemain on se fit donner aussi toute la poudre. Kœmpfer avoue que, s'il n'avait été prévenu sur de si bizarres procédés, il aurait été fort alarmé de sa situation; il ajoute que la vérité l'oblige de remarquer encore qu'à la première vue des côtes du Japon, chacun fut obligé, suivant l'ordre des supérieurs et l'ancien usage, de donner au capitaine son livre de prières et ses autres livres de religion, avec tout l'argent de l'Europe qu'il avait apporté, et que le capitaine, après avoir dressé un état de ce qui appartenait à chaque particulier, mit le tout dans un vieux tonneau, et le cacha aux Japonais jusqu'au départ du vaisseau.

Aussitôt que ces officiers se furent retirés, le comptoir hollandais fit porter à bord toutes sortes de rafraîchissemens, et les directeurs, s'y étant rendus le lendemain, assemblèrent tout l'équipage pour entendre lire à quelles humiliantes conditions les bâtimens hollandais étaient reçus. Le papier qui contenait ces ordres fut affiché publiquement, suivant l'usage du Japon. Kœmpfer, ayant souhaité de descendre à Desima, fut obligé, comme le plus simple matelot, de prendre un passe-port du vaisseau de garde japonais pour le montrer aux gardes de terre. On n'était pas plus libre de retourner à bord sans un passe-port des gardes de terre, qui devait être montré au vaisseau de garde.

L'ambassadeur hollandais, qui se nommait Van-Butenheim, employa quelques mois, suivant l'usage établi, à se disposer au voyage d'Iedo, résidence ordinaire de l'empereur du Japon. Depuis plusieurs siècles que l'empire du Japon est divisé en sept grands pays, on a cherché à rendre les voyages plus commodes par un grand chemin qui borne chacun de ces pays; et comme ils sont subdivisés en plusieurs provinces, on a fait aussi dans chaque province des routes particulières qui aboutissent toutes au grand chemin, comme les petites rivières vont se perdre dans les grandes. Tous ces chemins ont pris leur nom du pays ou de la province à laquelle ils conduisent.

Les grands chemins sont si larges, que deux troupes de voyageurs, quelque nombreuses qu'elles soient, peuvent y passer en même temps sans obstacle. Celle qui monte, c'est-à-dire, dans le langage du pays, celle qui va vers Méaco, prend le côté gauche du chemin; et celle qui descend, ou qui vient du côté de Méaco prend le côté droit. Toutes les grandes routes sont divisées, pour l'instruction et la satisfaction des voyageurs, en milles géométriques, qui sont tous marqués, et qui commencent au grand pont d'Iedo, comme au centre commun de tous les grands chemins. Ce pont est appelé, par prééminence, *Nipon-bas*, c'est-à-dire le pont du Japon. Ainsi, dans quelque lieu de l'empire qu'un voyageur se trouve, il peut savoir à toute heure de combien de milles

japonais il est éloigné de la résidence de l'empereur. Les milles sont marqués par deux petites buttes placées vis-à-vis l'une de l'autre de chaque côté du chemin, sur lequel on a gravé des caractères qui font connaître quelles sont les provinces et les terres qui s'y terminent, et même à qui elles appartiennent. Les chemins de traverse ont aussi leurs inscriptions pour guider les voyageurs.

Dans le voyage de Nangasaki à la cour, on fait passer les Hollandais par deux de ces grands chemins, et de l'un à l'autre par eau. Ainsi toute la route est divisée en trois parties. Ils se rendent, d'abord par terre, au travers de l'île de Kiusiu, à la ville de Kokura; ce qui demande cinq jours. De Kokura, ils passent le détroit dans de petits bateaux jusqu'à Simonoseki, qui est éloigné d'environ deux lieues, et où ils trouvent à l'ancre une barque qui attend leur arrivée. Ce port est également et sûr et commode. Le chemin de Nangasaki à Kokura porte au Japon le nom de *Sakaido*, qui signifie chemin des terres occidentales. A Simonoseki, on les fait embarquer pour Osaka, où, d'un temps favorable, ils arrivent dans l'espace de huit jours. Quelquefois le bâtiment ne va pas plus loin que Fioray. Osaka est éloigné de Fioray de treize lieues de mer japonaises. Ils font ce chemin dans de petits bateaux, après avoir laissé leur barque à Fioray jusqu'à leur retour. D'Osaka, ils traversent par terre la grande île de Niphon jusqu'à Iedo; ce qui

prend environ quatorze jours. Le chemin d'Osaka à Iedo est nommé *Thokaido*, c'est-à-dire le chemin de la mer ou de la côte. Les Hollandais séjournent vingt jours à Iedo; et, revenant à Nangasaki, ils emploient à tout le voyage environ trois mois. Il est au moins de trois cent vingt-trois lieues japonaises : cinquante-trois et demie de Nangasaki à Kokura ; cent trente-six de Kokura à Osaka ; et cent trente-trois d'Osaka à Iedo, qui reviennent à deux cents milles d'Allemagne. Dans cette route, on traverse ou l'on voit à quelque distance, trente - trois grandes villes et cinquante - sept petites, outre un nombre infini de villages et de hameaux.

Kœmpfer vit avec étonnement les femmes de la province de Fisen : elles sont de si petite taille, qu'on les prendrait toutes pour de très-jeunes filles; mais elles sont bien proportionnées, et la plupart fort jolies. Elles se peignent le visage, ce qui achève d'en faire comme autant de poupées; et lorsqu'elles sont mariées, elles s'arrachent les sourcils.

Dans les montagnes, qu'on ne traverse point aisément à cheval, les Hollandais étaient portés dans des *cangos*, voiture de la forme d'un petit panier carré, ouvert de tous côtés, et simplement couvert d'un petit toit, soutenu d'un bâton, et fort incommode aux voyageurs. En gravissant la montagne de Fiamitz, on rencontre un petit village sans nom, dont tous les habitans étaient descendus d'un même

homme, qui vivait encore. Kœmpfer fut surpris de les voir tous beaux et bien faits, avec toute la politesse qui est le fruit de la meilleure éducation.

Ils arrivèrent à la ville d'Osaka : on leur distribua aussitôt des chambres divisées, suivant l'usage du pays, par des paravents. Leurs interprètes, qu'ils envoyèrent aux deux gouverneurs de la ville, avec quelques présens, pour obtenir la liberté de les voir, rapportèrent bientôt que Nossi-Zemono-Cami, un des gouverneurs, était allé rendre compte à la cour des affaires qui concernaient son administration; et qu'Otagini-Tassano-Cami, second gouverneur, qui était occupé pour le reste du jour, priait l'ambassadeur de remettre sa visite au lendemain.

En effet, le dimanche 25 février, il fut conduit à l'audience avec son cortége. En descendant au palais, qui est à l'extrémité de la ville, dans une place carrée, on fit prendre à tous les Hollandais un manteau de soie à la japonaise, qui est regardé comme l'habit de cérémonie. Ils traversèrent un passage de trente pas pour entrer dans la salle des gardes, où ils furent reçus par deux gentilshommes du gouverneur : quatre soldats étaient en faction au côté gauche de la porte; et plus loin, huit officiers étaient assis sur leurs genoux et leurs talons. La muraille à droite était garnie d'armes suspendues et rangées en bon ordre. Les Hollandais étant entrés dans la salle d'audience,

deux secrétaires les y reçurent civilement, et leur présentèrent du thé, jusqu'à l'arrivée du gouverneur, qui parut accompagné de deux de ses fils. Il s'assit à dix pas de distance dans une autre chambre qu'il ouvrit du côté de la salle. La conversation n'eut rien de bien remarquable. On parla du temps, qui était bien froid ; de la longueur du voyage, du bonheur d'être admis à la présence de l'empereur, et de la distinction des Hollandais, qui, de toutes les nations du monde, était la seule à qui cette grâce fût accordée.

Osaka est une des cinq grandes villes impériales. Sa situation est dans une plaine fertile, sur les bords d'une rivière navigable. La rivière d'Iodogava passe au nord de la ville, coule de l'est à l'ouest, et se jette dans la mer voisine. Elle apporte d'immenses richesses aux habitans d'Osaka. Sa source n'en est qu'à une journée et demie au nord-est, où elle sort d'un lac qui est au centre de l'île, dans la province d'Oomi, et qui s'est formée, suivant le récit des Japonais, dans l'espace d'une nuit, par un tremblement de terre. Elle sort de ce lac près du village de Tsinatofa, où elle a un double pont magnifique ; double, parce qu'elle y est divisée par une petite île. Elle coule ensuite près des villes d'Udsi et d'Iodo, dont la dernière lui donne son nom. De là elle continue son cours vers Osaka, où, se partageant en deux bras, l'un entre dans la ville, et l'autre va droit à la mer. Cette diminution est réparée

par deux autres rivières nommées *Iomattagava* et *Franogava*, qui se jettent dans celle d'Osaka, précisément devant la ville au nord du château, et qu'on traverse sur de beaux ponts. Toutes ces eaux réunies ayant arrosé le tiers de la ville, un large canal en conduit une partie dans les quartiers du sud, qui sont les plus grands et la demeure des habitans les plus riches. On en a tiré divers petits canaux, qui passent dans les principales rues, et d'autres qui ramènent les eaux dans le grand. Ils sont assez profonds pour recevoir de petites barques, qui apportent les marchandises et les denrées devant la porte des habitans. Kœmpfer admira la régularité de cette multitude de canaux, sur lesquels on a bâti quantité de ponts, dont plusieurs sont d'une rare beauté. Il dut se croire un moment revenu dans Amsterdam.

La ville d'Osaka doit être extrêmement peuplée, s'il est vrai, comme les Japonais l'assurent, qu'on peut lever de ses seuls habitans une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa situation, qui est également avantageuse pour le commerce par terre et par eau, en fait la ville du Japon la plus considérable et la plus marchande. Elle est remplie de riches négocians, d'artisans et d'ouvriers. Les vivres y sont à bon marché, comme tout ce qui sert au luxe, ou à flatter les sens; aussi les Japonais la nomment-ils *le théâtre du plaisir*. Ils s'y rendent de toutes les provinces de l'empire,

pour y dépenser agréablement le superflu de leur bien. Tous les princes et les seigneurs qui possèdent des terres à l'ouest ont leurs maisons dans cette ville, quoiqu'il ne leur soit pas permis de s'y arrêter plus d'une nuit.

Les Hollandais partirent d'Osaka le 28 février pour se rendre à Méaco, qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ils furent admis à l'audience du président de justice et des gouverneurs, mais avec la petite humiliation d'être obligés de quitter leurs voitures à cinquante pas du palais du président, pour faire à pied ce qui leur restait du chemin, et d'attendre à la porte du premier corps-de-garde qu'on eût donné avis de leur approche. Le président ne leur fit pas même l'honneur de paraître, et reçut leurs présens par les mains de quelques officiers. Ils trouvèrent moins de hauteur chez les deux gouverneurs, qui se firent voir, comme celui d'Osaka, par des jalousies. Cependant leur patience y fut mise à d'autres épreuves. Après l'audience, on les pria de s'arrêter quelque temps, pour donner la liberté aux dames qui étaient dans une chambre voisine, derrière un paravent qu'on avait percé de plusieurs trous, de considérer leur figure et leur habillement. Non-seulement l'ambassadeur fut obligé de montrer son chapeau, son épée, sa montre, et plusieurs autres choses qu'il portait sur lui, mais on le pria d'ôter son manteau, pour laisser voir ses habits devant et derrière.

Les Hollandais passèrent quatre jours à Méaco. Cette ville se nomme autrement *Kio*, nom qui signifie ville, et qu'on lui donne par excellence, parce qu'étant la demeure du daïri, ou de l'empereur ecclésiastique héréditaire, on la regarde comme la capitale de l'empire. Elle est située dans la province d'Iamatto, au milieu d'une grande plaine. Sa longueur du nord au sud est de trois quarts de mille d'Allemagne; et sa largeur d'un demi-mille de l'est à l'ouest. D'agréables collines dont elle est environnée, et quelques montagnes d'où sortent quantité de petites rivières et de fontaines rendent sa situation charmante. Du côté de l'est, on voit sur le penchant d'une de ces montagnes un grand nombre de temples, de couvens et de chapelles. Trois rivières, qui ont peu de profondeur, entrent dans la ville du même côté, et se réunissent au centre: on les passe sur un beau pont d'environ deux cents pas de longueur; ensuite toutes ces eaux rassemblées coulent à l'ouest. Le palais du daïri occupe le quartier septentrional, composé de douze ou treize rues, qui sont séparées du reste de la ville par des murs et des fossés. Dans la partie occidentale de Méaco, on voit un château de pierre de taille, et bien fortifié, qui sert de logement au monarque séculier, lorsqu'il vient visiter le daïri. Les rues de la ville sont étroites, mais régulières, et d'une longueur extraordinaire. Les maisons n'ont que deux étages; la plupart sont de bois et

d'argile, avec un réservoir d'eau sur le toit, et tous les instrumens nécessaires pour arrêter les ravages du feu.

Méaco passe pour le magasin général des manufactures du Japon et de toutes sortes de marchandises : c'est le centre du commerce de l'empire. Dans le dernier dénombrement, qui se nomme *aratamé*, on avait compté à Méaco quatre cent soixante-dix-sept mille cinq cent cinquante-six laïques, cinquante-deux mille cent soixante-neuf ecclésiastiques, sans y comprendre la cour entière du daïri, qui est très-nombreuse, et les étrangers qui s'y rendent continuellement de toutes les parties de l'empire.

A peu de distance du village de Canaia, on rencontre la grande et fameuse rivière d'Osigava, qui descend des montagnes voisines avec une rapidité surprenante, et se jette dans la mer une demi-lieue au-dessous. Il est impossible de la traverser à gué après les grandes pluies; et dans d'autres temps les rochers qu'elle entraîne des montagnes la rendent toujours fort dangereuse. Les habitans des lieux voisins, qui connaissent parfaitement son lit, prennent un prix réglé pour aider les voyageurs; et si quelqu'un a le malheur de périr entre leurs mains, les lois du pays punissent de mort tous ceux qui s'étaient chargés de sa conservation. Ils sont payés à proportion de la hauteur de l'eau, qui se mesure par un poteau planté sur la rive. Quoique l'eau fût alors assez basse, cinq

hommes furent nommés pour chaque cheval du cortége hollandais, deux à chaque côté pour lui soutenir le ventre, et un pour tenir la bride. Dans un temps plus difficile, on emploie six hommes de chaque côté du cheval, deux pour le soutenir sous le ventre, quatre pour soutenir ceux de devant, et se soutenir l'un l'autre, pendant qu'un treizième mène le cheval par la bride.

La montagne de Fudsi ne ressemble pas mal au pic de Ténériffe. On la découvre de si loin, qu'ayant servi de guide au voyage des Hollandais, elle ne fut pas d'un petit secours à Kœmpfer pour dresser la carte de leur route. Il croit devoir la décrire, parce qu'elle passe avec justice pour une des plus belles montagnes du globe terrestre. Sa base est large, et sa cime se terminant en pointe, elle a l'apparence d'un vrai cône. La neige s'y conserve pendant la plus grande partie de l'année; et quoique les chaleurs de l'été en fassent fondre une grande quantité, il en reste toujours assez pour couvrir entièrement le sommet. On voit près de sa cime un trou fort profond, qui vomissait anciennement des flammes et de la fumée; mais cette éruption a cessé depuis qu'il s'est élevé au-dessus une espèce de petite colline ou de butte. A présent les endroits plats qui se trouvent près du sommet sont couverts d'eau. Cependant les flocons de neige que le vent détache et fait voler de toutes parts font juger que la montagne est encore enveloppée d'un voile de nua-

ges et de fumée. Comme l'air est rarement calme dans les parties supérieures, la dévotion y conduit le peuple pour rendre hommage au dieu des vents: on emploie trois jours à monter; mais on peut descendre en moins de trois heures à l'aide d'un traîneau de paille, avec lequel on glisse sur la neige en hiver, et sur le sable dans la belle saison. Les iammabos, ou les prêtres de la montagne, sont consacrés au culte de l'Éole japonais. Leur mot du guet est *fudsi-iamma*, qu'ils répètent sans cesse en mendiant. Cette fameuse montagne exerce souvent les poëtes et les peintres du Japon.

A l'extrémité de Toghitz on trouve une garde impériale pour arrêter les femmes et les armes. Les recherches sont ici très-rigoureuses, parce que Toghitz est comme une clef de la capitale de l'empire, et qu'aucun des princes venant de l'occident ne peut éviter ce passage lorsqu'il se rend à la cour. Si l'on soupçonne qu'entre les passans il y ait une femme travestie en homme, elle est visitée rigoureusement; mais c'est à des femmes qu'on abandonne ce soin. Assez près du corps-de-garde, Kœmpfer s'arrêta d'étonnement à la vue de cinq chapelles et d'autant de prêtres qui poussaient des hurlemens effroyables en battant sur de petites cloches plates; mais il fut encore plus surpris lorsque, ayant vu tous les Japonais du cortége jeter des pièces de monnaie dans la chapelle, et recevoir en échange un papier qu'ils portaient respectueusement sur le rivage d'un lac voisin pour

le jeter dans l'eau, après l'avoir attaché à une pierre qui le faisait aller sûrement au fond, on lui eut expliqué le motif de cet étrange usage. Le lac de Fakone passe au Japon pour le purgatoire des enfans qui meurent avant l'âge de sept ans; et l'on croit qu'ils y sont tourmentés jusqu'à ce qu'ils soient rachetés par la charité des passans. Les prêtres assurent qu'ils reçoivent du soulagement aussitôt que les noms des dieux et des saints qui sont écrits sur le papier qu'on vend dans les chapelles commencent à s'effacer, et qu'ils sont entièrement délivrés lorsque l'eau fait disparaître ces caractères. L'endroit particulier où l'on prétend que les âmes des enfans sont retenues se nomme *Sainokavara*: il est marqué par un morceau de pierre.

Dans une des chapelles, on montrait plusieurs curiosités, telles que des sabres d'anciens héros dont on y raconte les glorieux exploits, deux belles branches de corail, deux cornes de licorne d'une merveilleuse grandeur, deux pierres trouvées, l'une dans le corps d'une vache, l'autre dans celui d'un cerf; un habit d'étoffe d'ama, comme les anges en portent au ciel, et qui leur donne le pouvoir de voler; le peigne d'Ioritomo, premier monarque séculier du Japon, avec ses armoiries gravées dessus; la cloche de Kobidais, fondateur d'une secte célèbre, et une lettre écrite de la propre main de Takaminé. Cet endroit est le Saint-Denis du Japon.

On voit près des côtes, vis-à-vis de Karanda, un rocher qui sort de la mer en forme de py-

ramide; et plus loin, directement au sud, la fameuse île de Kamakoura. Elle paraît ronde, d'une lieue de tour au plus, et couverte de bois fort hauts. C'est un lieu d'exil pour les seigneurs disgraciés, et rarement sont-ils rappelés lorsque le malheur les y condamne. Les côtes en étant fort escarpées, on est obligé d'employer des grues pour haler les bateaux dans lesquels on y transporte les prisonniers ou des provisions.

Sinagava est un faubourg d'Iedo, à deux lieues de cette ville impériale. En y entrant, la place des exécutions offre un spectacle terrible. C'est une multitude de têtes humaines et de cadavres, les uns à demi pouris, les autres à demi dévorés, avec un grand nombre de chiens, de corbeaux et d'autres animaux carnassiers qui se repaissent de ces misérables restes, digne avenue du palais d'un despote. Après avoir fait environ trois quarts de lieue dans cette rue, les Hollandais s'arrêtèrent dans une hôtellerie, où la vue de la ville et de son havre, qui est ordinairement rempli d'une multitude de bâtimens de toutes sortes de grandeurs et de figures, offre une des plus belles perspectives du monde. On leur dit que la beauté de ce spectacle attirait souvent dans le même lieu des personnes d'une condition distinguée. Il leur restait un quart de lieue pour arriver à l'entrée d'un autre faubourg d'Iedo, qui n'est qu'une continuation de Sinagava, dont il est séparé par un simple corps-de-garde. La mer en

cet endroit s'approche si près de la colline, qu'il n'y a qu'un rang de maisons entre cette colline et le chemin; il règne quelque temps le long de la côte; mais, venant ensuite à s'élargir, il forme plusieurs rues irrégulières d'une longueur considérable. Après une demi-heure de marche, la beauté des rues, qui deviennent plus larges et plus uniformes, la foule du peuple et le tumulte, firent comprendre aux Hollandais qu'ils étaient entrés dans la ville. Ils traversèrent un marché, d'où, prenant par une grande rue qui coupe un peu irrégulièrement Iedo du sud au nord, ils passèrent plusieurs ponts magnifiques, entre lesquels ils en distinguèrent un de quarante-deux brasses de longueur, célèbre parce qu'il est le centre commun d'où l'on mesure les chemins et la distance des lieux dans toute l'étendue de l'empire. Ils virent plusieurs rues qui aboutissent à la grande; et leur admiration fut particulièrement excitée par la foule incroyable du peuple, par le train des princes et des grands, qu'ils ne cessaient pas de rencontrer, et par la riche parure des dames qui passaient continuellement dans leurs chaises et leurs palanquins. Ils ne se lassaient pas de voir aussi la variété des boutiques qui bordent les rues, et l'étalage de toutes sortes de marchandises, avec un drap noir suspendu pour la commodité ou le faste. Ils ne s'aperçurent point, comme dans les autres villes, que personne eût la curiosité de les voir passer; apparemment, observe Kœmpfer, parce qu'un

si petit train n'avait rien d'admirable pour les habitans d'une ville si peuplée, séjour d'un puissant monarque, où l'on est accoutumé à des spectacles plus pompeux. La marche fut d'une lieue entière dans la grande rue, jusqu'à l'hôtellerie ordinaire de la nation hollandaise.

L'ambassadeur fit donner avis de son arrivée aux ministres des affaires étrangères. Le premier ordre qu'on lui signifia fut de se tenir renfermé dans sa chambre, lui et tous ses gens, avec défense au sugio de laisser approcher d'eux d'autres Japonais que leurs domestiques. Kœmpfer murmure un peu de cette rigueur. On devait croire, dit-il, nos appartemens assez éloignés de la rue, puisque c'était l'étage le plus élevé du derrière de la maison, où l'on ne pouvait entrer que par un passage étroit, qui aurait pu se fermer à la clef, si cette précaution avait paru nécessaire. Il y avait deux portes, l'une en bas et l'autre au haut de l'escalier, et les chambres n'avaient des ouvertures que d'un seul côté; je n'avais dans la mienne qu'une fenêtre si étroite qu'elle me laissait à peine voir le soleil en plein midi.

Il se passa près de quinze jours avant que l'ambassadeur pût obtenir sa première audience; la captivité des Hollandais diminua si peu dans cet intervalle, qu'on leur recommanda même de ne pas jeter de leurs fenêtres dans la rue le moindre papier sur lequel il y eût des caractères de l'Europe. Cependant il paraît que Kœmpfer eut l'adresse de ménager assez les gardes

pour se procurer la liberté de visiter la ville, et d'en faire une description d'autant plus curieuse, qu'il y a joint un plan dont il vante la fidélité.

Des cinq grandes villes de commerce qui appartiennent au domaine impérial, Iedo passe pour la première : elle est tout à la fois la capitale et la plus grande ville de l'empire. C'est le séjour d'un grand nombre de princes et de seigneurs qui composent la cour, et la multitude de ses habitans est presque incroyable. Elle est située, suivant l'observation de Kœmpfer, à 35° 30′ de latitude nord. Les Japonais lui donnent sept lieues de long, cinq de large, et vingt de circonférence. Elle n'est pas ceinte de murs; mais plusieurs fossés qui l'entourent, et de hauts remparts plantés d'arbres, avec des portes capables de résistance, peuvent servir à la défendre. Une grande rivière, qui a sa source au couchant, la traverse et se jette dans le port, tandis qu'un de ses bras va servir de fossé au château; il se jette aussi dans le port par cinq embouchures, dont chacune est traversée par un pont magnifique.

Iedo n'est pas bâtie avec la régularité des autres villes du Japon, parce qu'elle n'est arrivée que par degrés à la grandeur qu'on admire aujourd'hui. Cependant on y trouve, dans plusieurs quartiers, des rues régulières qui se coupent à angles droits. Elle doit cet embellissement aux incendies qui souvent réduisent en cendres un grand nombre de maisons. Les

nouvelles rues sont alignées d'après les plans des propriétaires du terrain. En général, les maisons d'Iedo sont basses et petites, comme dans tout le reste de l'empire. La plupart sont bâties de bois de sapin, avec un léger enduit d'argile. L'intérieur est le même qu'à Méaco, divisé en appartemens avec des paravents de papier; les murs sont revêtus de papier peint, les planchers couverts de nattes, et les toits en bardeau. Il n'est pas étonnant qu'avec des matières si combustibles, le feu y fasse tant de ravage. Chaque maison doit avoir, sous le toit ou dessus, une cuve pleine d'eau, avec les instrumens nécessaires pour en faire usage. Cette précaution suffit souvent pour éteindre le feu dans une maison particulière; mais elle devient inutile pour arrêter la fureur d'un incendie qui a déjà fait des progrès. Les Japonais ne connaissent point alors d'autre remède que d'abattre les maisons voisines auxquelles le feu n'a point encore touché. Ils ont des compagnies de gardes institués à cet effet, qui font la patrouille nuit et jour, avec des habits de cuir brun, pour les défendre de la flamme et des crocs de fer.

Tous les quartiers de la ville sont remplis, comme en Europe, de temples, de couvens, et d'autres bâtimens religieux qui en occupent les plus belles parties. Les palais des grands sont de superbes édifices; ils sont séparés des maisons particulières par de grandes cours, et ornées de magnifiques portes, où l'on monte

par de superbes perrons; mais ils n'ont qu'un étage divisé en plusieurs riches appartemens, sans tours, et sans ces autres marques de puissance qu'on voit aux châteaux des princes et des grands dans leurs états héréditaires.

Iedo est une pépinière d'artistes, de marchands et d'artisans; ce qui n'empêche pas que tout ne s'y vende plus cher que dans les autres lieux de l'empire, à cause du concours infini du peuple, des moines oisifs et des courtisans, et de la difficulté du transport pour les provisions.

Le château, ou le palais de l'empereur, est situé presqu'au milieu de la ville; sa figure est irrégulière : on lui donne cinq lieues de tour : il est composé de deux enceintes qu'on peut nommer deux châteaux extérieurs; le troisième, qui fait le centre, et qui est proprement la demeure du monarque, est flanqué de deux autres châteaux bien fortifiés, mais plus petits, avec de grands jardins derrière l'appartement impérial. Chacun de ces châteaux est entouré de fossés et de murs : le premier occupe un grand terrain qui environne le second et une partie du palais impérial; il contient tant de rues, de fossés et de canaux, qu'il fut difficile à Kœmpfer d'en concevoir le plan, quoiqu'il le donne avec celui de la ville. C'est dans ce château extérieur que demeurent les princes de l'empire avec leurs familles. Le second château occupe moins d'espace, et fait face au troisième; mais il est séparé des deux

autres murs par des fossés, des ponts-levis et de grosses portes : la garde en est plus nombreuse que celle du premier ; il contient les superbes palais de quelques-uns des plus puissans princes de l'empire, des conseillers d'état, des premiers officiers de la couronne ; enfin, de tous les seigneurs qui sont appelés par leurs fonctions à la plus intime familiarité de l'empereur. Le château, qui mérite proprement le nom de palais impérial, est situé sur un terrain un peu plus élevé que les deux autres ; il est entouré d'une épaisse muraille de pierres de taille, flanquée de bastions qui ressemblent beaucoup à ceux de l'Europe. Un rempart de terre élevé du côté intérieur soutient plusieurs corps-de-garde et des guérites ou des tours à plusieurs étages. Rien n'approche de la solidité de l'édifice dans la partie que l'empereur habite : ce sont des pierres de taille d'une grosseur énorme, posées l'une sur l'autre sans mortiers et sans crampons de fer, afin que dans les tremblemens de terre, qui sont fréquens au Japon, les pierres puissent céder à la secousse, et ne recevoir aucun dommage. Au milieu du palais s'élève une tour carrée plus haute que tout le reste des bâtimens, divisée en plusieurs étages, dont chacun a son toit, et si richement ornée, que de loin elle donne à tout le château un air de magnificence qui cause de l'étonnement. Une multitude de toits recourbés, avec des dragons dorés au sommet et aux angles, qui couvrent tous les autres bâ-

timens, produisent le même effet. Le second château a peu d'ornemens extérieurs; mais il est entouré, comme le premier, de fossés larges, profonds, et de très-hauts murs, avec une seule porte et un pont qui communique au troisième. C'est dans le premier et le second qu'on élève les enfans de l'empereur. Tous ces châteaux ou ces palais n'ont qu'un étage, et ne laissent pourtant pas d'être assez hauts. Le troisième a plusieurs longues galeries et de grandes salles, qui peuvent être divisées par des paravens : chaque appartement a son nom : celui qu'on nomme *la salle des mille nattes* sert uniquement aux grandes assemblées, où l'empereur reçoit l'hommage et les présens des princes de l'empire, et les ambassadeurs des puissances étrangères; mais il a divers autres salles d'audience : il ne manque rien à leur beauté, dans le goût d'architecture du pays; les plafonds, les solives et les colonnes sont de bois de cèdre, de camphre ou d'iesseri, dont les veines forment naturellement des fleurs et d'autres figures curieuses. Plusieurs appartemens ne sont revêtus que d'un simple vernis; d'autres ont les plus beaux ornemens de sculpture. La plupart des bas-reliefs sont des oiseaux ou des branches dorés avec beaucoup d'art : le plancher est couvert de nattes blanches, avec un galon ou une frange d'or pour bordure. Au reste, il y a peu de différence, pour l'ameublement, entre le palais de l'empereur et ceux des princes. On garde le trésor

impérial dans un bâtiment dont les toits sont de cuivre, et les portes de fer, pour le garantir du feu. La crainte du tonnerre a fait imaginer un appartement souterrain, qui a pour plafond un grand réservoir plein d'eau; l'empereur s'y retire lorsqu'il entend gronder la foudre, parce que les Japonais sont persuadés que cette barrière est impénétrable au feu du ciel : mais Kœmpfer avertit que, ne l'ayant pas vue, il n'en parle que sur le témoignage d'autrui.

Enfin, le jour de l'audience fut marqué au 29 mars, qui est le dernier du second mois des Japonais. Quoique ce fût un des jours ordinaires où l'empereur était accoutumé de la donner, Kœmpfer avoue qu'on n'aurait pas pensé si tôt à dépêcher les Hollandais, si le favori de l'empereur, qui devait donner une fête à ce monarque, et qui avait besoin de temps pour ses préparatifs, n'eût été bien aise de se délivrer d'eux. Ce seigneur, qui se nommait *Makino-Bingo*, avait été gouverneur de l'empereur, et s'était maintenu dans le plus haut degré de faveur. Il fit avertir l'ambassadeur hollandais de se tenir prêt pour le 29; la notification ne marquait pas un haut degré de considération pour l'ambassadeur, puisqu'il lui envoya dire simplement de se rendre de bonne heure à la cour, et de se tenir dans la salle des gardes jusqu'à ce qu'il fût appelé. Le récit de cette audience peut servir à faire juger comment les Hollandais sont traités au Japon depuis qu'ils en ont fait exclure les autres nations.

Nous ne ferons au récit de Kœmpfer que quelques corrections de style.

« Le 29 mars, qui était un jeudi, les présens destinés pour sa majesté impériale furent envoyés à la cour; ils y devaient être rangés sur des tables de bois, dans la salle des mille nattes, où l'empereur devait en faire la revue. Nous suivîmes aussitôt, avec un petit équipage, couverts d'un manteau de soie noire : nous étions accompagnés de trois intendans, des gouverneurs de Nangasaki, d'un commis du Bugio, de deux messagers de Nangasaki, et d'un fils de l'interprète, tous à pied. Nous étions quatre à cheval, tous à la queue l'un de l'autre; trois Hollandais et notre interprète. Chacun de nos chevaux était conduit par un valet qui tenait la bride, et qui marchait à la droite : c'est le côté par lequel on monte à cheval, et par lequel on en descend à la manière du pays. Autrefois nous avions deux valets pour chaque cheval, mais nous avons supprimé cet usage comme une dépense inutile. Notre ambassadeur, que les Japonais nomment *le capitaine*, venait après nous dans un norimon, suivi de notre ancien interprète, qui était porté dans un cango. Nos domestiques fermaient la marche à pied. Ce fut dans cet ordre que nous nous rendîmes au château en une demi-heure de marche. Nous entrâmes dans la première enceinte par un grand pont bordé d'une balustrade, sur laquelle règne une suite de boules de cuivre. La rivière qui passe dessous est large, et coule vers le nord en

faisant le tour du château. On y voyait alors un grand nombre de bateaux. Nous trouvâmes au bout du pont deux portes fortifiées, entre lesquelles nous vîmes un petit corps de soldats. Après avoir passé la seconde porte, nous entrâmes dans une grande place, où la garde était plus nombreuse. La salle d'armes nous parut tapissée de drap; les piques étaient debout à l'entrée, mais le dedans était revêtu d'armes dorées, de fusils vernissés, de boucliers, d'arcs, de flèches et de carquois, rangés avec beaucoup d'ordre et de goût. Les soldats se tenaient assis à terre, les jambes croisées, tous vêtus de soie noire, et chacun avec deux sabres à son ceinturon. En traversant la première enceinte, nous passâmes entre les palais des princes et des grands de l'empire, qui remplissent l'intérieur de ce premier château : la seconde ne nous parut différer de la première que par la structure des portes et des palais, qui est plus magnifique. On nous y fit laisser notre norimon, notre cango, nos chevaux et nos valets, pour nous conduire, par un long pont de pierre, au fonmatz, qui est la demeure de l'empereur. Après avoir passé ce pont, notre cortége traversa un double bastion, suivi de deux portes fortifiées, par lesquelles il entra dans une rue irrégulière, bordée des deux côtés d'une fort haute muraille, et arriva au fiakninban, c'est-à-dire à la grande garde du château, qui est au bout de cette rue, près de la dernière porte qui conduit au palais. On nous ordonna d'attendre dans la

salle des gardes que le grand conseil d'état fût assemblé, temps auquel nous devions être introduits. Les deux capitaines de la garde nous offrirent civilement du thé et du tabac à fumer; quelques autres personnes vinrent nous tenir compagnie. Nous n'attendîmes pas moins d'une heure; et dans l'intervalle nous vîmes entrer au palais plusieurs conseillers d'état, les uns à pied, d'autres portés dans leurs norimons. Enfin nous fûmes conduits, par deux magnifiques portes, au travers d'une grande place carrée, jusqu'à l'entrée du palais. L'espace entre la seconde porte et la façade du palais était rempli d'une foule de courtisans et d'un grand nombre de gardes. De là on monte par deux escaliers dans une salle spacieuse qui est à la droite de l'entrée, où toutes les personnes qui doivent être admises à l'audience de l'empereur ou des conseillers d'état attendent qu'on les introduise. Cette salle est non-seulement fort grande, mais aussi extrêmement exhaussée, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit assez sombre lorsqu'on y a mis tous les paravens, parce qu'elle ne reçoit du jour que des fenêtres d'en-haut d'une chambre voisine. Elle est d'ailleurs richement meublée à la manière du pays, et le mélange de ses piliers dorés, qui s'élèvent entre les paravens, forme un coup d'œil fort agréable. Nous y attendîmes encore pendant une heure que l'empereur fût venu s'asseoir dans la salle d'audience. Alors trois officiers conduisirent notre ambassadeur devant

sa majesté, et nous laissèrent dans la première salle où nous étions. Aussitôt qu'il fut entré, ils crièrent à haute voix : *Hollanda capitaine!* C'était le signal pour l'avertir de rendre l'hommage usité. Il se traîna, suivant l'usage, sur les mains et les genoux, à l'endroit qui lui fut montré, entre les présens qui étaient rangés d'un côté, et l'endroit où l'empereur était assis : là, s'étant mis à genoux, il se courba vers la terre, jusqu'à la toucher du front; ensuite il recula comme une écrevisse, c'est-à-dire en se traînant en arrière sur les mains et sur les pieds, sans avoir ouvert la bouche pour prononcer un seul mot. Il ne se passe rien de plus aux audiences que nous obtenons de ce puissant monarque, et l'on n'observe pas plus de cérémonie dans les audiences qu'il donne aux plus grands princes de l'empire. On les appelle à haute voix par leur nom : ils s'avancent en rampant; et lorsqu'ils ont frappé la terre du front, ils se retirent de même. » Ce cérémonial est un peu dur; mais comme chacun est maître chez soi, on a droit de traiter comme on veut ceux qui viennent des extrémités du globe pour recevoir des humiliations, dont on ne peut pas craindre la vengeance. Un cérémonial, après tout, ne signifie rien, quel qu'il soit, quand il est le même pour tout le monde. Lécher la terre chez les despotes d'Asie n'est qu'une manière de faire la révérence. Je sais bien qu'il y a des gens qui ne s'en accommoderaient pas; mais les Hollandais auront

réponse à tout, en disant : *Nous voulons gagner de l'argent, et nous ne sommes pas fiers.*

Autrefois l'ambassadeur hollandais en était quitte pour rendre l'hommage ; et quelques jours après, on lui lisait certains réglemens qu'il promettait d'observer, après quoi il était renvoyé à Nangasaki. Mais depuis plus de vingt ans, l'ambassadeur et les Hollandais qui l'accompagnent à Iedo sont conduits plus loin dans le palais, pour donner à l'impératrice, aux princesses et aux dames de la cour l'amusement de les voir. Dans cette seconde audience, l'empereur et les dames se tiennent derrière des paravens et des jalousies; mais les conseillers d'état et les autres officiers de la cour sont assis à découvert. Kœmpfer peint cette scène bizarre avec beaucoup de naïveté.

« Après la cérémonie de l'hommage, l'empereur se retira dans son appartement, et nous fûmes appelés avec l'ambassadeur. On nous fit traverser plusieurs appartemens pour nous rendre dans une galerie ornée de beaucoup de dorure, où nous attendîmes un quart d'heure; ensuite, traversant plusieurs autres galeries, nous arrivâmes dans une grande chambre où l'on nous pria de nous asseoir. Plusieurs hommes rasés, qui étaient les médecins de l'empereur, des officiers de sa maison et des ecclésiastiques, vinrent nous demander nos noms et notre âge; mais on tira bientôt des paravens devant nous pour nous délivrer de leurs importunités. Nous passâmes une demi-heure

dans le même lieu. On nous conduisit ensuite par d'autres galeries obscures, qui étaient bordées d'une file de gardes du corps. Après eux, plus près de l'appartement de l'empereur, la file était continuée par plusieurs grands officiers de la couronne, qui faisaient face à la salle où nous étions attendus. Ces officiers avaient leurs habits de cérémonie, étaient assis sur leurs talons, et la tête courbée. La salle consistait en divers compartimens dirigés vers l'espace du milieu; les uns étaient ouverts, les autres fermés par des paravens et des jalousies. Les uns étaient couverts de quinze nattes, d'autres de dix-huit, enfin d'une natte de plus, suivant la qualité des personnes qui les occupaient. L'espace du milieu était sans nattes, et par conséquent le plus bas, parce qu'on les en avait ôtées. Ce fut sur le plancher de cet espace qu'on nous ordonna de nous asseoir. L'empereur et l'impératrice étaient assis à notre droite, derrière des jalousies. J'eus deux fois l'occasion de voir l'impératrice au travers des ouvertures : elle me parut belle, le teint brun, les yeux noirs et pleins de feu; son âge d'environ trente-six ans; et la proportion de sa tête, qui était assez grosse, me fit juger qu'elle était d'une taille fort haute. J'entends par le nom de *jalousies* une sorte de tapisserie très-fine, composée de roseaux fendus, et revêtue par-derrière d'une soie transparente, avec des ouvertures de la largeur de la main, qui laissent un passage libre aux regards.

On les peint de diverses figures pour l'ornement, ou plutôt pour mieux cacher ceux qui sont derrière, quoique indépendamment des peintures il soit difficile de voir les personnes d'un peu loin, surtout si le fond de l'appartement n'est point éclairé.

« L'empereur lui-même était dans un lieu si obscur, que nous aurions eu peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas, qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière d'autres jalousies. Je m'aperçus qu'on y avait mis des cornets de papier entre les ouvertures des jalousies pour les élargir, et rendre le passage plus libre à la vue. Je comptai environ trente de ces cornets; ce qui me fit juger que les dames étaient en même nombre. Makino-Bingo était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'état du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des principaux officiers de la cour et des gentilshommes de la chambre impériale. Une autre galerie, qui conduisait au compartiment de l'empereur, était occcupée par les enfans des princes, par les pages de sa majesté, et par quelques prêtres qui se cachaient pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle.

» Notre premier interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses; et nous prîmes nos places à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur. Alors Bingo nous dit de la part de ce monarque qu'il nous voyait volontiers. L'interprète, qui nous répéta ce compliment, rendit aussi la réponse de notre ambassadeur. Elle consistait dans un très-humble remercîment de la bonté que l'empereur avait eue de nous accorder la liberté du commerce. L'interprète se prosternait à chaque explication, et parlait assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de Bingo, comme si ces paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par des officiers inférieurs. Après les premiers complimens, l'acte qui suivit cette solennité devint une vraie farce.

» On nous fit mille questions ridicules. Premièrement, on voulut savoir notre âge et notre nom; chacun de nous reçut ordre de l'écrire sur un morceau de papier, avec une écritoire d'Europe, que nous avions apportée pour cette occasion. On nous dit ensuite de remettre le papier et l'écritoire à Bingo, qui les remit entre les mains de l'empereur, par un trou de la jalousie. Alors on demanda au capitaine ou à l'ambassadeur quelle était la distance de Hollande à Batavia et de Batavia au Japon, et

lequel avait le plus de pouvoir, du directeur-général de la Compagnie hollandaise ou du stathouder de Hollande. Voici les questions qu'on me fit particulièrement : Quelles étaient les maladies externes ou internes que je croyais les plus dangereuses et les plus difficiles à guérir? Quelle était ma méthode pour les ulcères et les apostumes intérieurs? Si les médecins d'Europe ne cherchaient point quelques remèdes pour rendre les hommes immortels, comme les médecins chinois en faisaient leur étude depuis plusieurs siècles? Si nous avons fait quelques progrès dans cette recherche? et quel était le meilleur remède de l'Europe pour prolonger la vie? Je répondis à cette dernière question que nos médecins avaient découvert une liqueur spiritueuse qui pouvait entretenir dans le corps la fluidité des humeurs, et donner de la force aux esprits. Cette réponse ayant paru trop vague, on me pressa de faire connaître le nom de cet excellent remède. Comme je savais que tout ce qui est en estime au Japon reçoit des noms fort longs et fort emphatiques, je répondis que c'était le *sal volatile oleosum Sylvii*. Ce nom fut écrit derrière la jalousie, et l'on me le fit répéter plusieurs fois. On voulut savoir ensuite quel était l'inventeur du remède, et de quel pays il était : je répondis que c'était le professeur Sylvius, en Hollande. On me demanda aussitôt si je le pouvais composer; sur quoi l'ambassadeur me dit de répondre non; mais je répondis affirmativement, en ajoutant

néanmoins que je ne le pouvais pas au Japon. On me demanda si je le pouvais à Batavia, Oui, répondis-je encore; et l'empereur donna ordre qu'il lui fût envoyé par les premiers vaisseaux qui viendraient au Japon.

» Ce prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite, et s'assit derrière la jalousie, aussi près qu'il lui fut possible. Il nous fit ordonner successivement de nous tenir debout; de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter les uns les autres, de sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher la langue japonaise, de lire en hollandais, de peindre, de chanter, de danser, de mettre et d'ôter nos manteaux. Nous exécutâmes chacun de ses ordres, et je joignis à ma danse une chanson amoureuse en allemand. Ce fut de cette manière, et par quantité d'autres singeries que nous eûmes la patience de divertir l'empereur et toute sa cour.

» Cependant l'ambassadeur est dispensé de cette comique représentation. L'honneur qu'il a de représenter ses maîtres le met à couvert de toutes sortes de demandes humiliantes. D'ailleurs il fit paraître assez de gravité dans son air et dans sa conduite pour faire comprendre aux Japonais que des ordres si bouffons lui plaisaient peu. Cette scène finit par un dîner qu'on servit devant chacun de nous sur de petites tables couvertes de mets à la japonaise, avec de petits bâtons d'ivoire, qui nous tinrent lieu de couteaux et de fourchettes. Ensuite deux offi-

ciers nous reconduisirent dans la première antichambre, où nous prîmes congé d'eux. »

L'ambassadeur employa les jours suivans à faire ses visites aux ministres et aux principaux conseillers d'état. Il fut reçu partout avec beaucoup de civilité par les intendans et les secrétaires, qui le régalèrent de thé, de tabac, et de confitures. Les chambres où il était admis étaient remplies, derrière les paravens et les jalousies, d'une nombreuse assemblée qui souhaitait de voir répéter aux Hollandais leur exercice comique. Ils n'eurent pas toujours cette complaisance; mais ils chantèrent et dansèrent dans plusieurs maisons, lorsqu'ils étaient satisfaits de l'accueil qu'ils y avaient reçu. Quelquefois les liqueurs fortes qu'on leur faisait boire avec un peu d'excès leur montaient trop à la tête. Cette facilité à servir comme de jouet chez les grands, et l'embarras où ils se trouvaient dans les rues pour se dégager de la foule du peuple, donnent une singulière idée de leur ambassade. Cependant ils témoignaient quelque impatience ponr se retirer, lorsqu'ils croyaient s'apercevoir qu'ils étaient trop peu respectés.

Dans une visite qu'ils rendirent au seigneur Tsusimano-Cami, on leur servit un dîner composé des mets suivans : du poisson bouilli dans une fort bonne sauce; des huîtres bouillies et servies dans la coquille, avec du vinaigre; de petites tranches d'oies rôties, du poisson frit et des œufs bouillis. La liqueur qu'on leur fit

boire était exquise. Après le festin, on souhaita de voir leurs chapeaux, leurs pipes et leurs montres. On apporta deux cartes géographiques, dont l'une était sans les noms des pays, mais d'ailleurs assez bien dessinée, et, suivant toute apparence, d'après une carte de l'Europe. L'autre était une carte du monde entier, en forme ovale, dont les noms étaient marqués avec les kattakanna japonais, qui sont une sorte de caractères. Kœmpfer saisit cette occasion pour observer la manière dont les Japonais représentent les pays qui sont au nord de leur empire. Au delà du Japon, et vis-à-vis les deux grands promontoires septentrionaux d'Osiu, il remarqua l'île d'Iesogasina, et au delà de cette île un pays deux fois grand comme la Chine, divisé en différentes provinces, dont un tiers s'avançait au delà du cercle polaire, et courait à l'est beaucoup plus loin que les côtes les plus orientales du Japon. Ce pays était représenté avec un grand golfe sur le rivage oriental, vis-à-vis de l'Amérique, et le golfe était à peu près de forme carrée; il n'y avait qu'un passage entre le même pays et l'Amérique, et dans ce passage se trouvait une petite île. Au delà, tirant vers le nord, il y avait une autre île de forme longue, qui, touchant presque de ses deux extrémités deux continens, c'est-à-dire celui d'Ieso à l'ouest, et celui de l'Amérique à l'est, formait ainsi le passage du nord. C'était à peu près de même qu'on avait représenté toutes les terres inconnues du

pôle antarctique qui étaient marquées comme des îles.

De quantité d'autres circonstances que Kœmpfer prit le même soin de recueillir dans les deux voyages de l'ambassadeur à la cour, il en reste une qu'on se reprocherait d'avoir supprimée, quoiqu'il ne la rapporte ici qu'avec beaucoup de ménagement pour les Hollandais. L'ambassadeur, après avoir reçu son audience de congé, fut appelé devant les conseillers d'état pour entendre la lecture des ordres qui regardent le commerce. Ils portaient, entre autres articles, que les Hollandais n'inquiéteraient aucun navire ni bateau des Chinois ou des Liquéans; qu'ils n'amèneraient au Japon, dans leurs vaisseaux, aucun Portugais, aucun prêtre; et qu'à ces conditions on leur accordait un commerce libre. Après cette cérémonie, on fit présent à l'ambassadeur de trente robes étalées dans le même lieu sur trois planches. On y joignit ce qui se nomme une *lettre de fortune*, et qui est un témoignage de la protection de l'empereur. L'ambassadeur fut obligé de se prosterner quatre fois, et, pour marquer son respect, il mit le bout d'une des robes sur sa tête.

L'après-midi du même jour, avant qu'il fût retourné à son logement, plusieurs seigneurs de la cour lui envoyèrent aussi un présent de robes. Quelques-uns des messagers laissèrent leur fardeau à l'hôtellerie hollandaise, d'autres attendirent le retour de l'ambassadeur pour le remettre entre ses mains. La réception de ces

présens se fit avec toutes les formalités du cérémonial usité. Des koulis ou porteurs arrivaient chargés des caisses qui renfermaient les robes. L'un d'eux portait la planche sur laquelle les robes devaient être étalées, et la lettre de fortune qui est un assemblage de cordons plats entrelacés par un bout, et renfermés dans un papier entouré d'un nombre impair de liens de soie de différentes couleurs, et quelquefois dorés ou argentés. Celui qui devait offrir les robes était ensuite introduit dans l'appartement de l'ambassadeur, et, s'asseyant vis-à-vis de lui, à quelque distance, il lui adressait ce compliment : « Le seigneur, mon maître, vous félicite d'avoir eu votre audience de congé, en » un beau temps, ce qui est *médithe*, c'est-à- » dire fort heureux; vos présens lui ayant été » fort agréables, il souhaite que vous acceptiez » en échange ce petit nombre de robes. » En finissant, il donnait à l'interprète un grande feuille de papier sur laquelle était indiqués, en grands caractères, le nombre des robes et leur couleur. L'ambassadeur, à qui l'interprète remettait cette feuille, la tenait sur sa tête pour témoigner son respect. Tous les spectateurs demeuraient dans un profond silence, les uns assis, d'autres à genoux. On avait appris à l'ambassadeur le compliment qu'il devait faire en réponse : il le répétait dans ces termes, avec une profonde inclination : « Je remercie très-humblement le seigneur votre maître de ses soins pour nous procurer une audience prompte

et favorable; je le supplie de continuer ses bons offices aux Hollandais. Je lui rends grâces aussi de son précieux présent, et je ne manquerai point d'en informer mes maîtres de Batavia. » Après ces complimens, on apportait du tabac pour fumer, avec du thé et de l'eau-de-vie.

Le retour des Hollandais à leur petite île de Desima, et leur second voyage à Iedo, s'étant faits par la même route, on ne se jettera point dans d'inutiles répétitions pour les suivre; mais pendant dix mois qui se passèrent entre les deux voyages, Kœmpfer employa tous ses soins à prendre une parfaite connaissance de la ville de Nangasaki, dont il donne la description.

Cette ville, une des cinq villes maritimes ou commerçantes de l'empire, est située à l'extrémité de l'île de Kiusiu, dans un terrain presque stérile, entre des rochers escarpés et de hautes montagnes, Nangasaki renferme peu de marchands ou d'autres citoyens riches : la plupart de ses habitans sont des artisans; mais sa situation commode et la sûreté de son port en font le rendez-vous des nations qui ont la liberté de commercer au Japon, puisque tous les autres ports leur sont fermés. Ce privilége n'est accordé depuis long-temps qu'aux Chinois et aux Hollandais; mais c'est avec les plus rigoureuses restrictions. Après la persécution qui acheva d'extirper, en 1638, le christianisme dans toutes ces îles, l'empereur, entre plusieurs lois nouvelles, ordonna qu'à l'avenir le port de

Nangasaki serait le seul port ouvert aux étrangers, et que, si quelque navire était forcé par la tempête ou par d'autres accidens, de chercher un abri dans un autre endroit de l'empire, personne n'aurait la permission de descendre à terre; mais qu'aussitôt que le danger serait passé, il continuerait le voyage jusqu'à Nangasaki, sous une escorte des garde-côtes du Japon, et qu'en arrivant dans ce port, le capitaine rendrait compte au gouverneur des raisons qui lui auraient fait prendre une autre route.

Il se trouve rarement moins de cinquante bâtimens japonais dans le port, sans compter un grand nombre de petits navires, et de bateaux pour la pêche. A l'égard des vaisseaux étrangers, si l'on excepte quelques mois de l'hiver, il est rare aussi qu'il y en ait moins de trente, la plupart chinois. Les navires hollandais n'y séjournent jamais plus de trois mois en automne, parce qu'alors le vent de sud ou d'ouest, avec lequel ils sont venus, tourne régulièrement au nord. C'est la mousson du nord-est, à la faveur de laquelle ils doivent retourner dans leurs ports.

Nangasaki est situé par 32° 36′ de latitude nord. On trouve dans le voisinage un grand lac, auquel on attribue cette vertu singulière, que, tout entouré qu'il est d'arbres, on ne voit jamais sur l'eau de feuilles ni d'ordures. Les Japonais font honneur de cette propriété au génie protecteur du lac; et leur respect va si

loin, qu'il est défendu d'y pêcher sous des peines rigoureuses.

Nangasaki doit son nom à ses anciens seigneurs, qui l'ont possédée de père en fils avec tout son district. Cette ville est ouverte, comme la plupart de celles du Japon; elle n'a ni châteaux, ni murailles, ni fortifications, en un mot, aucune défense. Trois rivières d'une fort belle eau, qui ont leur source dans les montagnes voisines, se réunissent à l'entrée de la ville, et la traversent de l'est à l'ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, leur eau suffit à peine pour arroser les champs de riz et pour faire tourner quelques moulins; mais dans la saison des pluies elles grossissent jusqu'à entrer dans les maisons.

Les étrangers demeurent hors de la ville, dans des quartiers séparés, où ils sont surveillés et gardés avec beaucoup de rigueur. Les Chinois, ou d'autres peuples de l'Orient qui professent la même religion, et qui négocient sous le même nom, sont établis derrière la ville, sur une éminence; leur quartier est entouré d'une muraille, et porte le nom d'*Iakuin*, c'est-à-dire jardin de médecine, parce qu'autrefois on y en voyait un.

On a déjà dit que les Hollandais ont leur habitation dans la petite île de Desima; elle est jointe à la ville par un petit pont de pierre long de quelque pas, et au bout duquel les Japonais ont un corps-de-garde. A la rive septentrionale de l'île, sont deux grandes portes

qu'on nomme *les portes de l'eau*, que l'on n'ouvre que pour charger et décharger les vaisseaux hollandais, en présence d'un certain nombre de commissaires nommés par les gouverneurs.

La compagnie des Indes a fait bâtir à ses frais, derrière la grande rue de Desima, une maison destinée à la vente de ses marchandises, et deux magasins, à l'épreuve du feu, une grande cuisine, une maison pour les directeurs de son commerce, une maison pour les interprètes qui ne sont employés que dans le temps des ventes, un jardin de plaisance, un bain et quelques autres commodités. L'ottona, ou le chef des Japonais de la rue, y occupe une maison commode avec un jardin. On a laissé une place vide, où l'on élève des boutiques pendant que les navires hollandais sont dans le port.

Les Chinois, à Nangasaki, ont trois temples également remarquables par la beauté de leur structure, et par le nombre des prêtres ou des moines qui sont entretenus pour le service des autels.

Kœmpfer passe des temples aux lieux de débauche. Il donne une idée fort singulière de cet infâme quartier. C'est de toute la ville celui qui contient les plus jolies maisons, toutes habitées par des courtisanes. Il se nomme *Kasiematz*. Sa situation est sur une éminence. Il consiste en deux grandes rues. Dans toute l'île de Sikokf on ne compte que deux de ces lieux,

que les Japonais nomment *Mariam*; l'un dans la province de Tsikusen, et celui de Nangasaki. Les femmes de cette île sont les plus belles du Japon, à l'exception néanmoins de celles de Méaco, qui les surpassent encore. Kœmpfer assure que les habitans de Nangasaki peuvent placer leurs filles dans le Mariam, lorsqu'elles ont quelques agrémens. Elles sont achetées fort jeunes par les administrateurs de cet étrange commerce, qui peuvent en avoir jusqu'à trente dans la même maison. Elles y sont fort bien logées; on les forme soigneusement à danser, à jouer des instrumens, à écrire des billets tendres, et généralement à tous les exercices qui conviennent à leur profession. Le prix de leurs faveurs est fixé par les lois. Celles qui se distinguent par des qualités extraordinaires sont logées et vêtues avec distinction. Une des moins agréables est obligée de veiller pendant la nuit, dans une loge, à la porte de la maison, pour la commodité des passans, le paiement est la plus petite monnaie du pays. Celles qui se conduisent mal sont condamnées par punition à faire cette garde. La plupart de ces filles se marient après le temps de leur service. Elles en trouvent d'autant plus facilement l'occasion, qu'elles ont été bien élevées, et l'opprobre de leur jeunesse ne tombe que sur ceux qui les ont achetées pour corrompre leur innocence. Aussi rien n'est si méprisé que cette espèce d'hommes. Quoiqu'ils amassent des biens considérables, ils ne sont jamais reçus dans la société des hon-

nêtes gens; on leur donne l'odieux nom de *katsava*, qui signifie l'ordure du peuple. Ils sont mis au rang des tanneurs de cuir, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus infâme dans l'idée des Japonais ; et dans l'exécution des criminels, ils sont obligés d'envoyer leurs domestiques pour aider le bourreau.

Le mot de *Gokuia*, qui signifie l'enfer, est le nom de la prison publique. C'est un édifice au centre de la ville ; il contient un grand nombre de petites chambres séparées. Kœmpfer ajoute que de son temps cette prison renfermait plusieurs personnes soupçonnées de christianisme, c'est-à-dire d'un des crimes les plus graves dans la législation japonaise, et surtout dans ce temps peu éloigné de la révolution qui avait détruit cette religion. Les cérémonies du Jéfumi prouvent jusqu'où est portée, dans ce pays, l'horreur que l'on a pour la loi des chrétiens.

Au dernier mois de chaque année, le nitziogosi, un des officiers de chaque rue, fait le fito-aratame, c'est-à-dire qu'il prend par écrit le nom de tous les habitans de chaque maison, sans distinction d'âge ni de sexe, avec la date et le lieu de leur naissance, leur profession et leur religion. Ce dénombrement terminé, l'on attend le second jour de la nouvelle année pour commencer ce qu'on nomme le *Jéfumi*. C'est un acte solennel d'abjuration du christianisme, dans lequel on foule aux pieds l'image de Jésus-Christ attaché à la croix, et celle de sa mère.

Kœmpfer en rapporte ainsi les circonstances. « Ceux qui sont chargés de cette infernale exécution commencent des deux côtés différens de la rue, et vont de maison en maison. Ils parcourent ainsi cinq ou six rues par jour. Les officiers qui doivent être présens, sont l'ottona, ou le chef de la rue; le fitzia, ou le greffier; le nitzi-gosi, ou le messager; et deux monbans, c'est-à-dire deux archers, qui portent les images. Ces figures sont de cuivre jaune, de la longueur d'un pied, et se gardent dans une boîte pour cet usage. Voici l'ordre de l'abjuration. Les inquisiteurs, assis sur une natte, font appeler toutes les personnes dont la liste contient les noms, c'est-à-dire le chef de famille, sa femme, ses enfans, avec les domestiques de l'un et de l'autre sexe, tous les locataires de la maison, et quelquefois aussi les plus proches voisins, dont les maisons ne sont pas assez grandes pour la cérémonie. On place les images sur le plancher nu; après quoi le jéfumi-tsie, qui est le secrétaire de l'inquisition, prend la liste, lit les noms, et somme chacun successivement, à mesure qu'il paraît, de mettre le pied sur les images. Les enfans qui ne sont pas en état de marcher sont soutenus par leurs mères, qui leur font toucher les images avec les pieds. Ensuite le chef de famille met son sceau sur la liste, pour servir de certificat, devant le gouverneur, que le jéfumi a eu lieu dans sa maison. Lorsque les inquisiteurs ont parcouru toutes les maisons de la ville, ils foulent eux-mêmes

aux pieds les images; et, se servant mutuellement de témoins, ils confirment leurs certificats respectifs en y apposant leurs sceaux. Si quelqu'un meurt dans le cours de l'année, sa famille doit prier ceux de qui dépend la maison d'assister à son lit de mort, pour rendre témoignage, non-seulement qu'il est mort naturellement, mais encore qu'il n'était pas chrétien. Ils examinent le corps. Ils cherchent également s'il n'y a point quelque signe de violence, ou quelque marque de la religion chrétienne; et les funérailles ne peuvent se faire qu'après qu'ils ont donné leur certificat accompagné de leur sceau.»

CHAPITRE II.

Gouvernement, mœurs et religion des Japonais.

Sans effrayer les yeux des lecteurs d'une multitude de noms bizarres, propres à couvrir des tables géographiques, nous nous contenterons de dire que le grand empire nommé *Japon* par les Européens, et qui porte parmi ses habitans le nom de *Niphon*, est situé entre le 31e et le 42e degré de latitude septentrionale; qu'on y distingue trois grandes îles, dont la principale s'appelle *Niphon*, et donne son nom à tout l'empire; qu'elle est séparée par un détroit de la seconde île, nommée *Kiusiu*; que la troisième s'appelle *Sikokf*. Ces trois îles sont

entourées d'autres îles moins grandes, et gouvernées par de petits princes, sans compter une infinité d'îlots, qui ne sont guère que des rochers stériles : voilà ce qui compose l'empire du Japon, proprement dit. Il faut y joindre ses dépendances, c'est-à-dire les îles septentrionales de Lieou-Kieou, la partie de la Corée nommée *Tsiosin*, l'île d'*Ieso* ou *Matsmaï*, et les deux *Kouriles* voisines.

En général, l'empire du Japon étant environné d'une mer orageuse, et bordé de rochers qui rendent ses côtes presque inaccessibles, il semble que la nature ait voulu former de ces îles comme un monde séparé, dans lequel ses habitans trouvent, indépendamment de toutes les autres nations, de quoi fournir aux besoins, aux commodités et aux plaisirs de la vie.

On rapporte une tradition assez singulière sur la manière dont on prétend que s'est peuplé le Japon. Les Orientaux racontent qu'un empereur de la Chine, regrettant que la vie humaine fût si courte, entreprit de trouver quelque remède qui pût le garantir de la mort, et qu'il employa d'habiles gens à cette recherche dans toutes les parties du monde; qu'un de ces médecins, las de vivre sous un maître qui se faisait détester par sa barbarie, profita fort adroitement de l'occasion pour s'en délivrer. Il annonça que le remède dont il était question se trouvait dans les îles voisines, mais qu'il consistait dans quelques plantes d'une organisation si frêle, que, pour conserver toute leur vertu, elles

demandaient d'être cueillies par des mains pures et délicates. L'empereur ne fit pas difficulté de lui accorder trois cents jeunes hommes et autant de jeunes filles, sur lesquels il lui remit toute son autorité, et le médecin s'en servit pour s'établir dans les îles du Japon et pour les peupler.

Les Japonais ne désavouent point ce récit : au contraire, ils montrent, sur les côtes méridionales, l'endroit où les Chinois abordèrent, le canton dans lequel ils établirent leur colonie, et le reste d'un temple qui fut élevé à la mémoire de leur chef, pour avoir apporté au Japon les sciences, les arts et la politesse de la Chine; mais ils prouvent fort bien, par la chronologie de leurs propres monarques, que l'empereur chinois au règne duquel on rapporte cet événement, régnait quatre cent cinquante-trois ans après Sinnu, premier monarque du Japon; et par conséquent que leurs îles étaient déjà peuplées.

Le gouvernement du Japon a toujours été monarchique; son premier empereur fut Sinnu, qui régnait, dit-on, six cent soixante ans avant Jésus-Christ; comme son origine est incertaine, les Japonais ont trouvé plus simple de le faire descendre d'une race de demi-dieux, par lesquels ils prétendent avoir été gouvernés pendant des siècles. Sinnu régnait sous le titre de *daïri*.

Dès les premiers temps de la monarchie, toute la milice était commandée par un chef,

qui portait le nom de *Cubo*, auquel on ajouta celui de *sama*, qui signifie seigneur; et l'importance de cette charge, qui donnait une autorité presque absolue dans l'administration militaire, obligeait l'empereur de ne la confier qu'à des mains sûres : elle était ordinairement l'apanage du second de ses fils, lorsqu'il en avait plusieurs. Ce fut un de ces redoutables officiers, nommé *Ioritomo*, qui, prenant occasion d'une guerre civile pour secouer le joug, jeta les fondemens d'un nouveau trône, qui s'est soutenu jusqu'aujourd'hui. Kœmpfer nomme trente-six de ces empereurs cubosamas; car c'est le titre qu'ils ont conservé, pour se distinguer des empereurs dairis. La guerre dura long-temps entre ces puissances, et l'alternative des succès devint l'occasion de nouveaux désordres, les seigneurs et les gouverneurs particuliers s'étant érigés en souverains dans leurs provinces. On nous représente, à cette époque, le Japon livré à une espèce d'anarchie féodale, aussi orageuse que l'a été long-temps celle de l'Europe. Pendant cette division de l'empire, les cubosamas ne jouissaient que des cinq provinces, qui sont l'ancien domaine des empereurs; mais, au commencement du seizième siècle, un de ces monarques se rendit absolu par la force des armes; et, réduisant les dairis à la souveraineté religieuse, il établit entre lui et les iakatas ou princes la même distance qui existait entre les iakatas et les konikus ou gentilshommes vassaux; de sorte que tous reculèrent d'un degré, et

aujourd'hui plus de la moitié de l'empire est du domaine impérial.

On distingue donc au Japon deux empereurs : l'un que nos voyageurs appellent *le monarque séculier*, ou le cubosama, qui jouit réellement de toute l'autorité temporelle; l'autre, qu'ils nomment *le monarque ecclésiastique*, et qui continue la succession des anciens daïris avec les apparences de la souveraineté, mais dont tout le pouvoir se réduit à régler les affaires de la religion, à nommer aux dignités ecclésiastiques, et à prononcer sur certains différens qui s'élèvent entre les grands.

Méaco est la résidence de ce souverain dégradé : il occupe dans la partie nord-est de la ville un palais d'immense étendue; et, sous prétexte de veiller à sa conservation, le cubosama entretient constamment une grosse garnison pour le garder. Le daïri n'a proprement aucun domaine; mais le cubosama, qui s'est emparé du domaine impérial, pourvoit noblement à sa subsistance : il lui abandonne le revenu de Méaco et de ses dépendances, auquel il ajoute quelque chose de son trésor : cet argent est mis entre les mains du daïri, qui en prend ce qui est nécessaire pour ses besoins et ses plaisirs, et qui distribue le reste à ses officiers. Le droit qu'on lui a conservé de nommer aux dignités ecclésiastiques, et de conférer généralement tous les titres d'honneur, est une autre ressource qui fait entrer d'immenses richesses dans ses coffres. Comme il prononce

aussi sur les différens des grands, il a pour cette fonction un conseil d'état dont les officiers se nommeet *kungis* ou *kunis*. Il les envoie souvent, avec le titre de commissaires souverains, pour faire exécuter ses sentences; et ces commissions lui rapportent de grosses sommes.

Au reste, la politique des cubosamas dédommage le daïri de l'obéissance qu'on a cessé de lui rendre, car il est l'objet d'un culte religieux qui approche des honneurs divins. La nation japonaise, accoutumée, comme on l'a fait remarquer, à voir en lui un descendant des dieux et des demi-dieux, est entrée sans peine dans toutes les vues qu'on s'est efforcé de lui inspirer. Les daïris sont regardés comme des pontifes suprêmes, dont la personne est sacrée: ils contribuent eux-mêmes à soutenir cette opinion, comme le seul fondement de grandeur qui leur reste. Kœmpfer rapporte quelques exemples de leurs usages. « Un daïri croirait profaner sa sainteté, s'il touchait la terre du bout du pied. S'il veut aller quelque part, il faut que des hommes l'y portent sur leurs épaules. Il ne s'expose jamais au grand air, ni même à la lumière du soleil, qu'il ne croit pas digne de luire sur sa tête. Telle est la sainteté des moindres parties de son corps, qu'il n'ose se couper ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles; on lui retranche ces superfluités pendant son sommeil, parce que l'office qu'on lui rend alors passe pour un vol. Autrefois il était

obligé de se tenir assis sur son trône pendant quelques heures de la matinée, avec la couronne impériale sur la tête, et d'y rester dans une parfaite immobilité, qui passait pour un augure de la tranquillité de l'empire. Si, par malheur, il lui arrivait de se remuer ou de tourner les yeux vers quelque province, on s'imaginait que la guerre, le feu, la famine et d'autres fléaux terribles ne tarderaient pas à désoler l'empire. On l'a délivré d'une si gênante cérémonie, ou peut-être les daïris eux-mêmes ont-ils secoué ce joug : on se contente de laisser la couronne impériale sur le trône, sous prétexte que dans cette situation, son immobilité, qui est plus sûre, produit les mêmes effets. Chaque jour on apporte la nourriture du daïri dans des vaisseaux neufs. On ne le sert qu'en vaisselle neuve, et d'une extrême propreté, mais d'argile commune, afin que, sans une dépense excessive, on puisse briser tous les jours tout ce qui a paru sur sa table. Les Japonais sont persuadés que la bouche et la gorge des laïques s'enfleraient aussitôt, s'ils avaient mangé dans cette vaisselle vénérable. Il en est de même des habits sacrés du daïri : celui qui les porterait sans sa permission expresse en serait puni par une enflure douloureuse. » Pour concevoir comment il est possible de se prêter à cet excès de dignité un peu importun, il faut croire que le daïri peut bien y déroger quelquefois ; qu'on lui permet d'aller à la garde-robe sans s'y faire porter, et de

faire semblant de dormir pendant qu'on lui fait la barbe.

Aussitôt que le trône est devenu vacant par la mort d'un de ces monarques imaginaires, la cour ecclésiastique y élève son héritier le plus proche, sans distinction d'âge ni de sexe. On y a vu souvent des princes mineurs, ou de jeunes princesses qui n'étaient pas mariées ; et quelquefois même la veuve de l'empereur mort s'est trouvée assez proche parente pour lui succéder. S'il se trouve plusieurs prétendans à la couronne, et que leurs droits puissent faire naître des contestations, on termine le différent en les faisant régner tour à tour chacun pendant un certain nombre d'années, qu'on proportionne au degré de parenté : quelquefois le père assigne successivement la couronne à plusieurs de ses enfans, pour donner à chacune de leurs différentes mères le plaisir de voir le sien sur le trône, auquel il n'aurait pas d'autres droits. Ces changemens se font avec le plus grand secret. Un empereur peut mourir ou abdiquer sans que le public en soit instruit avant que la succession soit réglée. Cependant il est quelquefois arrivé que les membres de la famille impériale, qui croyaient avoir des droits à la succession dont on les avait exclus, ont maintenu leurs prétentions par la force des armes ; il en est résulté des guerres sanglantes, dans lesquelles tous les princes du Japon embrassaient différens partis, et qui ne se sont terminées que par la mort d'un des

concurrens, et par la destruction de toute sa famille.

Le daïri, suivant l'usage de ses prédécesseurs, prend douze femmes, et partage les honneurs du trône avec celle qui est mère du prince héréditaire.

L'habillement du daïri est assez simple : c'est une tunique de soie noire sous une robe rouge; et par-dessus celle-ci une autre de crêpon de soie extrêmement fin. Il porte sur la tête une sorte de chapeau avec des pendans assez semblables aux fanons d'une mitre d'évêque ou de la tiare du pape; mais il affecte d'ailleurs une magnificence qui va jusqu'à la profusion. On prétend qu'on lui prépare chaque jour un somptueux souper, avec une grande musique, dans douze appartemens du palais, et qu'après qu'il a déclaré celui dans lequel il veut manger, tout cet appareil y est réuni sur une seule table. Cela n'est pas beaucoup plus extraordinaire que ce que nous avons vu parmi nous plus d'une fois, c'est-à-dire un homme à peu près sûr de dîner tout seul se faire servir un repas de quinze personnes.

Tous ceux qui composent la cour du daïri se vantent d'être descendus comme lui d'une race de demi-dieux. Quelques-uns possèdent de riches bénéfices, et s'y retirent pendant une partie de l'année : cependant la plupart demeurent enchaînés religieusement à la personne sacrée de leur chef, qu'ils servent dans les dignités dont il lui plaît de les revêtir. On

en distingue plusieurs ordres; mais à la réserve de certains titres, auxquels il y a des fonctions attachées, les autres sont de simples titres honorifiques, que le daïri accorde également aux princes et aux seigneurs séculiers, soit à la recommandation du cubosama, soit à leur prière, lorsquelle est accompagnée d'une grosse somme d'argent. Kœmpfer nomme néanmoins deux de ces titres, que le cubosama peut conférer aux premiers ministres et aux princes de l'empire, mais avec le consentement du daïri; ce sont ceux de Makendairo et de Cami: le premier, qui était anciennement héréditaire, revient à celui de duc ou de comte; le second signifie chevalier.

Entre plusieurs marques qui distinguent les courtisans ecclésiastiques, ils ont un habit particulier, qui fait connaître non-seulement leur profession, mais les différences même de leurs classes. Ils portent de larges et longues culottes. Leur robe est aussi d'une longueur et d'une ampleur extrêmes, avec une queue traînante. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir, dont la forme désigne leur rang ou leur emploi. Quelques-uns y attachent une large bande de crêpon ou de soie noire qui leur pend sur les épaules, et d'autres une pièce en forme d'éventail, qui tombe devant leurs yeux. D'autres ont une large bande qui descend des deux côtés sur la poitrine. Les dames de la cour du daïri sont vêtues aussi tout différemment des autres femmes laïques, surtout les

douze femmes de ce prince, qui portent des robes sans doublure, et d'une ampleur si prodigieuse, qu'elles n'ont pas, dit-on, peu d'embarras à marcher lorsqu'elles sont en habits de cérémonie. Mais pourquoi seraient-elles plus embarrassées que ne l'étaient nos femmes de cour avec leurs grands paniers?

L'étude et les sciences sont le principal amusement de cette cour; non-seulement les courtisans, mais plusieurs de leurs femmes se sont fait un grand nom par divers ouvrages d'esprit. Les almanachs se composaient autrefois à la cour du daïri; aujourd'hui c'est un simple habitant de Méaco qui les dresse; mais ils doivent être approuvés par un kungi, qui les fait imprimer. La musique est en honneur aussi dans cette cour; et les femmes surtout y touchent avec beaucoup de délicatesse plusieurs sortes d'instrumens. Les jeunes gens s'y appliquent à tous les exercices qui conviennent à leur âge. Kœmpfer ne put être informé si l'on y représente des spectacles; mais la passion générale des Japonais pour le théâtre le porte à croire que ces graves ecclésiastiques ne se privent pas de cet amusement.

Tous les cinq ou six ans, le cubosama rend une visite solennelle au daïri. On emploie une année entière aux préparatifs de ce voyage. Une partie des seigneurs qui doivent se trouver au cortége partent quelques jours avant l'empereur, une autre partie quelques jours après: mais le conseil ne quitte point ce mo-

narque. Le chemin d'Iedo à Méaco, qui est de cent vingt-cinq milles, se partage en vingt-huit logemens, dans chacun desquels se trouvent de nouveaux officiers, de nouveaux soldats, des chevaux frais, des provisions, et tout ce qui est nécessaire pour la cour du prince qui va rendre hommage, avec une armée, à un souverain dont il est réellement le maître. Ceux qui sont partis d'Iedo avant le cubosama s'arrêtent au premier logement. Ceux qui l'attendaient à celui-ci le suivent jusqu'au second; et le même ordre s'observant jusqu'à Méaco, chaque détachement ne suit ce prince que pendant une demi-journée; car il fait deux logemens par séjour. A son arrivée dans la capitale ecclésiastique, les troupes s'y rendent en si grand nombre, que, les cent mille maisons que renferme Méaco ne suffisant pas pour les loger, on est obligé de dresser des tentes hors de la ville. Kœmpfer dit que le cubosama y trouve un grand château uniquement destiné à le recevoir. Les étrangers ignorent ce qui se passe de particulier entre les deux empereurs : cependant tout le monde sait que le cubosama présente ses respects au daïri comme un vassal à son souverain, et qu'après lui avoir fait de magnifiques présens, il en reçoit aussi de fort riches. On raconte que, pendant cette visite, on lui apporte une tasse d'argent pleine de vin, qu'il boit la liqueur, et qu'il met la tasse en pièces, pour la garder dans cet état. Cette cérémonie passe pour une preuve

éclatante de dépendance et de soumission.

Cependant ce n'est au fond qu'une scène de théâtre, qui n'empêche point que le cubosama ne jouisse du pouvoir absolu. Outre son domaine, qu'on fait monter, depuis le seizième siècle, à plus de la moitié du Japon, et les droits qui se lèvent en son nom sur le commerce étranger, et sur les mines, chaque seigneur est obligé de lui entretenir un nombre de soldats proportionné à son revenu. Celui qui a dix mille florins de rente doit entretenir vingt fantassins et deux cavaliers. La proportion est établie sur cette base. Pendant que les Hollandais avaient leur comptoir à Firando, le prince qui commandait dans ce petit état, ayant six cent mille florins de revenu, entretenait six cents fantassins et cent vingt cavaliers, sans y comprendre les valets, les esclaves, et tout ce qui doit accompagner une troupe de ce nombre. Enfin le nombre total des soldats que les princes et les seigneurs sont obligés de fournir à l'empereur séculier monte à trois cent huit mille fantassins, et trente-huit mille huit cents hommes de cavalerie. De son côté, il entretient à sa solde cent mille hommes de pied et vingt mille chevaux, qui composent les garnisons de ses places, sa maison et ses gardes. Les cavaliers sont armés de pied en cap ; il ont des carabines courtes, des javelots, des dards et un sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'arc. Les fantassins n'ont d'autres armes défensives qu'une espèce de casque. Pour

armes offensives, ils ont chacun deux sabres, une espèce de pique et un mousquet. L'infanterie est divisée par compagnies. Cinq soldats ont un homme qui les commande; et cinq de ces chefs, qui, avec leurs gens, font trente hommes, en reconnaissent un autre qui leur est supérieur. Une compagnie de deux cent cinquante hommes a deux chefs principaux et dix subalternes, avec un seul capitaine qui les commande tous; l'ensemble des compagnies est commandé par un chef général. La même gradation s'observe dans la cavalerie.

Toutes ces troupes sont plus que suffisantes pour faire respecter un prince qui ne pense qu'à contenir ses sujets dans la soumission, et qui ne se propose point de conquêtes. Cependant, si l'empereur du Japon avait besoin de plus grandes forces, il lui serait facile de rassembler de formidables armées, sans gêner en rien le commerce de ses états, l'exercice des arts, ni même le travail nécessaire à la subsistance du peuple. Tous les ans il est exactement informé du nombre de ses sujets, tant de ceux qui habitent les villes que de ceux des campagnes. Des officiers, chargés de cette commission, en rendent compte à la cour.

Autant il est facile au cubosama d'amasser des trésors, autant les grands trouvent-ils de difficulté à augmenter leurs richesses. La plupart jouissent d'un revenu considérable, mais la politique du souverain les engage dans des dépenses excessives. Tous les gouverneurs sont

obligés de passer six mois de l'année à Iedo, et d'y venir avec un pompeux cortége. Les autres seigneurs doivent y aller au moins une fois en deux ans, et chaque fois qu'ils y sont appelés. Chacun a son époque fixée pour les voyages, qui ne se font qu'à grands frais. Avant d'arriver à Iedo, leur bagage est visité par des commissaires impériaux, auxquels il est expressément défendu de laisser passer des armes. Ils sont fréquemment obligés de donner des repas et des fêtes qui leur coûtent beaucoup. Leurs femmes et leurs enfans demeurent habituellement à Iedo, et ne peuvent se dispenser d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'empereur forme quelque entreprise considérable, il en charge un certain nombre de seigneurs qui sont obligés de l'exécuter à leurs frais. La politique de cette cour paraît fondée tout entière sur la crainte et la défiance.

Lorsqu'un prince ou un seigneur bâtit une maison, il faut qu'outre la porte ordinaire, il en fasse faire une autre dorée, vernissée et ornée de bas-reliefs. On la couvre de planches, pour en conserver la beauté, jusqu'à ce qu'il plaise à l'empereur de rendre visite au maître de la maison, qui lui donne alors un somptueux festin. L'invitation se fait trois années auparavant, et cet intervalle est employé tout entier aux préparatifs. Tout ce qui doit servir est marqué aux armes de l'empereur, qui a seul le droit de passer par la porte dorée; après quoi elle est condamnée pour toujours.

La première fois que ce prince fait l'honneur à un de ses sujets de manger chez lui, il lui fait un présent, digne ordinairement d'un grand monarque; mais ce qu'il donne n'approche point de ce qu'il fait dépenser. La moindre faveur qui vient de sa main, par exemple une pièce de gibier de sa chasse, jette le seigneur qui la reçoit dans des profusions incroyables.

Ces monarques veillent sans relâche à tenir les grands dans la dépendance où ils les ont réduits. Ils démembrent leurs petits états pour les affaiblir; ils font jouer toutes sortes de ressorts pour être instruits de leurs desseins, et pour rompre leurs liaisons. Ils font les mariages de tous ceux qui composent leur cour. Les femmes que l'on tient ainsi de la main du souverain sont traitées avec beaucoup de distinction. On leur bâtit des palais, on leur donne une maison nombreuse. Les filles que l'on met auprès d'elles sont choisies avec un soin extrême, et servent avec beaucoup de modestie et d'adresse. On les divise par troupe de seize, chacune sous une dame qui la commande; et ces troupes servent tour à tour. Elles sont distinguées par la couleur de leurs habits. Les filles, qui sont des meilleures maisons du pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, et plusieurs pour toute leur vie. On les prend ordinairement fort jeunes; et, lorsqu'elles ont rempli leur engagement, on les marie suivant leur condition.

Chaque ville impériale a deux gouverneurs

ou lieutenans généraux, qui se nomment *tonos-samas*. Ils commandent tour à tour; et tandis que l'un exerce ses fonctions, l'autre réside près de la cour, à Iedo, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'ordre d'aller relever son collègue. Depuis l'année 1688, Nangasaki en a trois, parce que la sûreté d'une place de cette importance demande beaucoup de vigilance et de précaution, à cause du commerce des étrangers. Les appointemens des gouverneurs ne passent jamais dix mille taëls, somme peu considérable pour la grandeur de leur train et de leur dépense: mais les profits casuels sont immenses; et l'on s'enrichirait dans ces emplois, si les présens qu'on est obligé de faire à l'empereur et aux grands de la cour n'emportaient une bonne partie du gain. La maison des gouverneurs est composée en premier lieu de deux ou trois intendans, qui sont ordinairement gens de condition; secondement, de dix iorikis, officiers civils et militaires, tous d'une naissance distinguée, dont l'emploi est de donner leur avis dans les occasions importantes, et d'exécuter les ordres qu'ils reçoivent. Ils sont employés aussi pour les députations qui s'envoient aux seigneurs des provinces, et leur suite est alors très-nombreuse. Au-dessous de ceux-ci, les gouverneurs ont trente autres officiers inférieurs, nommés *doosju*. Tous ces officiers sont nommés par l'empereur, qui leur paie leurs appointemens, et quelquefois leur donne des ordres particuliers, qu'ils exécutent

sans la participation des gouverneurs, auprès desquels ils sont comme les surveillans de la cour. Mais, à Nangasaki, l'abus qu'ils ont fait de cette indépendance les a fait soumettre absolument, depuis 1688, à l'autorité des gouverneurs, qui les nomment et qui leur comptent leurs appointemens, ce qui a beaucoup diminué leur ancienne considération.

Le nombre des subalternes, tels que gardes et domestiques, est incroyable. On prendrait le palais d'un gouverneur pour celui d'un souverain. L'autorité de ceux de Nangasaki s'étend non-seulement sur les habitans de la ville, mais encore sur les étrangers que le commerce y amène ou qu'il y retient, c'est-à-dire sur les Chinois et les Hollandais. Ce n'est pas une des moindres sources de leurs profits.

Tous les gouverneurs impériaux président à un conseil composé de quatre magistrats, qu'on nomme *To-sii-iori-siu* ou *les anciens*, parce qu'effectivement ils étaient autrefois choisis entre les habitans les plus âgés. Cet emploi était alors annuel; mais il est devenu comme héréditaire, et l'on nomme tous les ans un de ces quatre magistrats, sous le titre de *nimbam*, qui signifie surveillant, pour informer le gouverneur de ce qui arrive d'important, et pour faire le rapport des grandes affaires qui doivent se traiter au conseil. S'il s'élève quelque différent entre lui et ses collègues, l'affaire est portée devant le tribunal de l'empereur, qui en remet ordinairement la décision aux gou-

verneurs. Autrefois les to-sii-iori-siu qui sont comme les maires de ville, dépendaient immédiatement du conseil d'état, dont ils recevaient leurs provisions. Ils jouisaient du privilége de porter deux cimeterres, comme les grands de l'empire, et de se faire précéder d'un piquier; mais à mesure que le pouvoir des gouverneurs s'est accru, les magistrats ont vu leur autorité diminuer et leurs distinctions s'évanouir. On leur a retranché jusqu'au droit de choisir les officiers de la bourgeoisie, et celui de régler les taxes. Cependant un nimbam conserve le droit d'aller à la cour d'Iedo, lorsqu'il a fini son terme, pour saluer l'empereur, et pour remettre au conseil le mémoire de ce qui s'est passé dans la ville pendant l'année de son administration.

Ces quatre magistrats ont leurs subdélégués, nommés *dsio-iosi*, c'est-à-dire officiers perpétuels, parce que ces emplois sont à vie; ils prononcent sur toutes les petites affaires civiles : leur salaire est mince et payé par l'empereur. Cependant, comme le peuple juge de l'importance d'un office par la figure qu'il voit faire à ceux qui en sont revêtus, et les dsio-iosi s'efforcent de donner un air de dignité à leurs charges par de somptueux dehors, qui servent de voile à la pauvreté. Les neng-iosi sont quatre autres officiers qui suivent les dsio-iosi, et qui sont nommés par les maires, pour représenter les habitans de la ville, et veiller à leurs intérêts près des gouverneurs; ils sont

logés dans une petite chambre du palais, où ils attendent le moment de présenter leurs requêtes au nom des particuliers, ou de recevoir les ordres du gouverneur. C'est un emploi délicat et pénible qui demande beaucoup de prudence et d'attention. Ils n'ont pas de lieu fixé pour s'assembler; et s'il est nécessaire qu'ils tiennent conseil, ils se rendent chez le nimbam, qui préside à toutes les assemblées où les gouverneurs ne se trouvent point.

Les sergens ou archers forment une compagnie composée d'environ trente personnes, qui demeurent dans une même rue, et qui étaient autrefois sous les ordres du nimbam: mais elles ne reconnaissent aujourd'hui que ceux des gouverneurs. Leur occupation la plus ordinaire est de poursuivre et d'arrêter les criminels; quelquefois même on les emploie pour les exécutions. Les enfans suivent la profession des pères; la plupart sont d'excellens lutteurs, et d'une adresse extrême à désarmer un homme. Ils portent tous une corde avec eux; et quoique leur emploi soit méprisé, il passe pour militaire et noble.

On a déjà remarqué qu'il n'y a pas de profession plus vile et plus odieuse au Japon que celle de tanneurs; non-seulement ils écorchent les bestiaux morts et tannent les cuirs, mais encore ils servent d'exécuteurs pour toutes les sentences de la justice, telles que d'appliquer les criminels à la torture, ou de leur donner la mort; aussi demeurent-ils ensemble dans un

village séparé et proche du lieu des exécutions, qui est généralement à l'extrémité occidentale des villes, assez près du grand chemin.

La justice criminelle dépend aussi du nimbam et de ses collègues, à l'exception de certains cas privilégiés, qui sont du ressort des gouverneurs, ou qui doivent être portés au conseil d'état; mais l'administration particulière appartient à la police, dont l'ordre, dit Kœmpfer, est admirable au Japon; mais qui dégénère en une contrainte tyrannique que l'habitude seule peut faire supporter.

Chaque rue d'une ville a ses officiers et ses règlemens de police. Le principal officier d'une rue se nomme l'*ottona;* il veille à ce que la garde se fasse pendant la nuit, et que les ordres des gouverneurs et des principaux magistrats soient ponctuellement exécutés; il a un registre où sont écrits les noms de tous les habitans de chaque maison, soit propriétaires, soit locataires; de ceux qui naissent, qui meurent ou qui se marient, qui vont en voyage, ou qui changent de quartier, avec leur qualité, leur religion et leur profession. S'il s'élève quelque contestation entre les habitans de sa rue, il appelle les parties pour leur proposer un accommodement; mais il n'a pas le droit de les y contraindre. Il punit les fautes légères en mettant les coupables aux arrêts ou en prison; il peut obliger les habitans à prêter main-forte pour arrêter les criminels qu'il fait mettre aux fers, et dont il instruit l'affaire pour la porter

devant les magistrats supérieurs : en un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans l'étendue de sa juridiction : les habitans de la rue le choisissent à la pluralité des suffrages; mais il doit obtenir l'agrément des gouverneurs avant de prendre possession de son emploi; son salaire est le dixième du trésor de la rue. A Nangasaki, ce trésor est ce qui revient d'une somme qui se lève sur les marchandises étrangères.

Chaque ottona doit avoir trois lieutenans. Tous les habitans d'une rue sont partagés en compagnies de cinq hommes dont chacune a son chef, et dans lesquelles on ne reçoit néanmoins que les propriétaires de maisons; et comme ils ne font pas le plus grand nombre, une compagnie de cinq hommes a quelquefois jusqu'à quinze familles qui en dépendent. Les locataires sont exempts aussi des impositions qui se mettent sur les maisons; mais ils ne sont pas dispensés de la garde et de la ronde. Ils n'ont aucune part à l'élection des officiers de la rue, et n'entrent point en partage de l'argent public; d'ailleurs les loyers sont considérables, et l'estimation s'en fait suivant le nombre des nattes qui couvrent le plancher des appartemens; ils se paient régulièrement tous les mois. Le greffier ou le secrétaire est un autre officier de la rue, qui a le titre de *fisia*. Il transcrit et fait publier les ordres de l'ottona; il expédie les passe-ports, les certificats et les lettres de congé; il tient les registres où sont inscrits les

noms des habitans et tous les détails du quartier. Il y a un autre officier nommé *takurakaku*, nom qui signifie garde-joyaux; c'est le trésorier de la rue ou le dépositaire de l'argent public; sa commission est annuelle, et tous les habitans l'exercent à leur tour. Le dernier des officiers d'une rue est le nitsi-iosi, ou le messager. Il est tenu d'informer l'ottona des naissances, des morts, des changemens de demeure, et de tout ce qui doit venir à la connaissance de ce premier officier; il lui remet les requêtes et les certificats; il recueille les sommes auxquelles chacun contribue pour le présent qui se fait aux gouverneurs et aux principaux magistrats. Il porte les ordres aux chefs des compagnies, et c'est lui qui les publie.

Toutes les nuits deux rondes parcourent chaque rue. La première se fait par les habitans, tour à tour, au nombre de trois; ils ont leurs corps-de-garde dans une loge au milieu de la rue. Les jours de fête, et toutes les fois que le magistrat en donne l'ordre, le guet se fait le jour comme la nuit : on le double même au moindre danger. C'est un crime capital d'insulter cette garde, ou de lui opposer la moindre résistance. L'autre ronde est celle des portes de la rue : elle est particulièrement établie contre les voleurs et les accidens du feu; mais elle n'est composée que de deux hommes du bas peuple, qui, se tenant séparément aux deux extrémités de la rue, s'avancent de temps en temps l'un vers l'autre. Dans les villes maritimes, il y a

d'autres gardes le long de la côte, et même à bord des navires. Ils sont tous obligés, pendant la nuit, de frapper souvent sur deux pièces de bois pour faire connaître qu'ils veillent; mais ce bruit, qui sert à la sûreté des habitans, nuit à leur repos. Chaque rue a des portes qui demeurent fermées toute la nuit, et que la moindre raison fait fermer aussi pendant le jour. A Nangasaki, par exemple, elles se ferment toujours au départ des navires étrangers, pour empêcher les habitans de s'enfuir, ou de frauder la douane. Cette précaution va si loin, que, jusqu'à ce qu'on ait perdu de vue un vaisseau qui part, on fait dans chaque quartier des recherches rigoureuses pour s'assurer qu'il n'y manque personne. Le messager appelle chacun par son nom, et l'oblige de se présenter. Dans les temps de suspicion, si quelqu'un est obligé, pour ses affaires, d'aller la nuit d'une rue à l'autre, il doit prendre un passe-port de son ottona, et se faire accompagner d'un homme de guet. Pour changer de demeure, on doit s'adresser d'abord, par une requête, à l'ottona de la rue où l'on veut loger, exposer les raisons qui font désirer ce changement, et joindre au placet un plat de poisson. L'ottona ne répond qu'après avoir fait demander à chaque habitant de sa rue s'il consent à recevoir l'homme qui se présente pour y demeurer. Une opposition sérieuse, fondée sur des motifs graves, fait rejeter la demande; mais, lorsqu'elle est accordée, il faut que le suppliant obtienne de la

rue qu'il quitte un certificat de vie et de mœurs, et des lettres de congé. Il les porte à son nouvel ottona, qui, le prenant aussitôt sous sa protection, et l'incorporant parmi les habitans de sa rue, commence aussi à répondre de lui pour l'avenir. Alors le nouvel habitant doit traiter la compagnie dont il est devenu membre : il vend ensuite son ancienne maison, avec le consentement de tous les habitans de la rue où elle est située, qui peuvent rejeter un acheteur inconnu ou de mauvaise réputation. Une condition indispensable pour celui qui achète, c'est de payer un droit de huit pour cent, et quelquefois de douze. Cette somme passe dans le trésor de la rue, au profit commun des habitans, entre lesquels on en distribue également une partie; l'autre est employée aux dépenses générales du quartier.

Un habitant qui doit faire un voyage prend d'abord un certificat du chef de sa compagnie, ou, s'il n'est que locataire, il le prend de son propriétaire. Le certificat porte qu'un tel se dispose à partir pour des affaires qui doivent être désignées, et que son voyage sera de telle durée. Cet écrit passe par les mains de la plupart des officiers de la ville, qui lui appliquent leur sceau; et toutes ces formalités se font gratuitement, à la réserve du papier, qui doit être payé au messager : le prix fait une partie de ses appointemens.

S'il s'élève une querelle entre les habitans d'une rue, les voisins les plus proches sont

obligés de séparer les combattans. Non-seulement celui des adversaires qui tuerait l'autre paierait son crime de sa tête, n'eût-il fait que se défendre, mais les trois familles les plus voisines du lieu où le meurtre aurait été commis seraient obligées de garder leurs maisons pendant plusieurs mois; c'est-à-dire qu'après leur avoir donné le temps de faire des provisions pour la durée du châtiment, leurs portes et leurs fenêtres seraient absolument condamnées. Tous les autres habitans de la rue auraient part aussi à la punition; ils seraient condamnés à de rudes corvées plus ou moins longues, à proportion de ce qu'ils auraient pu faire pour arrêter la querelle. Les chefs de compagnie sont toujours punis avec plus de rigueur; ils sont responsables des hommes de leur compagnie qui échappent à la justice. Tout Japonais qui met le sabre ou le poignard à la main dans une querelle particulière, quand il n'aurait pas touché son adversaire, est condamné à la mort, s'il est dénoncé. On voit par ce détail que les villes du Japon sont une espèce de couvens politiques assujettis à mille gênes, dont il semble que la vivacité européenne ne pourrait jamais s'accommoder.

On lève peu d'impôts sur les habitans des villes : ils ne tombent même que sur les propriétaires des maisons, parce que les autres, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre, ne sont pas regardés comme de vrais citoyens. Le premier impôt est une contribution

foncière qui se lève au nom de l'empereur, dans le cours du huitième mois de l'année, sur tous les propriétaires de maisons ou de terrains situés dans l'enceinte de la ville. La seconde est une espèce de contribution volontaire, dont personne n'oserait néanmoins s'exempter, pour faire un présent au gouvernement; mais elle est particulière à Nangasaki. Ainsi les Japonais ne paient proprement qu'un seul impôt à l'empereur. Dans les villes qui ne sont pas du domaine impérial, l'impôt se lève au nom des princes dont elles dépendent immédiatement. Mécao seule est exempte de toute imposition, par un privilége de Tayco-Sama.

Les lois consistent dans les ordonnances de l'empereur et quelques anciens règlemens, dont on ne peut appeler à aucun tribunal; mais les princes et les grands sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité. S'il sont convaincus de malversations, et s'ils manquent de crédit, ils sont bannis dans une des deux petites îles nommées plus haut; ou bien, s'il s'agit d'un crime capital, leur supplice est d'avoir le ventre fendu. Lorsque l'empereur ne leur fait pas grâce, toute leur famille doit périr avec eux. Quand on veut favoriser le coupable, on permet à son plus proche parent de l'exécuter à mort dans sa maison : cette peine, qui n'a rien de honteux pour celui qui l'inflige, est aussi moins déshonorante pour celui qui la subit, quoiqu'il y ait toujours un peu de honte à mourir de la main d'autrui. La plupart demandent

la permission de s'ouvrir le ventre eux-mêmes. Un criminel qui obtient cette grâce assemble sa famille et ses amis, se pare de ses plus riches habits, fait un discours éloquent sur sa situation; après quoi, prenant un air content, il se découvre le ventre, et s'y fait une ouverture en croix. Le crime le plus odieux est effacé par ce genre de mort. On met le criminel au rang des braves; sa famille n'encourt aucune tache, et n'est pas dépouillée de ses biens. Le supplice ordinaire du peuple est la croix ou le feu. Quelques-uns ont la tête coupée, ou sont taillés en pièces à coups de sabre. D'ailleurs les princes, les magistrats, et les pères mêmes de famille décident souverainement sur les procès qui s'élèvent dans l'étendue de leur juridiction, et qui n'ont pu se terminer par arbitrage. Si la loi n'est pas précise en faveur de l'une ou l'autre partie, c'est le bon sens qui préside à ces décisions. Les rescrits de l'empereur sont exprimés en peu de mots : jamais il n'apporte de raison pour expliquer ses ordres, et souvent même il laisse aux juges subalternes la détermination de la peine ou du supplice. Les Japonais trouvent de la majesté dans ce style concis. Il y aurait une majesté plus réelle à parler le langage de la raison, qui est la première de toutes les autorités, puisque c'est sur elle que toutes les autres sont fondées.

En général, les Japonais sont fort mal faits; ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, quoique moins enfoncés que les Chinois, les jambes

grosses, la taille au-dessous de la médiocre, le nez court, un peu écrasé et relevé, les sourcils épais, les joues plates, les traits grossiers et très-peu de barbe, qu'ils se rasent ou s'arrachent; mais cette description ne convient pas aux habitans de toutes les provinces. D'ailleurs la plupart des grands seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air et dans les traits du visage. Une fierté noble qui leur est naturelle, et qu'ils savent soutenir sans affectation, contribue peut-être à les rendre moins difformes. A l'égard des femmes, tous les voyageurs leur attribuent de la beauté. Kœmpfer regarde celles de la province de Fisen comme les plus belles personnes de l'Asie; mais il les représente fort petites; et l'usage qu'elles ont de se peindre le le visage peut faire douter que leurs agrémens soient tout-à-fait naturels.

L'habillement des Japonais est noble et simple. Les grands et tous les nobles, en proportion de leur rang, portent des robes traînantes de ces belles étoffes de soie à fleur d'or et d'argent, qui se font dans l'île de Fatsisio et dans celle de Kamakura. De petites écharpes qu'ils ont au cou leur font une espèce de cravate. Une autre plus large leur sert de ceinture sur la tunique de dessous, qui est aussi d'une étoffe très-riche. Leurs manches sont larges et pendantes; mais les ornemens dont ils paraissent le plus curieux sont le sabre et le poignard, qu'ils passent dans leur ceinture, et dont la poignée, et souvent même le fourreau, sont

enrichis de perles et de diamans. Les bourgeois, dont la plupart sont marchands, artisans ou soldats, ont des habits qui ne leur descendent qu'à la moitié des jambes, et dont les manches ne passent pas le coude; le reste du bras est nu; mais ils portent tous des armes d'une propreté fort recherchée. Ils diffèrent encore des personnes de qualité par la forme de leur chevelure, qu'ils ont rasée derrière la tête; au lieu que les nobles se font raser le haut du front, et laissent pendre le reste de leurs cheveux par derrière, et trouvent tant de grâce à cette parure, qu'ils ont presque toujours la tête découverte. Cependant ils se la couvrent, en voyage, d'un grand chapeau de paille ou de bambou très-proprement travaillé, qui s'attache sous le menton avec de larges bandes de soie doublées de coton. Les femmes en portent comme les hommes. Ils sont fort larges : lorsqu'une fois ils sont mouillés, la pluie ne les pénètre point.

Les femmes sont plus magnifiquement vêtues que les hommes. Toutes les Japonaises sont coiffées en cheveux, mais différemment, suivant leur condition. Les femmes de l'ordre inférieur se contentent de les relever sur le haut de la tête, et de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme les Espagnoles et les Italiennes. Les dames laissent tomber négligemment leur chevelure sur le derrière de la tête, où elle est nouée en touffe pendante. Au-dessus de l'oreille, elles ont un poinçon au bout duquel pend une perle, ou quelque

pierre de prix, avec un petit cercle de perles à chaque oreille; ce qui leur donne beaucoup de grâce. Leur ceinture est large et semée de fleurs et de figures. Sur quantité de longues vestes elles ont une robe flottante, qui traîne de quatre pieds. C'est par le nombre de ces vestes qu'on juge de la qualité d'une femme. On assure qu'elles montent quelquefois jusqu'à cent, et qu'elles sont si déliées, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Les dames de la première qualité ne paraissent jamais dans les rues sans une suite nombreuse. Une troupe de filles magnifiquement parées leur portent des mules de prix, des mouchoirs, et toutes sortes de confitures dans de grands bassins. Ce cortége est précédé des femmes de chambre qui environnent leurs maîtresses, les unes avec des éventails, d'autres avec un parasol en forme de dais, dont la crépine est très-riche. Les femmes chrétiennes avaient sur la tête, en allant à l'église, un voile qui non-seulement couvrait le visage, mais leur pendait jusqu'aux pieds. L'usage oblige les dames de ne recevoir aucune visite sans avoir un voile sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une fois l'année; et pour peu que les lieux soient éloignés, elles se font porter dans des norimons avec toutes les femmes de leur suite.

Les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe changent d'habillemens à mesure qu'ils avancent en âge. Ils sont tous légèrement couverts, et ne portent ordinairement rien sur la tête.

Les Japonais ne négligent rien pour cultiver l'esprit de leurs enfans, et ne mettent aucune différence dans l'éducation des deux sexes. Les femmes savantes ne sont pas rares au Japon. Ce n'est pas du moins le temps qui leur manque, car elles ne doivent se mêler d'aucune sorte d'affaires. On apprend aux enfans à parler correctement, à bien lire, et à bien former les caractères. Ils en font une étude sérieuse, qui est suivie de celle de leur religion. A celle-ci succède la logique, qui leur apprend à discerner le vrai et raisonner juste. On passe aux leçons d'éloquence, de morale, de poésie et de peinture. Peu de nations ont plus de génie pour les beaux-arts.

Kœmpfer assure que la langue japonaise est originale, qu'elle est nette, articulée, distincte, et qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une syllabe. Les Japonais ne peuvent donner à notre *H* que le son de l'*F*. Leurs caractères sont grossiers et informes. Il sont posés les uns sur les autres en ligne perpendiculaire comme ceux des Chinois; mais au lieu que ceux-ci n'ont entre eux aucune particule qui les lie, parce que chaque caractère est un mot, le génie de la langue japonaise exige que les caractères, qui sont aussi des mots, soient quelquefois transposés, et quelquefois joints ensemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet usage; ce qui est si nécessaire, que lorsqu'on imprime au Japon des livres chinois on est obligé d'ajouter ces mots ou

ces particules, pour rendre les Japonais capables de les lire ou de les entendre A l'égard de l'écriture savante, elle est à peu près la même à la Chine et au Japon. Elle consiste en caractères significatifs. Les idées sont attachées à la figure avant d'être attachées au son par lequel cette figure s'exprime; et de là vient que ce genre d'écriture est composé d'un si grand nombre de caractères; parce que chaque caractère n'est que l'image de la chose qu'il représente; méthode plus difficile que la nôtre, mais moins sujette aux ambiguités. Il en est de même des plantes et d'une infinité d'autres choses; on les exprime par différens caractères, suivant leurs qualités et leur usage. Toutes les prières et les lois anciennes du Japon, surtout celles qui regardent la religion, sont dans un langage sacré et inintelligible. On assure que ceux mêmes qui se donnent pour les interprètes des dieux ne l'entendent pas plus que les autres; ce qui peut arriver ailleurs qu'au Japon.

Les Japonais ont l'imagination belle, une grande pénétration pour connaître le cœur humain, et un talent rare pour en mouvoir tous les ressorts. Plusieurs missionnaires, qui avaient entendu leurs prédications, ont avoué que rien ne leur avait paru plus touchant, plus pathétique, plus conforme au vrai goût de l'éloquence, et qu'il est assez ordinaire au Japon de voir fondre en larmes un nombreux auditoire. Ils ajoutent que leur poésie à des grâces singuliè-

res. Leur principal talent est pour les pièces de théâtre. Elles sont distribuées comme les nôtres en actes et en scènes. Un prologue en expose le plan; mais sans toucher au dénoûment, où l'on veut toujours que le spectateur soit surpris. Les décorations sont belles et convenables au sujet. Les intermèdes sont des ballets, ou quelque farce bouffonne; mais dans les tragédies et les comédies tout est rapporté à la morale. Le style des premières a de l'énergie et de l'emphase; elles roulent ordinairement sur les actions les plus héroïques.

Les spectacles publics sont composés de plusieurs pièces qui se succèdent les unes aux autres, et dont le sujet est pris dans l'histoire des dieux et des héros. Leurs aventures, leurs grands exploits, leurs intrigues amoureuses sont mises en vers, et se chantent en dansant au son de toutes sortes d'instrumens de musique. De petites farces font les intermèdes : on voit paraître différentes sortes de bouffons, dont les uns disent mille plaisanteries, et d'autres, à la manière des anciens pantomimes, dansent sans parler, et s'efforcent d'exprimer en cadence, par leurs actions et par leurs gestes, les circonstances du sujet qu'ils représentent. Le lieu de la scène offre ordinairement des fontaines, des ponts, des maisons, des jardins, des arbres, des montagnes, des animaux; tout est de grandeur naturelle, et disposé de manière que les changemens peuvent s'opérer avec beaucoup de promptitude. Les acteurs

sont ordinairement de jeunes garçons choisis dans les quartiers qui font la dépense du spectacle, et de jeunes filles qu'on tire des lieux de débauche. Ils sont magnifiquement vêtus, suivant leurs rôles. Les mêmes scènes ne doivent pas être répétées d'une année à l'autre. Kœmpfer donne la description de la place des spectacles qu'il vit à Nangasaki. On y avait élevé, dit-il, un grand temple de bambous. La façade était tournée vers la place. Ce bâtiment, qui était couvert de paille et de branches de tsugi, ressemblait assez à une grange; aussi se proposait-on de remettre devant les yeux l'ancienne simplicité japonaise. Un grand sapin s'élevait à côté de la façade, et les trois autres côtés de la place étaient disposés en loges, où l'on avait ménagé un grand nombre de siéges pour les spectateurs. Les ministres des dieux s'assirent en ordre sur trois bancs, vis-à-vis le théâtre. On reconnaissait les supérieurs, qui étaient sur le banc le plus élevé, à leur habit noir et à un bâton court qu'ils portaient pour marque de leur autorité. Quatre canusi, d'un rang peu inférieur, étaient sur le second banc, vêtus de robes blanches, avec un bonnet noir vernissé. Tous les autres étaient à peu près vêtus comme les canusi. Les valets du temple se tenaient derrière leur maître, tête nue et debout. De l'autre côté des siéges occupés par le clergé, les lieutenans des gouverneurs étaient assis sous une tente, un peu au-dessus du rez-de-chaussée, avec leurs piques vis-à-vis d'eux.

5...

Leur devoir, dans ces occasions, est de faire ranger la foule et de contenir la populace. Ils ont autour d'eux quantité d'officiers subalternes.

On vient d'observer que ce sont les différens quartiers de la ville qui font la dépense des grands spectacles.

On attribue aux peintres du Japon un goût particulier dans lequel on prétend qu'ils excellent. Leur pinceau est fort délicat; mais ils s'appliquent peu au portrait : ils se bornent aux figures d'oiseaux, de fleurs, et d'autres productions de la nature. C'est toujours sur de simples feuilles de papier qu'ils les tracent : elles se vendent quelquefois jusqu'à trois et quatre mille écus d'or. Quoiqu'on n'ait jamais vu d'eux, en Europe, que des ouvrages fort grossiers, il se peut que les peintures plus parfaites se conservent dans les cabinets du pays. On parle de leur musique avec moins d'éloge : ils ont peu de méthode, et leurs voix ni leurs instrumens ne méritent point d'attention.

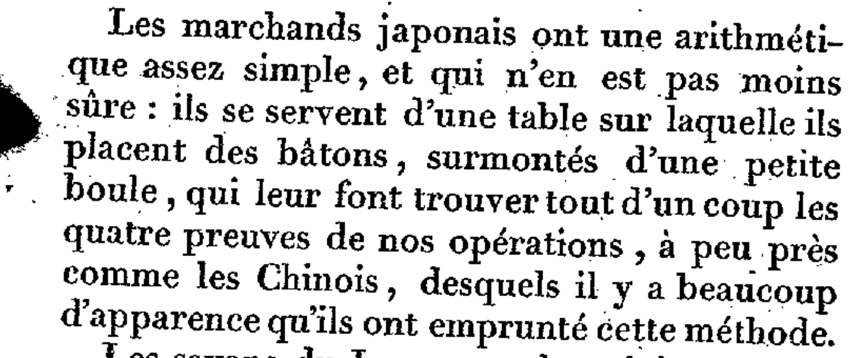
Ils composent beaucoup de livres, et leurs bibliothèques sont nombreuses. Tous ces ouvrages regardent la morale, l'histoire, la religion et la médecine. Leur historien assure qu'ils n'en ont aucun de jurisprudence ; leurs lois sont en petit nombre, bien rédigées, et fidèlement observées, parce que la moindre contravention est punie avec rigueur.

Ils sont peu versés dans les mathématiques et dans la physique. Ils ne connaissent pas le

ciel. Leurs époques, la manière dont ils partagent les heures, et dont ils comptent leurs années, donnent une même opinion de leurs combinaisons et de leurs calculs. Ils ont adopté des Chinois les cycles, ou périodes de soixante années, qui se forment d'une combinaison des douze signes célestes, avec des lettres de leurs noms. Les caractères de ces douze signes, combinés cinq fois avec ceux des dix élémens, ou ces dix élémens combinés six fois avec les signes célestes, produisent soixante figures composées, ou soixante caractères dont chacun se prend pour une année : après l'expiration des soixante années, un nouveau cycle commence.

Les douze signes célestes, suivant les Japonais, qui les nomment *ietta*, sont : 1°. né, ou la souris ; 2°. us, ou le taureau ; 3°. torra, ou le tigre ; 4°. ov, ou le lièvre ; 5°. tats, ou le dragon ; 6°. mi, ou le serpent ; 7°. uma, ou le cheval ; 8°. tsitsuse, ou le mouton ; 9°. iesai, ou le singe ; 10°. torri, ou le coq ; 11°. in, ou le chien ; 12°. i, ou le verrat. Ils donnent les mêmes noms, et dans le même ordre, aux douze heures du jour, et aux douze parties dont ils composent chaque heure. Ce qu'ils appellent jour est l'espace de temps qui s'écoule entre le lever du soleil et son coucher : ils le divisent en six parties égales, comme la nuit en six autres ; d'où il arrive que, suivant la saison, les heures sont plus longues ou plus courtes.

A l'égard des élémens, ils en comptent dix, parce que ce nombre est nécessaire pour faire résulter sa combinaison avec les signes célestes dans un cycle de soixante années; mais ils n'en ont proprement que cinq, qui sont le bois, le feu, la terre, les métaux et l'eau, désignés par deux sortes de caractères qui les doublent. Le commencement de leur année tombe entre le solstice d'hiver et l'équinoxe du printemps, vers le cinquième jour de février; mais comme ils sont d'une superstition extrême à célébrer le jour de la nouvelle lune, ils commencent ordinairement l'année par la lune qui précède ou qui suit immédiatement le 5 février. Leurs mois sont lunaires; mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize lunes; de sorte qu'en dix-neuf années communes ils en ont sept que Kœmpfer nomme bissextiles.



Les marchands japonais ont une arithmétique assez simple, et qui n'en est pas moins sûre : ils se servent d'une table sur laquelle ils placent des bâtons, surmontés d'une petite boule, qui leur font trouver tout d'un coup les quatre preuves de nos opérations, à peu près comme les Chinois, desquels il y a beaucoup d'apparence qu'ils ont emprunté cette méthode.

Les savans du Japon sont les ministres de la religion du peuple ; ils sont chargés seuls de l'éducation de la jeunesse, qui demeure chez eux jusqu'à l'âge de quatorze ans ; ces académies sont en grand nombre. On lit dans les

lettres de saint François-Xavier, que, de son temps, il y en avait quatre aux environs de Méaco, dont chacune n'avait pas moins de trois ou quatre mille écoliers, et qu'elles n'approchaient pas néanmoins de celle de Bandoue, la plus nombreuse de l'empire. Les filles sont élevées de même dans les communautés de leur sexe.

Aussitôt que les jeunes gens sont retournés à la maison paternelle, on les forme aux exercice de leur âge. On commence alors à leur donner des armes; et cette cérémonie, qui est une vraie fête, fait connaître que la guerre est la passion dominante de leur nation. Ils se perfectionnent bientôt dans cette science: les premiers Européens qui leur portèrent des armes à feu furent surpris de la facilité avec laquelle ils apprirent à s'en servir. Tout Japonais est né soldat: ces insulaires ne sont véritablement jaloux que de leurs armes; ils ne les quittent que pendant le sommeil; encore les mettent-ils sur le chevet de leur lit. Ils tirent l'épée à la moindre occasion, quoique rien ne soit plus sévèrement défendu dans les villes. Ce règlement, auquel on tient exactement la main, prévient quantité de désordres.

Les fastes de l'empire sont composés dans la cour du daïri: c'est l'occupation des princes et des princesses du sang impérial: on en tire des copies qui ne s'impriment qu'après un certain temps, et qui se gardent soigneusement dans le palais.

*...

La médecine est plus en honneur au Japon que la chirurgie. Nos voyageurs ne parlent même d'aucun chirurgien de profession; mais les médecins embrassent toutes les parties de l'art qui s'occupe de la vie et de la santé des hommes. Ils se font suivre partout d'un valet, avec une cassette qui a douze tiroirs, et dans chacun desquels ils ont cent quarante-quatre petits sachets d'herbes et de drogues, dont ils prennent ce qui convient à chaque maladie. Ils excellent, comme les Chinois, dans la science du pouls. On assure qu'après avoir examiné pendant une demi-heure le pouls d'un malade, ils connaissent les causes et tous les symptômes du mal. Ils ne sont pas fatigans par la multitude des remèdes; mais on ne s'accommoderait pas de leur méthode en Europe : ils ne tirent jamais de sang aux malades; ils ne leur donnent rien à manger qui ne soit cuit, parce qu'ils supposent qu'un estomac affaibli ne peut rien digérer, s'il n'est dans son état naturel; ils ne leur refusent rien de ce qu'ils demandent, dans l'opinion que la nature toujours sage, malgré les désordres des humeurs, ne désire rien qui puisse lui nuire. Leur plus grande attention est de prévenir les maladies par l'usage fréquent du bain.

Celle qui passe pour la plus commune est une espèce de colique particulière à cet empire. Les étrangers n'y sont pas moins sujets, lorsqu'ils commencent à boire du saki, liqueur du pays qui a la consistance du vin d'Espagne, et

qui se fait avec du riz. Quelques symptômes de cette maladie ressemblent beaucoup à ceux de la passion hystérique; elle met souvent le malade dans la crainte d'être suffoqué. Toute la région du bas-ventre, depuis les aines jusqu'aux côtes, est cruellement tiraillée; et quelquefois, après de longues douleurs, il survient des tumeurs dangereuses en divers endroits du corps. La méthode qu'on emploie communément pour la guérison est fort singulière : on se sert de petites aiguilles d'or ou d'argent fort pur, qu'on enfonce dans la chair, de la profondeur d'un demi-pouce; les unes avec un petit marteau, et d'autres en les tournant comme des vis. Cette opération se fait sur le ventre, à la région du foie, et demande neuf trous en trois rangs, à la distance d'un demi-pouce l'un de l'autre. Kœmpfer, qui s'étend beaucoup sur les circonstances de la ponction, convient que les douleurs cessent presque aussitôt, *comme si c'était*, dit-il, *par enchantement*. L'art de donner aux aiguilles la trempe et le degré de dureté qui leur conviennent est connu de peu de personnes, et fait une profession particulière, qui ne peut être exercée qu'avec des lettres-patentes de l'empereur.

Les Japonais ont our la même maladie et pour beaucoup d'autres un caustique dont ils font remonter l'origine à la plus haute antiquité; il n'est pas moins estimé des Chinois et de toutes les autres nations qui sont en commerce avec eux. Son usage est si fréquent,

que, l'application s'en faisant d'ordinaire le long de l'épine du dos et des deux côtés jusqu'aux reins, il n'y a personne au Japon qui n'ait le dos cicatrisé comme s'il avait été fouetté cruellement. Ce caustique se nomme *moxa*. C'est un duvet doux, assez semblable à la filasse du lin, d'un gris cendré, qui prend feu aisément, quoiqu'il brûle avec lenteur, et qu'il donne une chaleur modérée. Il se fait de feuilles séchées de l'armoise ordinaire à grandes feuilles, qu'on arrache dans la jeunesse de la plante, et qu'on expose long-temps au grand air. Sa brûlure se fait à peine sentir : elle passe pour un remède si certain, et pour un préservatif si puissant, que, toute la nation japonaise étant persuadée de sa vertu, on accorde aux malheureux mêmes qui sont condamnés à une prison perpétuelle la permission de sortir une fois en six mois pour se faire appliquer le moxa.

Les Japonais distinguent trois sortes de petite-vérole : la première, qui ressemble à celle de l'Europe; et la seconde, qui ne diffère pas de ce que nous nommons *la rougeole*; mais la troisième est particulière au Japon : elle consiste dans un grand nombre de pustules aqueuses, qui paraissent venir des boissons froides, dont l'usage est commun dans ces îles. Mais ces trois maladies sont traitées peu sérieusement. Le remède ordinaire est d'envelopper le malade dans un drap rouge. Lorsque les enfans du sang impérial en sont attaqués, non-seule-

ment leur lit et leur chambre doivent être garnis de rouge, mais ceux qui approchent d'eux doivent être en habits de la même couleur.

Les arts mécaniques sont fort cultivés dans toutes les parties du Japon; ils y sont venus de la Chine : mais si les Japonais n'ont presque rien inventé, ils sont capables de donner la dernière perfection à tout ce qui sort de leurs mains. Ils excellent dans la gravure, la dorure et la ciselure. Leur papier l'emporte beaucoup sur celui des Chinois, qui n'ont jamais égalé non plus la finesse et l'éclat des étoffes de Fatsisio et de Kamokura. La porcelaine du Japon est célèbre par sa beauté; les sabres y sont d'une trempe admirable; le vernis des Japonais est au-dessus de tous les autres, et ne s'applique nulle part avec tant de propreté. Ils surpassent tous les peuples de l'Orient dans la composition de leurs liqueurs et dans l'apprêt des viandes : mais leur industrie et leur application éclatent particulièrement dans la culture des terres, dont ils ne laissent pas un pouce inutile.

L'honneur est le principe de toutes les affections des Japonais; de là naissent la plupart de leurs vertus et de leurs défauts. Ils sont ouverts, droits, bons amis, fidèles jusqu'au prodige, officieux, généreux, prévenans, sans attachement pour les richesses; ce qui leur fait regarder le commerce comme une profession vile; aussi n'y a-t-il point de peuple policé qui soit généralement plus pauvre; mais de cette

pauvreté que produit l'indépendance, que la vertu rend respectable, et qui éleva si fort les premiers Romains au-dessus des autres hommes. On ne trouve chez le commun des Japonais que le pur nécessaire; mais tout y est d'une propreté charmante, et leur visage respire un contentement parfait et un souverain mépris du superflu. Toutes les richesses de ce puissant état sont entre les mains des princes et des grands, qui savent s'en faire honneur. La magnificence ne va nulle part plus loin; et l'histoire des plus opulentes monarchies n'offre rien en ce genre qui soit au-dessus de ce qu'on voit au Japon. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que le peuple n'en conçoit point d'envie. S'il arrive même qu'un seigneur, par quelque accident funeste, ou pour s'être attiré la disgrâce du prince, tombe dans l'indigence, il n'en est ni moins fier, ni moins respecté que dans sa plus brillante fortune, et sa misère ne le portera point à se mésallier. Le point d'honneur est également vif dans toutes les conditions. Un homme de la lie du peuple s'offense de quelques termes un peu moins mesurés, de la part même d'un seigneur, et se croit en droit de faire éclater son ressentiment, d'où il arrive que chacun est sur ses gardes, et que le respect est mutuel dans toutes les conditions. Il en est de même de la grandeur d'âme, de la force d'esprit, de la noblesse des sentimens, du zèle pour la patrie, du mépris pour la vie, et d'une certaine audace que tout Japonais porte sur

son visage, et qui l'excite à tout entreprendre. Kœmpfer en cite des exemples. Un gentilhomme de Singo avait une femme d'une beauté rare; l'empereur le sut, et lui fit ôter la vie. Quelques jours après, il se fit amener sa veuve, et voulut l'obliger de demeurer au palais : elle parut sensible à cet honneur; mais elle demanda trente jours pour pleurer son mari, et la permission de régaler ses parens. L'empereur y consentit, et voulut être du festin. En sortant de table, la dame s'approcha d'un balcon, et, feignant de s'y appuyer, elle se précipita du haut de la maison où la fête s'était célébrée.

Un seigneur devint éperdument amoureux d'une fille qu'il avait enlevée à la veuve d'un soldat. La mère, apprenant la fortune de sa fille, lui écrivit pour obtenir d'elle quelque secours dans sa misère. Cet écrit fut découvert entre les mains de sa fille par le seigneur qui voulut absolument le lire. Dans la nécessité de découvrir la honte de sa mère, elle prit le parti d'avaler le billet, mais avec tant de précipitation, qu'elle en fut étouffée. Un mouvement de jalousie porta le seigneur à lui faire ouvrir le gosier. Il fut instruit; et dans sa douleur il ne trouva point d'autre soulagement que de faire venir la mère, qu'il entretint dans l'abondance jusqu'à sa mort.

Une servante qui se crut déshonorée d'avoir donné quelque sujet de rire à ses dépens se prit le sein, le tira jusqu'à sa bouche, se l'arracha avec les dents, et mourut sur l'heure.

Les droits de l'amitié ne sont pas moins sacrés au Japon que ceux de l'amour conjugal. Un Japonais ne connaît point de périls lorsqu'il est question de défendre ou de servir son ami. Les tortures les plus cruelles ne forceront point un coupable de nommer ses complices. Qu'un inconnu même se jette entre les bras de quelqu'un, et le prie de lui conserver la vie et l'honneur, celui dont il implore ainsi la protection y emploiera son sang et son bien, sans s'embarrasser des suites, ni de ce que sa femme et ses enfans peuvent devenir. Les querelleurs, les médisans, les grands parleurs sont, au Japon, dans un souverain mépris; ils y passent pour gens sans courage ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hasard, parce qu'on les regarde comme un trafic sordide et contraire à l'honneur.

Cette même nation est remuante, vindicative à l'excès, pleine de défiance et d'ombrage. Malgré sa vie dure et sa férocité naturelle, elle porte fort loin la dissolution.

Le Japonais est naturellement religieux; il souffre la vérité qui le condamne, il convient des excès qu'on lui fait reconnaître. Il veut être instruit de ses obligations et de ses défauts; et l'on assure que tous les gens de qualité ont chez eux un domestique de confiance dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. La mauvaise foi est en horreur au Japon, et le mensonge le plus léger y est puni de mort.

On n'a pas d'exemple qu'un Japonais ait

blasphémé ses dieux. Rarement on l'entend se plaindre : dans les plus grands revers, ils conservent presque tous une fermeté qui tient du prodige. Un père condamne son fils à la mort sans changer de visage, et sans cesser néanmoins de paraître père : les exemples en sont si communs, qu'on n'y fait plus attention. Si quelqu'un sait que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les lieux où il peut le rencontrer; il traite en public avec lui, il en parle en bien, il lui rend service; mais il ne perd pas un moment de vue la résolution de s'en venger; si l'occasion lui manque, la dette passe à son fils, et la vengeance s'exerce toujours noblement; jamais le Japonais n'est plus à craindre que lorsqu'il est tranquille et de sang-froid.

Il s'estime infiniment, et son mépris est extrême pour les étrangers; non-seulement par l'idée qu'il a de sa nation, mais parce qu'il n'a besoin de personne, et qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gaieté féroce, et qu'il se donne volontairement pour le plus léger sujet.

Les manières des Japonais, leur tour d'esprit, un certain air libre et naturel, les rendent propres à la société, et les rapprochent beaucoup des nations les plus policées de l'Europe; mais leur gouvernement les en éloigne.

Les seigneurs, les pères et les maris, ont droit de vie et de mort sur leurs vassaux, leurs femmes et leurs enfans; il n'en est pas tout-à-fait

de même pour leurs domestiques. A la vérité, comme les maîtres répondent des fautes de ceux qui les servent, ils ont sur eux tant d'autorité, que, s'ils les tuent dans un premier mouvement de colère, il leur suffit, pour être absous, de prouver la justice de leur emportement.

On trouve dans leur histoire les plus beaux traits de générosité, et d'effrayans prodiges de courage. Le père Charlevoix rapporte un fait qu'il trouve dans un mémoire de 1604, et dont l'auteur avait été témoin oculaire. Une femme était restée veuve avec trois garçons, et ne subsistait que de leur travail; mais, comme ils ne pouvaient gagner assez pour entretenir toute la famille, ils prirent une étrange résolution, dans la seule vue de mettre leur mère à son aise. On avait publié depuis peu que quiconque livrerait un voleur à la justice recevrait une somme assez considérable. Ils convinrent entre eux qu'un des trois passerait pour voleur, et que les deux autres le mèneraient au juge : ils tirèrent au sort, qui tomba sur le plus jeune : ses frères le lient et le conduisent comme un criminel. Le magistrat l'interroge; il répond qu'il a volé : on le jette en prison, et ceux qui l'ont livré touchent la somme promise. Leur cœur s'attendrissant sur une si chère victime, ils trouvent le moyen d'entrer dans sa prison, et ne se croyant vus de personne, ils s'abandonnent à toute leur tendresse. Un officier que le hasard rendit témoin de leurs embrassemens et de leurs larmes, fut extrêmement

surpris de ce spectacle, il fait suivre les deux délateurs, avec ordre d'éclaircir un fait si singulier. On lui rapporte que les deux jeunes gens étaient rentrés dans une maison, et qu'on leur avait entendu faire le récit de leur aventure à une femme qui était leur mère; qu'à cette nouvelle elle avait jeté des cris lamentables, et qu'elle avait ordonné à ses enfans de reporter la somme qu'ils avaient reçue, en protestant qu'elle aimait mieux mourir de faim que de prolonger ses jours aux dépens de ceux de son fils. Le juge informé conçoit autant de pitié que d'admiration; il fait venir son prisonnier, il recommence les interrogations; et, le trouvant ferme à se reconnaître coupable, il lui déclare enfin qu'il n'ignore rien. Après avoir tout éclairci, il l'embrasse tendrement; il se hâte d'aller faire son rapport au cubosama, qui, charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois frères, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cents écus de rente, et cinq cents à chacun des deux autres.

Le point d'honneur ne porte pas ce peuple à des actions moins extraordinaires. Kœmpfer raconte que deux gentilshommes s'étant rencontrés sur un escalier du palais impérial, leurs épées se frottèrent l'une contre l'autre; celui qui descendait s'offensa de cet accident, l'autre s'excusa, en protestant que c'était l'effet du hasard; il ajouta que le malheur, après tout, n'était pas grand, que ce n'était que deux épées qui s'étaient touchées, et que l'une

valait bien l'autre. « Je vais vous faire voir, « reprit le premier, la différence qu'il y a de » l'une à l'autre; » et sur-le-champ il tire son poignard, et s'en ouvre le ventre. Le second, sans répliquer, monte en diligence, pour servir sur la table de l'empereur un plat qu'il tenait en main, revient ensuite, et trouvant son adversaire qui expirait, il lui dit qu'il l'aurait prévenu, s'il n'eût été occupé du service du prince, mais qu'il le suivrait de près, pour lui faire voir que son épée valait bien la sienne. Aussitôt il se fendit le ventre et tomba mort. Il y a sans doute un grand courage à braver ainsi la mort; mais n'y a-t-il pas une rage insensée à se la donner avec si peu de raison? Il faut de la mesure dans les vertus.

Dans les festins, le cérémonial ne finit point; malgré le nombre des domestiques, on n'entend pas une parole, et l'on ne remarque pas la moindre confusion. Les plats sont ornés de rubans de soie; on ne sert pas un oiseau qui n'ait le bec et les pates dorés : tout le reste est orné à proportion. La fête est ordinairement accompagnée de musique; en un mot, il ne manque rien à la satisfaction des yeux et des oreilles; mais la chère est fort mauvaise.

Toutes les villes ont une place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple la volonté suprême, comme les Japonais s'expriment, c'est-à-dire, les édits et les ordres particuliers de l'empereur.

Les maisons des particuliers dans les villes

ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, et rarement sont-elles si hautes, à moins qu'on n'en veuille faire des magasins. Les palais mêmes des empereurs n'ont qu'un étage : c'est la crainte des tremblemens de terre, assez fréquens au Japon, qui assujettit les habitans à cette méthode; mais si ces édifices ne peuvent être comparés aux nôtres ni pour la solidité ni pour l'élévation, ils ne leur cèdent point pour la commodité ni pour l'agrément. Presque toutes les maisons du Japon sont bâties de bois; le premier plan, ou le rez de-chaussée, est élevé de quatre ou cinq pieds pour le garantir de l'humidité. Il ne paraît pas que l'usage des caves y soit connu. Pour se précautionner contre le feu, chaque maison doit avoir un endroit séparé, et fermé d'un mur de maçonnerie, où l'on renferme ce qu'on a de plus précieux. Les autres murailles sont de planches, et couvertes de grosses nattes qui sont jointes avec beaucoup d'art.

Les maisons des personnes de distinction sont divisées en deux appartemens : l'un pour les femmes, qui ne se montrent que rarement; l'autre ouvert pour les usages communs de la vie et de la société. La plus belle porcelaine, ces cabinets, ces coffres si renommés, ne servent point dans les salles où tout le monde est reçu; on les tient dans des lieux plus sûrs.

Comme les cheminées ne sont pas en usage au Japon, on ménage sous le plancher des plus grandes chambres un trou carré et muré,

qu'on remplit de charbons allumés ou de cendre chaude, et qui donne une chaleur suffisante. Quelquefois on met sur ce foyer une table basse qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on se tient assis dans un grand froid. Si la chambre n'a point de foyer, on y supplée par des pots de cuivre et de terre qui produisent le même effet. Au lieu de pincettes, on se sert de barres de fer pour attiser le feu, avec autant d'adresse qu'on use de deux petits bâtons pour manger. Ce qu'on trouve de plus curieux dans les grandes maisons, c'est le jardin; une partie est pavée de pierres rondes de diverses couleurs, qu'on prend au fond des rivières et sur le bord de la mer. Le reste est couvert de gravier qui se nettoie soigneusement. Il règne partout une apparence de désordre qui a beaucoup d'agrément : de petits rochers où l'on ménage des cascades, de petits bois, de petites rivières peuplées de poissons, des arbres fruitiers, des plantes; tout semble offrir la miniature de ce qu'on nomme un *jardin anglais.*

Les grands chemins sont fort soignés, bordés de sapins ou d'autres arbres, et rafraîchis par des fontaines. On y a creusé des fossés et des canaux pour en faire écouler les eaux dans les terres basses. On y a construit des digues pour arrêter celles qui, tombant des lieux élevés, y pourraient causer des inondations. Les villages les plus voisins sont chargés de ces travaux publics. Les chemins sont nettoyés tous les jours, et lorsqu'une personne de distinction

doit y passer, des officiers qui n'ont pas d'autre fonction marchent devant pour y faire régner l'ordre. De distance en distance on trouve des monceaux de sable pour aplanir et sécher les endroits qui sont rompus par les pluies. Les seigneurs et les gouverneurs des provinces sont sûrs de rencontrer des cabinets de verdure dressés pour eux, de trois en trois lieues, avec toutes les commodités qui peuvent diminuer la fatigue du voyage. On ne doit pas s'imaginer que ce travail soit d'une grande dépense pour les paysans; au contraire, tout ce qui peut salir les chemins tourne à leur utilité. Les branches d'arbres leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très-rare dans quelques provinces; les fruits qui ne se mangent point, et toutes les autres immondices, servent à engraisser leurs terres : aussi s'empressent-ils eux-mêmes à les venir enlever. On a formé des chemins dans les montagnes les plus escarpées, on a bâti des ponts sur toutes les rivières qui peuvent en recevoir, et Kœmpfer en décrit un de quarante arches et de quatre cents pas de longueur. La plupart sont de bois de cèdre, quelques-uns de pierre, et presque tous sont ornés de belles balustrades, sur lesquelles on voit régner de chaque côté une rangée de grosses boules de cuivre.

On ne sort jamais au Japon sans un éventail à la main : celui qu'on porte en voyage est remarquable par le nom des routes et des hôtelleries qui s'y trouvent marquées. On se munit

aussi de petits livres qui se vendent sur la route, et qui contiennent le prix des vivres.

Les plus grands bâtimens du Japon sont des navires marchands qui ne s'éloignent jamais beaucoup de l'empire, mais qui servent à transporter d'une île ou d'une province à l'autre des passagers ou des marchandises. Ces bâtimens sont si fragiles, et dans une mer si redoutable, qu'il faut être bien sûr des temps pour oser mettre à la voile; mais, depuis plus d'un siècle, les lois de l'empire ne permettent point d'en construire de plus fortes, quoique les marchandises n'y soient pas même à couvert de l'eau du ciel, ni de celle des vagues. C'est une précaution des empereurs pour ôter à leurs sujets jusqu'à la tentation d'entreprendre de longs voyages. La poupe est tout ouverte, et la fabrique si légère, qu'au moindre vent la prudence oblige de chercher un abri, ou du moins de jeter l'ancre et d'amener les voiles; en un mot, suivant la remarque de l'historien du Japon, les sauvages de la Floride et du Canada sont moins exposés dans leurs canots d'écorce, et dans leurs moindres pirogues, que les Japonais dans leurs plus grands vaisseaux.

En faveur de ceux qui voyagent, les principaux villages ont des postes qui appartiennent aux seigneurs, et qui se nomment *siuku*, où l'on trouve en tout temps, à des prix réglés, un nombre suffisant de chevaux, de porteurs, de valets; et tout ce qui est nécessaire pour

parcourir la route commodément et promptement. Leur distance ordinaire est d'un mille et demi, et jamais de plus de quatre milles. Kœmpfer en compta cinquante-six entre Osaka et Iedo. On y voit des commis salariés, qui tiennent registre de ce qui s'y passe chaque jour, et de messagers établis pour porter les dépêches du gouvernement. Ces dépêches, qui doivent être portées à la poste voisine aussitôt qu'elles arrivent, sont renfermées dans une petite boîte revêtue d'un vernis noir, avec les armes impériales; et le messager les porte sur son épaule, attachées au bout d'un petit bâton. Il est toujours accompagné d'un autre, qui prendrait sa place, s'il arrivait quelque accident. Tous les voyageurs, sans exception de rang et de qualité, doivent sortir du chemin pour laisser le passage libre à ces messagers, qui se font reconnaître par le son d'une petite cloche.

Les maisons de poste ne servent point de logement; mais les hôtelleries sont en grand nombre, et fort bonnes sur toutes les routes. Tout y est d'une propreté charmante : on n'aperçoit pas la moindre tache sur les murs, ni sur les paravens et les planchers. Il n'y a point d'hôtellerie qui n'ait ses bains et ses étuves : on y est servi comme les plus grands seigneurs le sont dans leurs palais. Aussi n'en sort-on point sans avoir fait nettoyer l'appartement qu'on occupait. Tous les ornemens des palais se trouvent dans les grandes hôtelleries, et la

recherche y est extrême, jusque dans les latrines.

Avec tant de commodités pour les voyages, il n'est pas surprenant que la plupart des grands chemins soient aussi peuplés que les villes. Kœmpfer assure qu'ayant passé quatre fois dans le Tokaido, qui est à la vérité une route des plus fréquentées du Japon, il y a vu plus de monde que dans les rues des plus grandes villes de l'Europe. Comme tous les princes et les seigneurs de l'empire sont obligés de paraître à la cour une fois l'année, ils doivent passer deux fois sur les grandes routes, c'est-à-dire lorsqu'ils vont à Iedo et lorsqu'ils en reviennent. Ils font ce voyage avec toute la pompe qu'ils croient convenable à leur rang et au respect qu'ils portent à leur maître. La suite de quelques-uns des premiers princes de l'empire est si nombreuse, qu'elle tient quelques journées de chemin. On rencontre ordinairement pendant deux jours consécutifs le bagage d'un prince, composé des officiers subalternes et des valets, dispersés en plusieurs bandes. Le prince même ne paraît que le troisième jour, suivi d'une cour, qui marche dans un ordre admirable.

Enfin Kœmpfer termine cette description par la multitude surprenante de filles de joie dont les grandes et les petites hôtelleries, les cabanes à thé, et les rôtisseries, surtout dans l'île de Niphon, sont remplies à toutes les heures du jour; mais c'est particulièrement vers midi,

lorsqu'elles ont achevé de s'habiller et de se peindre, qu'elles se montrent au public. La plupart se tiennent debout à la porte de ces maisons, ou bien assises dans la petite galerie qui avance dans la rue, d'où elles invitent civilement les voyageurs à leur accorder la préférence.

A l'égard de la révolution qui fit chasser de cet empire les Portugais et tous les chrétiens, voici comment s'exprime Kœmpfer : « J'ai souvent entendu raconter par des Japonais dignes de foi que l'orgueil et l'avarice contribuèrent beaucoup à rendre toute la nation portugaise odieuse au Japon. Les nouveaux chrétiens mêmes étaient surpris et souffraient impatiemment que leurs pères spirituels n'eussent pas seulement en vue le salut de leurs âmes, mais qu'ils eussent aussi l'œil sur l'argent de leurs prosélytes et sur leurs terres ; et que les marchands, après s'être défaits de leurs marchandises à très-haut prix, exerçassent encore des usures insupportables. Les richesses et le succès imprévu de la propagation de l'Évangile enflèrent d'orgueil les laïques et le clergé. Ceux qui étaient à la tête du clergé trouvèrent au-dessous de leur dignité d'aller toujours à pied, à l'imitation de Jésus-Christ et de ses apôtres. Ils n'étaient pas contens s'ils ne se faisaient porter dans de magnifiques chaises, imitant la pompe du pape et de ses cardinaux à Rome. Non-seulement ils se mettaient sur le pied des plus grands de l'empire, mais ils prétendaient à la supériorité du

rang. Il arriva un jour qu'un évêque portugais rencontra sur le grand chemin un des conseillers d'état qui allait à la cour; le superbe prélat ne voulut pas faire arrêter sa chaise pour mettre pied à terre, et rendre ses respects à ce grand suivant l'usage du pays. Une conduite si imprudente, dans un temps où les Portugais étaient déjà déchus de leur crédit, ne pouvait être que d'une fort dangereuse conséquence pour leur nation. Le conseiller s'en plaignit à l'empereur, et lui fit un portait de l'orgueil de ces étrangers, qui excita vivement son indignation. Cet événement est rapporté à l'année 1596. Ce fut dans le cours de l'année suivante que la persécution fut allumée contre les chrétiens.

» A la vérité, les bonzes ou les prêtres du pays, irrités de voir renverser leurs temples et briser leurs idoles, échauffèrent encore le ressentiment de la cour, sans compter que l'union et la bonne intelligence qu'on voyait régner entre les chrétiens donna de l'inquiétude au prudent empereur Taïco. On commença par publier une déclaration impériale qui défendait d'enseigner plus long-temps *la doctrine des pères :* c'est le nom que les Japonais donnaient alors à l'Évangile. Ensuite les gouverneurs et les grands des provinces reçurent l'ordre d'obliger leurs sujets, par la persuasion ou la force, à rentrer dans l'ancienne religion. Il fut aussi très-sévèrement défendu aux directeurs du commerce portugais d'amener à bord de leurs vaisseaux aucune sorte d'ecclésiastiques,

et ceux qui étaient dispersés dans le pays furent sommés d'en sortir. On n'obéit pas d'abord exactement à ces rigoureuses lois. Les Portugais et les Castillans continuèrent d'amener secrètement de nouvelles recrues de missionnaires. »

Quelques religieux de saint François, envoyés par le gouverneur de Manille avec la qualité d'ambassadeurs à la cour du Japon, prêchèrent publiquement dans les rues de Méaco, et firent bâtir une église malgré les ordres de l'empereur, qui venaient d'être publiés, et contre les avis et les pressantes sollicitations des jésuites. Un mépris si manifeste de l'autorité impériale porta un coup irréparable au christianisme. Un cruel massacre de plusieurs milliers de chrétiens finit par l'extirpation totale de la foi chrétienne, et par le bannissement perpétuel des Portugais.

Cependant les empereurs ne voulaient pas se priver des marchandises et des raretés étrangères qu'on apportait dans leurs états. Si l'on fit périr presque tous les religieux portugais et castillans, les séculiers et les marchands furent épargnés, dans la vue de continuer avec eux les traités de commerce qui n'avaient rien de commun avec l'affaire de la religion. En 1635, on jeta les fondemens du comptoir de Desima, que les Hollandais possèdent à présent dans le hâvre de Nangasaki, et cette demeure fut assignée aux Portugais; mais peu de temps après une conspiration contre la personne de l'em-

pereur, dans laquelle on les accusa d'être entrés, acheva malheureusement leur perte.

Les Hollandais, depuis long-temps leurs rivaux dans le commerce du Japon, comme dans celui du reste de l'Asie, furent les instrumens de leur ruine, et recueillirent ensuite leurs dépouilles. S'étant rendus maîtres d'un vaisseau portugais, près du cap de Bonne-Espérance, ils trouvèrent à bord des lettres adressées au roi de Portugal par Moro, chef des Portugais au Japon, Japonais de naissance, et fort attaché à la religion chrétienne. Ils se hâtèrent d'envoyer ces lettres au prince de Firando, leur protecteur, qui les communiqua aussitôt au gouverneur de Nangasaki, directeur et juge supérieur des affaires étrangères, quoique ami des Portugais. Moro fut arrêté; il nia l'accusation avec beaucoup de fermeté, et tous les Portugais de Nangasaki l'imitèrent; mais ni leur constance ni le crédit du gouverneur ne purent dissiper la tempête. Ils furent convaincus, si l'on en croit Kœmpfer, par le caractère et le cachet des lettres. Moro se vit condamné au plus cruel supplice. Kœmpfer ne fait pas difficulté d'ajouter que cette lettre découvrait tout le fond du complot que les chrétiens du Japon avaient formé avec les Portugais contre la vie de l'empereur et contre l'état. On y voyait, dit-il, qu'il leur manquait des vaisseaux et des soldats qu'on avait promis du Portugal; on y voyait les noms des princes intéressés dans la conspiration, et l'espérance qu'ils avaient d'obtenir

la bénédiction du pape. Cette découverte commencée par les Hollandais, fut ensuite confirmée par une autre lettre du capitaine Moro, adressée au gouvernement portugais de Macao, qui fut interceptée par un navire du Japon. Sur ces deux témoignages, auxquels les ennemis des Portugais joignirent l'arrivée secrète d'un grand nombre d'ecclésiastiques, l'empereur ferma pour jamais, en 1637, l'entrée du Japon aux étrangers, et la sortie à ses sujets naturels. »

En 1638, lorsque les affaires des Portugais parurent tout-à-fait désespérées, environ quarante mille chrétiens japonais, réduits au désespoir par les cruautés inouïes qu'ils voyaient souffrir à leurs frères, dont plusieurs milliers avaient déjà péri dans les supplices, choisirent pour asile une vieille forteresse, voisine de Simabara, dans la résolution d'y défendre leur vie jusqu'à l'extrémité. Les Hollandais, en qualité d'amis et d'alliés de l'empereur, furent priés d'assister les troupes impériales au siége de cette place. Kockebeker, directeur de leur commerce à Firando, ne tarda point à se rendre à bord du seul vaisseau hollandais qui fût dans le hâvre de cette ville; et, s'étant approché de la forteresse de Simabara, il fit tirer contre les chrétiens, dans l'espace de quinze jours, quatre cent ving-six coups de canon, tant du vaisseau qu'il montait que d'une baterie qu'il avait élevée sur le rivage. Cette attaque diminua beaucoup le nombre des assiégés, et ruina tellement leurs forces, qu'ils furent

bientôt exterminés jusqu'au dernier. Un empressement si soumis pour l'exécution d'un ordre qui entraînait la destruction totale du christianisme assura l'établissement des Hollandais au Japon, malgré le dessein que la cour avait eu d'en exclure tous les étrangers ; mais il faut convenir que les moyens n'étaient pas nobles, et Kœmpfer en convient. Une si basse déférence n'était pas propre à leur attirer la confiance et l'estime d'une nation généreuse : aussi la tolérance qu'on leur accorde est-elle achetée bien cher par toutes les humiliations qu'on leur fait essuyer. Ils s'attendaient, pour prix de leurs services, à se voir tout d'un coup en possession, non-seulement de la liberté qu'ils désiraient pour leur commerce, mais encore de tous les avantages dont ils avaient fait dépouiller leurs rivaux. Cependant ils reçurent ordre de démolir le comptoir et le magasin qu'ils avaient bâtis depuis peu dans l'île de Firando, parce qu'ils étaient de pierre de taille, et qu'ils avaient gravé au frontispice l'année de l'ère chrétienne ; ensuite ils se virent forcés d'abandonner entièrement ce comptoir, et de se confiner dans la petite île qui avait été bâtie pour les Portugais. Là ils sont environnés d'une foule d'officiers, de gardes et de surveillans japonais, surtout à l'arrivée de leurs vaisseaux, et pendant la durée de leur vente. Ces geôliers et ces espions, auxquels ils sont obligés de payer eux-mêmes des gages fort considérables, n'approchent d'eux qu'après s'être engagés par

un serment solennel à leur refuser toute espèce de communication, de confiance ou d'amitié.

On a vu dans le journal de Kœmpfer avec quel air de dédain ils sont traités à la cour. Tout Japonais qui marque pour eux quelque égard ou quelque amitié n'est pas regardé comme un homme d'honneur, qui ait pour sa patrie l'attachement qu'il lui doit. De là vient l'opinion bien établie qu'il est également glorieux et légitime de leur survendre, de leur demander un prix excessif des moindres denrées, de les tromper autant qu'il est possible, de diminuer leurs libertés et leurs avantages, et d'inventer de nouveaux plans pour augmenter leur servitude.

Celui qui leur dérobe quelque chose, et qui est saisi sur le fait, en est quitte pour la restitution de ce qu'on trouve sur lui, et pour quelques coups de fouet qu'il reçoit sur-le-champ des soldats qui gardent leur île. Si le crime est considérable, il est quelquefois banni pour un temps assez court; mais le châtiment des Hollandais qui fraudent la douane est une mort certaine, soit en leur tranchant la tête, ou par le supplice de la croix.

Aucun Hollandais ne peut envoyer une lettre hors du pays sans en avoir donné une copie aux gouverneurs, qui la font enregistrer dans un livre destiné à cet usage. Les lettres qui viennent du dehors doivent être remises aux mêmes officiers avant d'être ouvertes. Cependant ils ferment les yeux sur celles qui sont

pour les particuliers, quoiqu'elles soient comprises aussi dans la loi. Autrefois lorsqu'un Hollandais mourait à Nangasaki, on le jugeait indigne de la sépulture, et son corps était jeté dans la mer à la sortie du port. Depuis quelque temps on a pris le parti de leur assigner un petit terrain inutile sur la montagne d'Inassa, où ils ont la liberté d'enterrer leurs morts.

Il n'est pas prouvé, malgré tout ce qu'on en a dit tant de fois, qu'ils soient obligés de marcher sur le crucifix; mais ce qui est certain, c'est qu'ils sont obligés de supprimer toute marque extérieure de christianisme, comme, par exemple, le signe de la croix, la prière, etc.

Ce détail n'est qu'un léger extrait de plusieurs chapitres de Kœmpfer, qui contiennent les vexations qu'ils essuient continuellement. Lorsque l'on considère les lois mortifiantes qui s'observent à l'arrivée de leurs vaisseaux, la nécessité de livrer toutes les marchandises à la bonne foi des officiers du pays, et de les faire décharger par des mains inconnues; enfin, l'étrange contrainte qui tient ces officiers renfermés dans une île longue de cent toises, et large d'environ quarante, dépendant du caprice, des rigueurs de la haine et du mépris des Japonais, on demandera sans doute avec impatience quels peuvent être les avantages et les profits qui dédommagent les Hollandais de tant d'humiliations.

Kœmpfer nous apprend quelles sont les mar-

chandises qu'ils portent au Japon. C'est de la soie écrue de la Chine, du Tonquin, du Bengale, de Perse; toutes sortes de soies, d'étoffes de laine, et d'autres étoffes des mêmes pays, pourvu qu'il n'y ait ni or ni argent; des draps de laine de l'Europe, et d'autres étoffes de soie et de laine, surtout des serges d'Angleterre, du bois de Brésil pour la teinture; des peaux de buffle et de cerf, ou d'autres bêtes fauves; des peaux de raie, de la cire, des cornes de buffle de Siam et de Camboge, des Cordouans, et des peaux tannées de Perse, de Bengale, et d'autres pays, mais non d'Espagne et de Manille, car elles sont prohibées sous de rigoureuses peines; du poivre, du sucre en poudre et candi, de plusieurs endroits des Indes orientales; des clous de girofle et des noix muscades (on ne demande plus de cannelle); du sandal blanc de Timor; du camphre de Baros, recueilli dans les îles de Bornéo et de Sumatra; du mercure, du cinabre et du safran de Bengale; du plomb, du salpêtre, du borax et de l'alun de Bengale et de Siam; du musc de Tonquin; du corail, de l'ambre, de l'antimoine, dont les Japonais se servent pour donner de la couleur à leur porcelaine; des miroirs de l'Europe; des fragmens de miroirs, dont ils font des microscopes et d'autres lunettes; du bois de serpent, de l'atsiaser; des bambous, des mangues, et d'autres fruits verts des Indes orientales, confits; de l'ail et du vinaigre; des crayons pour écrire; du mercure sublimé, et jamais du calo-

inel ou mercure doux; des limes fines, des aiguilles, des lunettes, de grands verres à boire de la plus belle espèce, de la verroterie, des oiseaux rares, et d'autres curiosités étrangères, soit de l'art, soit de la nature.

Mais, de toutes ces marchandises, celles que les Japonais aiment le plus, quoique la moins avantageuse pour les marchands qui l'apportent, c'est la soie écrue, dont les Portugais, par cette raison, nommaient la vente *parcado;* et ce nom se conserve encore au Japon. Toutes sortes d'étoffes et de toiles donnent un profit sûr et considérable. On gagne beaucoup aussi sur le bois de Brésil et sur les cuirs. Les marchandises les plus lucratives sont le sucre, le cachou, le storax liquide, le patsju, le camphre de Bornéo, les miroirs, le corail et l'ambre.

Dans les premiers temps de leur commerce au Japon, les Hollandais n'y envoyaient pas chaque année moins de sept navires chargés de toutes ces richesses. Depuis qu'ils ont été resserrés dans l'île de Desima, il n'en envoient pas plus de trois ou quatre. Aujourd'hui la somme annuelle à la valeur de laquelle ils ont la permission de porter leurs marchandises, ne revient qu'à la moitié de celle qu'on accorde aux Chinois, et monte à dix tonnes et demie d'or. A l'égard du prix des marchandises, il varie chaque année. Tout dépend de celui qu'elles ont à Méaco, qui est ordinairement réglé par la consommation qui s'en fait dans le

pays. « Une année portant l'autre, dit Kœmp-
» fer, nos profits peuvent monter à soixante
» pour cent. Cependant, si l'on considère tou-
» tes les charges et la dépense de notre vente,
» nous n'avons guère plus de quarante à qua-
» rante-cinq pour cent de profit clair; gain
» peu considérable pour une compagnie qui a
» tant de dépenses à soutenir aux Indes orien-
» tales. Aussi cette branche de son commerce
» ne vaudrait-elle pas la peine d'être entrete-
» nue, si les marchandises que nous tirons du
» Japon, surtout le cuivre raffiné, ne donnaient
» le même profit, et même un peu plus. Ainsi la
» totalité peut aller à quatre-vingts ou quatre-
» vingt-dix pour cent; ajoutez que les dé-
» penses ne sont pas les mêmes chaque année. »

Les vaisseaux hollandais emploient donc une partie de la valeur de leur marchandises à se procurer du cuivre raffiné, dont ils chargent par an depuis douze mille jusqu'à vingt mille pics. Ce métal est fondu en petits bâtons ou rouleaux d'un empan de long, et d'environ l'épaisseur d'un pouce. Chaque pic se met dans une petite boîte de sapin, pour être transporté plus facilement, et les trois ou quatre navires qui composent la flotte hollandaise en font une partie de leur cargaison. Un de ces bâtimens se rend à Batavia par le plus court chemin. Les autres s'arrêtent à Poulo-Taman, île sur les côtes de Malacca, et continuent de là leur voyage jusqu'à Malacca même, d'où le gouverneur hollandais les envoie tantôt au Bengale,

tantôt à la côte de Coromandel, ou dans quelque autre endroit qui ait besoin de leurs marchandises.

Le reste de la cargaison se fait de cuivre grossier, fondu en flans ronds et plats, et quelquefois des casjes de cuivre, espèce de liards ou de basse monnaie qu'on porte au Tonquin. Tout le cuivre est vendu aux marchands hollandais par une compagnie japonaise, qui jouit seule d'un privilége de l'empereur pour le raffiner et le vendre aux étrangers. On charge aussi depuis six mille jusqu'à douze mille livres de camphre du Japon, renfermé dans des barils de bois; quelques centaines de balles de porcelaines; une boîte ou deux de fils d'or, de cent rouleaux la boîte; toutes sortes de cabarets vernissés, de boîtes, de caisses à tiroirs, et d'autres ouvrages de cette espèce; des parasols, des écrans, divers petits ouvrages de cannes refendues; des cornes d'animaux, des peaux de poissons que les Japonais préparent avec beaucoup d'art et de propreté; des pierreries, de l'or, du soya, qui est un métal artificiel composé de cuivre, d'argent et d'or, et dont on ne fait pas moins de cas que de l'argent pur; des rotangs, du papier peint et coloré en or et en argent; du papier transparent, qu'on rend tel avec de l'huile et du vernis; du riz, le plus fin de toute l'Asie; du saki, espèce de breuvage qui se fait avec du riz; du soya, marinade assez agréable; des fruits confits dans des barils, du tabac en menus rouleaux, diverses sor-

tes de thé et de marmelades, et quelques milliers de cobangs (1) en or.

Ce qui peut consoler les Hollandais des affronts qu'ils éprouvent, c'est que les Chinois ne sont pas mieux traités. Devenus suspects au Japon, où l'on craint leurs entreprises, ils y sont resserrés dans une espèce de prison de commerce, comme les Hollandais à Desima. En 1688, un jardin qui avait appartenu à un intendant des domaines impériaux leur fut assigné pour demeure. Ce jardin était agréablement situé vers le fond du port, près du rivage et de la ville. Il avait été soigneusement embelli d'un grand nombre de belles plantes domestiques et étrangères. On bâtit sur ce terrain plusieurs rangs de petites maisons, chaque rang couvert d'un toit commun. Tout l'espace fut environné de fossés, de palissades et de doubles portes. Cette opération fut si prompte, que le même lieu, qui était un des plus agréables jardins du monde au commencement de février, avait, à la fin de mai, l'odieuse apparence d'une prison, où les Chinois se virent renfermés sous une bonne garde. En quelque temps qu'ils arrivent, on ne leur accorde pas d'autre retraite; ils y sont traités comme les Hollandais à Desima.

La liberté qui régnait dans cet empire avant la ruine du christianisme y avait introduit quantité de sectes étrangères, au préjudice de l'ancienne religion du pays. Quelques auteurs en comptent jusqu'à douze, dont les principes et

(1) Monnaie d'Asie.

les pratiques n'ont presque rien de commun. Les unes adorent le soleil et la lune, et d'autres offrent leur encens à divers animaux. Les camis, premiers souverains du Japon, les Fos des Indes, tous ceux qui ont contribué a peupler et à policer ces îles, qui y ont porté des lois civiles, quelque science, quelque art, et tous ceux qui y ont établi quelque nouveau culte y ont des temples et des adorateurs. La plupart des grands passent pour athées, et croient l'âme mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent profession de quelque secte. Enfin les démons mêmes ont des autels et des sacrifices au Japon.

On accorde le titre de *camis* à tous les grands hommes qui se sont distingués pendant leur vie par leur sainteté, leurs miracles, et les avantages qu'ils ont procurés à la nation. Chacune de ces divinités a son paradis, les unes dans l'air, d'autres au fond de la mer, dans le soleil, dans la lune, et dans tous les corps lumineux qui éclairent les cieux. Il n'y a point de ville où le nombre des temples et des chapelles ne soit presque égal à celui des maisons. Les empereurs et les princes se disputent la gloire d'en bâtir de magnifiques; aussi les richesses de quelques-uns de ces monumens ne surprennent-elles pas moins que leur nombre. Il n'est pas rare d'y voir quatre-vingts ou cent colonnes de cèdre d'une prodigieuse hauteur, et des statues colossales de bronze: on y en voyait même autrefois d'or et d'argent, avec une quantité de lampes et d'ornemens d'un grand prix. Les statues sont

ordinairement couronnées de rayons. Les temples se nomment *mias*, c'est-à-dire demeure des âmes immortelles. Kœmpfer en compte plus de vingt-sept mille.

Les principaux points de la religion du Sinto, qui est la plus ancienne, se réduisent à cinq : la pureté du cœur, l'abstinence de tout ce qui peut rendre l'homme impur, qui consiste à ne pas se souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, à ne pas s'approcher des corps morts. Il n'est pas permis aux femmes d'entrer dans les temples lorsqu'elles ont leurs infirmités lunaires.

Toutes les fêtes du Sinto ont leurs jours fixes; chaque mois en a trois, qui reviennent constamment le premier jour, le quinzième et le dernier. Cinq autres sont réparties dans le cours de l'année, et fixées à certains jours qui passent pour les plus malheureux, parce qu'ils sont impairs, et qu'ils en ont pris leurs noms.

On a remarqué, en parlant du daïri, qu'il est le chef suprême de l'ancienne religion, et qu'elle n'a pas proprement de prêtres, puisqu'elle n'en a pas d'autres que ce prince et toute sa cour, qui ne font d'ailleurs aucune fonction ecclésiastique; et les canusis, dont l'emploi se réduit à la garde des temples; mais elle a un ordre religieux d'ermites fort ancien : Ils se nomment *Iammabos*, c'est-à-dire soldats de montagnes, et, suivant leur nom et leur règle, ils sont obligés de combattre pour le service des camis, et pour la conservation de leur culte.

Ils font profession de mener une vie très-dure, voyageant sans cesse dans les montagnes saintes, vivant de racines pendant ces voyages, et se baignant dans l'eau froide au cœur même de l'hiver.

Les Fekis sont les quinze-vingts du Japon, mais leur origine est plus héroïque. L'empire était partagé en deux factions principales. L'empereur Feki avait pour lui la première, et le cubosama, nommé *Ghendz*, était à la tête de la seconde. Chacune prit le nom de son chef, et ces divisions remplirent long-temps le Japon de sang et d'horreur. Après une longue variété de succès, les ghendzis gagnèrent l'avantage, par l'habileté d'Ioritomo, devenu cubosama, qui gagna une bataille décisive où l'empereur fut tué. Ce malheureux monarque avait un général d'une bravoure et d'une force qu'on croyait surnaturelle : son nom était *Kakckigo*. Il s'était sauvé avec les débris de l'armée vaincue; mais il fut pris ensuite par les troupes victorieuses. Ioritomo l'estimait; il voulut se l'attacher. Ce brave guerrier lui répondit : « J'ai » été fidèle serviteur d'un bon maître; il est » mort : personne ne se vantera jamais que » j'aie eu pour lui la même fidélité et la même » affection. J'avoue que je vous dois la vie; » mais mon malheur est tel, que je ne puis » tourner les yeux sur vous sans me sentir le » désir de vous ôter la vie pour venger mon » maître. La fortune me réduit à ne pouvoir » vous marquer la reconnaissance que je dois

» à vos offres, qu'en m'arrachant ces deux » yeux qui m'excitent à votre perte. » En achevant cette réponse, il s'arracha les yeux, les mit sur une assiette, et les offrit à Ioritomo. Un mélange d'horreur et d'admiration lui ayant fait accorder aussitôt la liberté, il se retira dans la province de Fiunga, où il institua la société d'aveugles qui porte le nom de *Feki*, et qui s'est extrêmement étendue. Elle est composée d'aveugles de toutes sortes de rangs et de professions. Comme ils sont tous séculiers, leur principale distinction est de se faire raser la tête comme les bussets, ou les aveugles ecclésiastiques. Dans la manière de se vêtir, ils diffèrent peu du commun des Japonais, quoique entre eux les rangs et les dignités soient marqués par certaines différences. Les plus pauvres ne reçoivent point d'aumônes : ils s'entretiennent honnêtement par l'exercice de divers métiers qui s'accordent avec leur infortune. Plusieurs cultivent heureusement la musique : on les emploie dans les cours des princes et des grands de l'empire, aux solennités et aux fêtes publiques, telles que les processions et les mariages. Ils sont dispersés dans tout l'empire; mais leur général réside à Méaco : on lui donne le nom d'*osiokf*, et le daïri lui fait une pension annuelle de quatre mille trois cents taëls pour son entretien. Il gouverne sa société à la tête d'un conseil de dix anciens, qui a le pouvoir de vie et de mort, avec cette restriction néanmoins que, pour l'exécution d'un criminel, la

sentence doit être approuvée, et l'ordre expédié par le président de la justice impériale. C'est le conseil des dix qui nomme les officiers inférieurs qui résident dans les provinces. Les supérieurs provinciaux portent le titre de *kengios*; et chaque kengio a ses kotos, ou ses conseillers, qui gouvernent eux-mêmes des districts particuliers, et qui sont distingués du commun des aveugles par la largeur de leurs culottes. Kœmpfer vit à Nangasaki un kengio et deux kotos dont l'autorité s'étendait sur tous les aveugles de la ville et du pays d'alentour.

Les idoles étrangères sont venues disputer aux camis les adorations des Japonais. *Boudso* ou *Boudsod* est le nom qu'on donne à cette idolâtrie.

L'extrême ressemblance entre la nouvelle religion japonaise et celle des bramines fit conclure avec raison à Kœmpfer que le *Xaca* des Chinois et des Japonais est le même que *Boudda*; c'est ce que nous avons déjà vu. Ce célèbre voyageur observe à ce sujet que cette religion s'est répandue comme le figuier d'Inde, qui se multiplie de lui-même en formant de nouvelles racines de l'extrémité de ses branches.

L'attrait le plus séduisant de la religion de Xaca pour un peuple du caractère des Japonais, est l'immortalité qu'elle promet à la vertu dans une plus heureuse vie. De là ces scènes tragiques de tant de personnes de tout âge et de tout sexe qui courent à la mort de sang-froid, et même avec joie, dans l'opinion que le sacri-

fice de leur vie est agréable à leurs dieux, et qu'ils seront admis au bonheur sans aucune épreuve. Rien n'est plus commun que de voir, le long des côtes de la mer, des barques remplies de ces fanatiques qui se précipitent dans l'eau chargés de pierres, ou qui, perçant leurs barques, se laissent insensiblement submerger en chantant les louanges du dieu Canon, dont ils placent le paradis au fond des flots. Une multitude infinie de spectateurs les suit des yeux, élève leur courage jusqu'au ciel, et veut recevoir leur bénédiction avant qu'ils disparaissent. D'autres s'enferment et se font murer dans des cavernes, dont l'espace leur suffit à peine pour y demeurer assis, et où ils ne peuvent respirer que par un tuyau qu'on a soin de leur ménager. Là ils se laissent tranquillement mourir de faim, dans l'espérance que Xaca lui-même viendra recevoir leurs âmes. D'autres montent sur des pointes de rochers extrêmement élevés, au-dessous desquels il se trouve des mines de soufre dont il sort quelquefois des flammes, et ne cessent point d'invoquer leurs dieux en les priant d'accepter l'offre de leur vie, jusqu'à ce qu'ils voient la flamme qui commence à s'élever; alors ils la prennent pour une marque que leur sacrifice est accepté; et, fermant les yeux, ils se jettent la tête la première au fond de l'abîme : et d'autres se font écraser sous les roues des chariots sur lesquels on porte en procession leurs idoles, et se laissent fouler aux pieds ou étouffer dans

la presse de ceux qui visitent les temples.

Tous les Japonais ne poussent pas si loin le fanatisme ; mais l'esprit de pénitence est assez commun dans la religion de Boudso. Un grand nombre de ces idolâtres commencent le jour, dans les plus rigoureux froids de l'hiver, par se faire verser sur la tête et sur tout le corps, jusqu'à deux cents cruches d'eau glacée, sans qu'on remarque en eux le moindre frémissement; d'autres entreprennent de longs pèlerinages, marchant nu-pieds, par des chemins fort rudes, sur des pointes de cailloux, à travers les ronces et les épines, la tête découverte, bravant les ardeurs du soleil, la pluie, le froid, grimpant au sommet des rochers les plus escarpés, courant avec une vitesse inconcevable dans les lieux où les daims et les chamois passeraient avec moins de hardiesse, et marquant à ceux qui les suivent le chemin tracé de leur sang. Quelques-uns font vœu d'invoquer leurs dieux des milliers de fois par jour, prosternés contre terre, frappant chaque fois le pavé de leur front, qui en demeure écorché. Le pèlerinage que certains bonzes, nommés *damabagis*, disciples de Xaca, font de temps en temps, et que les plus zélés sectateurs entreprennent à leur exemple, peint si bien les emportemens de leur superstition, qu'il mérite d'être rapporté dans toutes ses circonstances, d'après le nouvel historien du Japon, qui les a recueillies de plusieurs mémoires dont il garantit la sûreté.

Environ deux cents pèlerins s'assemblent tous les ans dans la ville de Nara, qui est à huit lieues de Méaco; ils se mettent en marche au jour marqué. Le voyage qu'ils ont à faire est de soixante-quinze lieues, et les chemins qu'ils choisissent par les bois et les déserts sont si difficiles, qu'à peine en peuvent-ils faire une par jour; d'ailleurs ils vont pieds nus, et chacun porte sa provision de riz pour tout le voyage; à la vérité ce fardeau n'est pas considérable, parce qu'on ne mange que le matin et le soir, et qu'à chaque fois on ne prend qu'autant de riz grillé qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours on n'en trouve pas une goutte, et chacun doit porter sa provision pour ce temps; mais comme elle manque, ou qu'elle s'altère bientôt, plusieurs en tombent malades. Lorsqu'ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans pitié, et la plupart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter, mais il faut prendre des guides. Certains bonzes, nommés *genguis*, qui se rendent exprès dans une bourgade nommée *Ozino*, sont employés à cette fonction; ils conduisent les pèlerins l'espace de huit autres lieues, jusqu'au bourg d'Ozaba, où ils les remettent à d'autres bonzes, connus sous le nom de *goguis*, qui sont les directeurs de ce pèlerinage. Ces deux espèces de bonzes mènent une vie extrêmement pénitente : on ignore dans quels

lieux ils se retirent; l'idée qu'on a conçue de ces hommes extraordinaires, leur figure qui a quelque chose d'affreux, leur air et leur regard farouche, leur son de voix, leur démarche, l'agilité avec laquelle ils courent sur le penchant des rochers bordés de précipices, inspirent une véritable horreur qui fait frémir les plus intrépides. On ajoute que ces conducteurs ont de fréquens entretiens avec les démons. Enfin tout ce qu'on en raconte les ferait plutôt regarder comme des esprits infernaux que comme des hommes; ils passent néanmoins pour les confidens de Xaca, et pour des saints d'un ordre distingué.

L'autorité qu'ils prennent sur les pèlerins ne peut être conçue que par ses effets : ils commencent par les avertir d'observer exactement le jeûne, le silence, et toutes les règles établies; après quoi, pour la moindre faute, ils prennent le coupable, ils le suspendent par les mains au premier arbre, et l'y laissent exposé au plus affreux désespoir : dans cette situation un malheureux, à qui la force manque bientôt pour se soutenir, tombe et roule de précipice en précipice. Les spectateurs n'osent pousser la moindre plainte : un fils qui pleurerait son père, un père qui donnerait le moindre signe de compassion pour son fils, recevraient le même traitement.

Vers la moitié du chemin, on arrive dans un champ où les bonzes font asseoir tous les pèlerins, les mains en croix, et la bouche collée sur

leurs genoux. C'est la posture des Japonais pendant leurs prières; il faut demeurer dans cette posture l'espace de vingt-quatre heures : de grands coups de bâton puniraient le moindre mouvement; tout ce temps est destiné à faire l'examen de sa conscience, pour se disposer à la confession de tous les péchés où l'on est tombé depuis le dernier pèlerinage. Après cette préparation, toute la troupe se remet en marche : en approchant avec de nouvelles peines, on découvre un cercle de hautes montagnes, assez proches les unes des autres, au milieu desquelles s'élève un rocher escarpé qui semble se perdre dans les nues. Au sommet de ce rocher, qui est le terme du pèlerinage, les goguis ont dressé une machine par laquelle ils font sortir une longue barre de fer qui soutient une balance fort large : ils placent les pèlerins l'un après l'autre dans un des plats de la balance, en mettant dans l'autre un contre-poids pour l'équilibre; ils poussent ensuite la barre en dehors, et le pèlerin se trouve suspendu au-dessus d'un profond abîme. Tous les autres sont assis sur la croupe des montagnes d'alentour, d'où ils peuvent voir ce malheureux pénitent qui doit déclarer à haute voix tous ses péchés. Si les bonzes croient s'apercevoir qu'il ne s'explique pas nettement, ou qu'il cherche à déguiser ses fautes, ils secouent la barre, et ce mouvement le fait tomber dans un précipice dont le seul aspect est capable de troubler sa vue et sa raison. Aussitôt que l'un

a fini, un autre prend sa place : lorsqu'ils ont tous passé par une si dangereuse épreuve, ils sont conduits dans un temple de Xaca, où la statue de ce dieu est en or massif et d'une grandeur extraordinaire, environnée de plusieurs petites idoles, dont le nombre augmente chaque année. Ils y rendent leurs adorations à Xaca; ensuite ils emploient vingt-cinq jours à faire diverses stations autour des montagnes. De là, prenant congé de leurs directeurs, auxquels chacun donne la valeur de quatre écus, ils se rendent ensemble dans un autre temple, qui est le terme de leurs dévotions. Ils n'en sortent que pour faire éclater leur joie par une fête commune, et chacun prend alors le chemin qui lui convient pour se retirer.

Dans le cours de la seconde lune, on célèbre une fête plus sanglante que religieuse. Des cavaliers bien montés et bien armés se rendent sur une espèce d'esplanade; chacun porte sur son dos la figure du dieu dont il suit la secte : en arrivant, ils forment divers escadrons; c'est le prélude d'un combat qui commence à coups de pierres, mais dans lequel on emploie bientôt les flèches, les lances et le sabre; on se traite alors avec toute la fureur de la haine; aussi n'est-ce que le rendez-vous de tous ceux qui ont quelque querelle à vider. Chacun se venge sous le masque de la religion et sous les auspices des dieux. Le champ de bataille demeure couvert de morts et de blessés, sans que la justice ait droit de rechercher les motifs de cette violence.

Kœmpfer ne nous apprend point en quoi consistent les engagemens du mariage, et quelles en sont les cérémonies; mais il paraît que les inclinations n'y sont guère consultées : on se marie au Japon sans s'être connu; ce sont les parens des deux côtés qui forment le nœud; à la vérité, cet aveugle contrat n'est pas gênant, puisque la liberté de se séparer est égale pour les deux sexes, et que les hommes peuvent avoir autant de concubines qu'il leur plaît. Cependant l'adultère est puni de mort dans les femmes, et quelquefois une simple liberté leur coûte la vie. Les Japonais sont peut-être les seuls hommes du monde qui aient trouvé l'art de gagner et de se conserver le cœur de leurs femmes par cette rigueur, car on vante leur attachement et leur fidélité. Les histoires du Japon en offrent de continuels exemples : on y voit des femmes qui se laissent mourir de faim, dans le chagrin de ne pouvoir trouver d'autre voie pour suivre leurs maris au tombeau. Il est difficile d'accorder ce fonds de tendresse avec l'usage qui permet aux pères et aux mères d'exposer les enfans qu'ils ne sont point en état d'élever. Peut-être croient-ils faire un acte d'humanité en délivrant ces innocentes créatures d'une vie qui leur deviendrait à charge. Les personnes riches qui n'ont point d'enfans adoptent ceux de leurs parens et de leurs amis qui en ont un trop grand nombre.

Lorsque les aînés des familles sont parvenus à l'âge viril, les pères prennent le parti de se

retirer, et leur abandonnent la conduite de leurs biens; ils ne s'en réservent que ce qui est nécessaire à leur subsistance et à l'entretien de leurs autres enfans : le partage des cadets est modique; les filles ne portent à leurs maris que ce qu'elles ont sur elles.

Dans les conditions communes, on observe des degrés et des proportions comme dans la noblesse. Les marchands composent le premier ordre, les artisans le second, et les laboureurs le troisième.

Les funérailles du Japon sont plus uniformes qu'on ne doit se l'imaginer de cette multitude de sectes et de la variété de leurs opinions. Les ministres des temples vont prendre le corps, et le portent en chantant dans leur cloître, où ils l'enterrent sans autre rétribution que ce qui leur est offert à titre d'aumône; mais avant la mort du malade, ils ont employé tous leurs soins à se procurer une partie de son bien.

Le deuil dure deux ans, pendant lesquels on doit se priver de toute sorte de plaisirs. Les Japonais, qui ne regardent pas la mort comme un mal, commencent par se réjouir du bonheur de la personne qui vient de mourir, et ensuite ils pleurent sa perte.

CHAPITRE III.

Histoire naturelle du Japon.

Les Japonais vantent beaucoup leur climat; il doit être effectivement fort sain, puisqu'on y vit très-long-temps, que les femmes y sont très-fécondes, et qu'on y est sujet à peu de maladies : le temps néanmoins y est fort inconstant; l'hiver, l'air y est chargé de neige, et les gelées sont fortes; en été, surtout dans les jours caniculaires, les chaleurs sont insupportables: les pluies sont fréquentes pendant toute l'année; mais les plus abondantes tombent aux mois de juin et de juillet, que cette raison a fait nommer *sarsuki*, ou les mois d'eau. Cependant la saison des pluies n'a pas au Japon cette régularité qu'on observe dans les contrées plus chaudes des Indes orientales : le tonnerre et les éclairs y sont très-fréquens.

L'agitation continuelle de la mer qui environne ces îles, jointe au grand nombre d'écueils dont elle est parsemée, en rend la navigation fort dangereuse. On ne voit nulle part tant de ces trombes ou de ces colonnes d'eau dont nous avons parlé plus d'une fois : les Japonais les prennent pour des dragons d'eau qui ont une longue queue; aussi les nomment-ils, dans leur langue, *tatsmakis*, c'est-à-dire dragons

jaillissans. Les côtes du Japon ont deux fameux tourbillons qui en augmentent le danger : ces terribles écueils sont un fonds inépuisable d'allusions pour les poëtes et les prédicateurs japonais.

En général, le terroir du Japon est montagneux, pierreux et naturellement peu fertile, mais l'activité et le travail infatigable des habitans leur font tirer des rochers mêmes et des lieux les plus secs tout ce qui est nécessaire à leur subsistance; d'ailleurs la mer leur fournit abondamment du poisson et toutes sortes de coquillages. L'eau douce ne leur manque pas; ils ont beaucoup de lacs, de fontaines et de rivières, quelques-unes si rapides, qu'on ne les passe point sans danger, et qu'il n'est pas possible d'y construire des ponts; aussi la plupart ont-elles leur source dans des montagnes, d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité qu'elles sont grossies par les grandes pluies des mois de juin et de juillet. On distingue entre les plus célèbres, 1°. celle d'Usin, qui est large d'un quart de lieue d'Allemagne; elle se précipite du haut d'une montagne avec tant de rapidité, que, pour la passer à gué, dans le temps même où l'eau monte à peine aux genoux, un voyageur est obligé de faire conduire son cheval par cinq hommes robustes qui connaissent parfaitement son lit; les accidens y sont néanmoins assez rares, parce que, suivant la loi du pays, les guides sont responsables de la sûreté des passans; 2°. la rivière d'Omi, qui tire son

nom de la province où elle prend sa source, et qui se forma dans l'espace d'une nuit, deux cent quatre-vingt cinq ans avant l'ère chrétienne; 3o. celle d'Aska remarquable par le changement continuel de son lit. Kœmpfer ne nomme aucune rivière du Japon qui ait un long cours et soit navigable.

On connaît peu de pays aussi sujets aux tremblemens de terre; ils y sont si fréquens, que les habitans s'en alarment peu, quoiqu'ils soient quelquefois assez violens pour renverser des villes entières. Le peuple attribue ces violentes secousses à une grosse baleine qui se remue sous terre. On fait un récit effrayant des désordres qu'elles causèrent en 1586, depuis la province de Sacaja jusqu'à Méaco. La ville d'Iedo, résidence des empereurs cubosamas, fut presque entièrement abîmée en 1703, et plus de deux cent mille Japonais furent ensevelis sous ses ruines. En 1730, on publia dans toutes les nouvelles de l'Europe que Méaco, ancienne capitale de l'empire, et séjour ordinaire des daïris, avait été renversée dans toute son étendue avec perte d'un million d'habitans. Kœmpfer nomme quelques parties du Japon, telles que les îles de Gotto et la petite île de Suikbusima, qui n'ont jamais senti la moindre secousse : le fait est reconnu. C'est d'ailleurs une chose étonnante que le grand nombre de volcans qu'on voit au Japon. Une petite île voisine de Firando a brûlé pendant plusieurs siècles; une autre, vis-à-vis de Satsuma, jette continuellement

du feu. Dans la province de Findo, sur la cime d'une haute montagne, on voit une large ouverture qui était autrefois la bouche d'un volcan, quoiqu'il n'en sorte plus rien depuis quelques années. Dans la province du Chicugen, près d'un lieu nommé *Kuja-Nossa*, une mine de charbon qui s'est enflammée par la négligence des ouvriers, n'a pas cessé de brûler depuis. La montagne de Fesi, dans le voisinage de Surunga, fameuse par sa hauteur, par sa forme, qui représente celle d'un chapeau, et par la neige dont elle est toujours couverte, exhalait autrefois des flammes; elles ont disparu depuis que le feu avait fait une ouverture au côté de la montagne; mais on voit encore sortir une fumée noire, accompagnée d'une puanteur insupportable; la terre y est chaude, et même brûlante en divers endroits; il en sort plusieurs sources d'eau chaude. Le Japon a quantité d'autres volcans, et diverses sortes d'eaux médicinales. Caron, voyageur hollandais, parle de plusieurs sources qui passent sur des couches de divers minéraux; il en vit une qui sort d'une grotte dont l'entrée a dix pieds d'ouverture. Autant que la vue peut s'étendre dans l'obscurité, on découvre autour de cette grotte des pierres taillées en pointe comme des dents d'éléphant; l'eau est d'une chaleur tempérée. Il vit une autre fontaine qui ne coule ordinairement que deux fois le jour, l'espace d'une heure à chaque fois; mais, lorsque le vent souffle de l'est, et qu'il est violent, elle coule à trois

ou quatre reprises dans l'espace de vingt-quatre heures; enfin le même voyageur décrit une autre source qui a quelque chose encore de plus singulier. Elle sort d'une espèce de puits dont les côtés sont garnis de pierres fort grosses et fort pesantes : elle ne coule qu'à certaines heures, mais elle coule avec tant d'abondance et avec un vent si fort, que les pierres en sont ébranlées. La première eau sort à la hauteur de trois ou quatre brasses : sa chaleur surpasse le degré auquel on peut échauffer l'eau commune, et se conserve aussi beaucoup plus long-temps.

Cette multitude de volcans et de bains chauds prouve assez que la terre du Japon renferme beaucoup de soufre; mais on en a beaucoup d'autres preuves. Kœmpfer connaissait peu de pays où cette substance fût plus abondante. On en tire souvent une si prodigieuse quantité d'une île de la province de Satsuma, qu'elle en a pris son nom. Il n'y a pas plus d'un siècle qu'on a eu la hardiesse d'y aborder : elle passait auparavant pour inaccessible, à cause d'une fumée noire et épaisse qui en sort continuellement, et qui présentait des monstres horribles à l'imagination des peuples voisins. Personne ne doutait que l'île ne fût habitée par des esprits infernaux. Un particulier moins timide demanda la permission d'y entrer. Il choisit cinquante hommes résolus, avec lesquels il osa descendre au rivage. Après avoir traversé quelques bois, il trouva un ter-

rain fort uni et si couvert de soufre, que, de quelque côté qu'il marchât, il voyait sortir une épaisse fumée sous ses pieds. L'île fut nommée *Ivogasima*, c'est-à-dire *l'île de soufre*; et depuis cette découverte, elle rapporte chaque année au prince de Satsuma environ vingt caisses d'argent, outre le produit des arbres, qui n'y croissent que sur les côtes. En général, le soufre est une des principales richesses du Japon.

Il se trouve de l'or dans plusieurs provinces de l'empire. C'est une partie considérable du revenu impérial, parce qu'on ne peut ouvrir aucune mine sans la permission du gouvernement, qui se réserve les deux tiers du produit. L'or du Japon se tire ordinairement par la fonte, mais on en trouve aussi dans le sable, en le lavant; et le cuivre du pays en contient toujours un peu. Les plus abondantes mines de ce précieux métal, et celles dont l'or passait pour le plus pur ont été long-temps les mines de Sado, une des provinces septentrionales de Niphon. On y recueille encore quantité de poudre d'or, sur laquelle il ne se lève aucun droit pour l'empereur. Les mines de Surunga sont aussi très-estimées; mais les unes et les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert de nouvelles auxquelles il est rigoureusement défendu de travailler, dans la vue apparemment de les réserver pour des nécessités pressantes. Le premier essai a fait reconnaître qu'elles rendent six pour cent. Une montagne

située sur le golfe d'Okus, dans le district d'Omura, s'étant écroulée dans la mer à la fin du siècle passé, on trouva que le sable du lieu qu'elle avait occupé était mêlé d'or pur. Malheureusement on ne put tirer beaucoup d'avantage d'une si riche découverte. Un grand tremblement de terre, suivi de marées extraordinaires, couvrit la mine de boue et d'argile à la hauteur de plusieurs brasses, et le travail fut abandonné. Dans la province de Chicungo, une autre mine qui donnait beaucoup d'or s'est tellement remplie d'eau, qu'il est devenu impossible d'y travailler : on est persuadé néanmoins qu'en faisant une ouverture dans le rocher qui est à l'entrée, l'eau pourrait s'écouler; et cette entreprise avait été formée ; mais un orage survenu dans le moment qu'on allait commencer le travail fit juger que la Divinité du lieu ne voulait pas qu'on déchirât le sein d'une terre qui était sous sa protection. De même un torrent sorti tout d'un coup d'une montagne où l'on allait ouvrir une mine d'or, dans l'île d'Amakusa, répandit l'épouvante parmi les habitans, et fit prendre la fuite aux ouvriers.

La province de Bungo a des mines d'argent. Katami, lieu situé au nord du Japon, en a de plus riches encore. L'argent du Japon passe pour le meilleur du monde; autrefois même on l'échangeait à la Chine, poids pour poids, pour de l'or. Les Japonais ont encore un métal précieux, mais composé, qu'ils nomment

sova ou *saouas*, dont la couleur tire sur le noir, et qui est un mélange de cuivre et d'or. Il n'est pas particulier au Japon, mais on l'y travaille avec un art dont on n'approche point dans les autres contrées de l'Asie; et lorsqu'il est employé, il ne cède en rien à l'or pour l'éclat et la couleur.

Mais le cuivre est le plus commun des métaux de ces îles, et suffirait seul pour les enrichir. On le tire principalement des provinces de Surunga, d'Alsango et de Kijnokuni. Le plus fin et le plus malléable est celui de Kijnokuni. Celui d'Alsango est si grossier, que, pour l'employer facilement, il faut sur soixante-dix catis, en mêler trente. Celui de Surunga est non-seulement très-fin et sans défauts, mais il est chargé de beaucoup d'or, et les Japonais séparent mieux ces métaux qu'ils ne faisaient autrefois : les raffineurs de la côte de Coromandel y trouvent moins leur compte. Le laiton est assez rare au Japon, et beaucoup plus cher que le cuivre, parce qu'il ne s'y trouve pas de calamine, et qu'il faut en faire venir du Tonquin, en gâteaux plats qui se vendent fort cher. La province de Bungo produit un peu d'étain si blanc et si fin, qu'il n'est guère inférieur à l'argent; mais les Japonais n'en font presque aucun usage.

On ne trouve de fer que sur les confins des trois provinces de Nincasaka, de Bitsiu et de Fisen; mais on l'y trouve en grande abondance. Il est affiné dans les mêmes lieux, et

se vend presque aussi cher que le cuivre. La plupart des outils de fer sont à plus haut prix au Japon que ceux qui ne sont que de cuivre, ou même de laiton. Ces deux métaux ne servent que pour les ustensiles, les crochets, les crampons, et d'autres pièces qui entrent dans la construction des navires et des édifices. Pour la cuisine, les pots sont d'une composition de fer, et fort peu épais. Les plus vieux sont les plus estimés, parce qu'il y entre un alliage dont on a perdu le secret. La houille ne manque point au Japon : elle abonde dans la province de Tsikusen, dans les environs de Kuganissu, et dans les provinces septentrionales.

Le sel commun se fait avec l'eau de la mer. On creuse un grand espace de terre qu'on remplit de sable fin, sur lequel on jette de l'eau de mer qu'on laisse sécher. On recommence la même opération jusqu'à ce que le sable paraisse assez imbibé de sel : alors on le ramasse; on le met dans une cuve, dont le fond est percé en trois endroits; on y jette encore de l'eau de mer qu'on laisse filtrer au travers du sable; on reçoit cette eau dans de grands vases, pour la faire bouillir jusqu'à certaine consistance ; et le sel qui en sort est chauffé dans de petits pots de terre jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Le Japon n'a pas d'antimoine ni de sel ammoniac ; on n'y connaît pas même leurs qualités ni leurs usages. Le vif-argent et le borax y viennent de la Chine. Kœmpfer y trouva

néanmoins deux sortes de borax, qui croissent naturellement, mais si mêlées de parties hétérogènes, que les Japonais ne veulent pas se donner la peine de les séparer. Le mercure sublimé est rare et d'un prix excessif dans leurs îles. Ils en font le principal ingrédient d'une eau mercurielle qu'ils croient souveraine pour la guérison des ulcères, des cancers et d'autres maux. Le cinabre naturel se prend dans plusieurs maladies, et l'artificiel s'emploie dans les couleurs; l'un et l'autre viennent de la Chine. Le commerce de cette marchandise est entre les mains de quelques particuliers qui jouissent d'un privilége exclusif. Kœmpfer ne dit rien du plomb; mais Caron assure que le Japon en produit beaucoup.

On trouve dans les montagnes de Tsengaar, situées à l'une des extrémités septentrionales du Japon, différentes espèces d'agates, dont quelques-unes sont d'une rare beauté, bleuâtres, et approchant beaucoup du saphir. On en tire aussi des cornalines et du jaspe. Les côtes de Sikokf sont couvertes d'huîtres et d'autres coquillages qui renferment des perles. Les plus grosses et les plus belles se trouvent dans une sorte d'huître nommée *akoia*. Elle est à peu près de la largeur de la main, mince, frêle, unie et luisante au-dehors, un peu raboteuse et inégale en dedans, d'une couleur blanchâtre, aussi éclatante que le noir ordinaire, et difficile à ouvrir. On ne voit de ces coquilles qu'aux environs de Satsuma, et dans le golfe d'Omu-

ra. Le profit qui en revient aux princes de Satsuma les a portés à défendre qu'elles soient vendues au marché. Elles sont rares : Kœmpfer s'en procura quelques-unes. On leur attribue, dit-il, une propriété fort extraordinaire : si l'on en met quelques-unes dans une boîte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille, qui se nomme *takaraga*, on voit naître à côté de chacune une ou deux petites perles qui se détachent d'elles-mêmes au bout de trois ans, temps auquel on les suppose parvenues à leur maturité. Marc-Pol et d'autres voyageurs assurent qu'on trouve au Japon des perles rouges de figure ronde. Kœmpfer décrit cette coquille que les Japonais nomment *avabi* : elle est d'une seule pièce presque ovale, assez profonde, ouverte d'un côté, par lequel elle s'attache aux rochers et au fond de la mer, et percée d'un rang de trous qui deviennent plus grands à mesure qu'ils s'approchent de sa plus grande largeur. Sa surface extérieure est rude et gluante ; il s'y attache souvent des coraux, des plantes de mer, et d'autres coquilles. Elle renferme une excellente nacre, d'où il s'élève quelquefois des excroissances de perles blanchâtres. Cependant une grosse masse de chair qui remplit sa cavité est le principal attrait qui la fasse rechercher des pêcheurs. Ils ont des instrumens faits exprès pour les détacher des rochers. Le même voyageur décrit d'autres coquilles moins précieuses.

Dans une rivière de la province d'Ietsingo, on trouve de la naphte de couleur rougeâtre, que les Japonais nomment *tsutsonoabra*, ou terre rouge : elle se tire de certains endroits où l'eau est presque dormante, et l'on s'en sert dans les lampes au lieu d'huile. Les côtes de Satsuma et des îles de Riuku offrent souvent de l'ambre gris ; mais il s'en trouve encore plus sur celles de Khumano ou des provinces de Kijnokuni et d'Isiu. Kœmpfer raconte qu'on le tire principalement des intestins d'une baleine assez commune dans la mer du Japon, et nommée *Fiaksiro* par les habitans, c'est-à-dire, poisson à cent brasses, parce qu'ils supposent que ses intestins ont cette longueur. Il y est mêlé avec les excrémens de l'animal, qui sont comme de la chaux, et presque aussi durs qu'une pierre. C'est par leur dureté qu'on juge s'il s'y trouvera de l'ambre gris ; aussi le nomme-t-on *kusuranofu*, nom qui signifie excrément de baleine ; mais ce n'est pas de là qu'il tire son origine. De quelque manière qu'il croisse au fond de la mer, ou sur les côtes, il paraît qu'il sert de nourriture à ces baleines, et qu'il ne fait que se perfectionner dans leurs entrailles : avant qu'elles l'aient avalé, ce n'est qu'une substance assez difforme, plate, gluante, semblable à la bouze de vache, et d'une odeur très-désagréable. Ceux qui le trouvent dans cet état, flottant sur l'eau, ou jeté sur le rivage, le divisent en petits morceaux, qu'ils pressent pour lui donner la forme de boule : à

mesure qu'il durcit, il devient plus solide et plus pesant. D'autres le mêlent et le pétrissent avec de la farine de cosses de riz, qui en augmente la quantité et relève sa couleur. Il y a d'autres manières de le falsifier; mais si l'on en fait brûler un morceau, le mélange se découvre aussitôt par la couleur, l'odeur et les autres qualités de la fumée. Les Chinois, pour le mettre à l'épreuve, en raclent un peu dans de l'eau de thé bouillante; s'il est véritable, il se dissout et se répand avec égalité. Les Japonais n'ont connu que des Chinois et des Hollandais la valeur de l'ambre gris. A l'exemple de la plupart des nations orientales de l'Asie, ils lui préféraient l'ambre jaune.

Les mers du Japon produisent une quantité surprenante de plantes marines, d'arbrisseaux, de coraux, de pierres singulières, d'éponges et de toutes sortes de coquillages, qui égalent en beauté ceux d'Amboine et des îles Moluques. Mais les Japonais en font peu d'estime; ou si le hasard en fait tomber dans le filet d'un pêcheur, il les porte au temple le plus voisin, pour les offrir à Iebis, qui est le Neptune du Japon, comme un tribut de l'élément auquel cette divinité préside.

Un voyageur qui avait fait un long séjour à la Chine a prétendu qu'il ne se faisait point de porcelaine au Japon, et que celle qui se vend parmi nous, à ce titre, se faisait à la Chine pour les Japonais qui l'y venaient acheter. Il est vrai qu'ils y en achètent beaucoup; mais il

ne l'est pas moins que celle qui porte le nom du Japon se fabrique dans le Fisen, la plus grande des neuf provinces de Sikokf ou du Ximo. La matière est une argile blanchâtre qui se tire en abondance des montagnes voisines d'Urisijno, de Suvota, et de quelques autres endroits de la même province. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, elle demande encore d'être pétrie et bien lavée pour devenir transparente; et ce travail est si pénible, qu'il fait dire, comme un proverbe, que les os humains sont un des ingrédiens dont la porcelaine est composée. On n'a pas d'autres lumières sur la fabrique de cette précieuse vaisselle. Personne n'ignore que l'ancienne porcelaine du Japon est plus estimée que celle de la Chine, et qu'elle paraît mériter cette préférence, surtout par le blanc de lait qui la distingue. Celle d'aujourd'hui n'est pas de la même beauté; ce qui fait juger que le secret de la préparation s'est perdu. Celle de Saxe approche beaucoup plus de l'ancienne, et celle de Chantilly encore plus: l'une et l'autre la surpassent même par le dessin et par la finesse des traits.

Parmi les végétaux qui sont le plus en usage au Japon, Kœmpfer donne le premier rang au mûrier. Quoique son fruit, noir ou blanc, soit insipide dans ces îles, ce défaut est bien compensé par l'avantage qu'on y tire de ses feuilles pour la nourriture des vers à soie. Il croît dans la plus grande partie du Japon, surtout dans

les provinces septentrionales, où quantité de villes et de villages tirent presque uniquement leur subsistance des manufactures d'étoffes de soie. Le *kadsi* est le mûrier à papier. Quoiqu'il croisse sans culture, on prend soin de le transplanter; il s'élève avec une vitesse surprenante, et ses branches s'étendent fort loin. De son écorce on fait non-seulement du papier, mais des cordes, de la mèche, du drap, diverses sortes d'étoffes, et d'autres objets.

L'*urusi*, ou l'arbre du vernis, n'est pas moins admirable par son utilité; il produit un suc blanchâtre, dont les Japonais se servent pour vernir tous leurs meubles, leurs plats et leurs assiettes. A la table même de l'empereur, la vaisselle et les ustensiles vernissés obtiennent la préférence sur les plus précieux métaux. On distingue une autre espèce d'arbre au vernis, qui a les feuilles plus étroites, et qui se nomme *faasi*. Il croît sur les collines et les montagnes; mais son suc n'a pas la même bonté de l'autre, et ne fournit pas la même quantité. Le véritable urusi est une espèce particulière au Japon. Celui d'Iametto est le plus estimé. Kœmpfer observe que l'arbre au vernis qu'on trouve aux Indes est tout-à-fait différent de l'urusi des Japonais.

Le Japon a plusieurs espèces de lauriers. Celui qui porte des baies rouges est le *faux cannellier*, ou plutôt, à cause de sa viscosité, le *cassia lignea*. Il ressemble parfaitement au vrai cannellier, non-seulement par sa grandeur,

mais encore par sa figure, et la substance des feuilles.

Le *kus*, ou l'arbre du camphre, est une autre espèce de laurier. Les paysans de la province de Satsuma et des îles de Gotto font le camphre par une simple décoction des racines et du bois de cet arbre, coupés en petits morceaux. Il est à très-vil prix. On peut avoir depuis quatre-vingts jusqu'à cent cattis de camphre bouilli du Japon pour un seul catti de véritable camphre de Bornéo.

Le *tsianoki*, ou l'arbrisseau du thé, est une des plantes les plus utiles qui croissent au Japon, quoiqu'elle y soit reléguée sur le bord des champs de riz et d'autres lieux, où elle ne peut recevoir de culture. La boisson commune des Japonais est une infusion des plus grandes feuilles de cet arbrisseau. On fait sécher les plus jeunes et les plus tendres; on les met en poudre, qu'on jette dans une tasse d'eau chaude.

L'arbre qu'on nomme *sansio* est d'une moyenne grandeur, et muni de pointes ou de piquans. Les Japonais se servent de son écorce et de ses cosses au lieu de poivre et de gingembre; ils mangent ses feuilles comme celles du *richès*, autre arbre aromatique qui croît dans leurs îles.

Les figuiers et les châtaigniers sont fort communs dans cet empire.

Le noyer croît principalement dans les provinces du nord. Elles produisent aussi une espèce d'if fort haut que les Japonais nomment

kaja, et qui porte des noix renfermées dans une véritable pulpe. Leur grosseur et leur forme sont celles de la noix d'arek. Elles n'ont pas un goût fort agréable lorsqu'elles sont fraîches; mais elles deviennent meilleures en séchant. Leur huile a des qualités purgatives qui la rendent fort saine; et le goût d'ailleurs en est presque le même que celui des amandes douces : elle sert aussi pour apprêter les viandes. La fumée des noyaux est le principal ingrédient dont on compose la meilleure encre du Japon.

Deux espèces de chênes, les seules qui croissent au Japon, sont fort différentes des nôtres : les glands de la première, qui est aussi la plus grande, se mangent bouillis; le fruit du naatme, autre arbre du pays, est d'une bonté singulière, et beaucoup plus gros qu'ailleurs. On ne voit de limoniers au Japon que dans les jardins des curieux; mais les oranges et les citrons y croissent en abondance.

Les Japonais plantent peu de vignes, parce qu'ils ont reconnu que leur raisin mûrit difficilement. Leurs mûres et leurs framboises ont un goût désagréable. L'insipidité de leurs fraises ne leur permet guère d'y toucher. Ils ont abondamment des pêches, des abricots et des prunes. Les prunes sont de deux sortes, toutes deux différentes des nôtres; les unes blanches, les autres couleur de pourpre : elles ont des petits grains comme les mûres. On ne cultive au Japon les cerisiers et quelques autres arbres que pour les fleurs; mais par cette culture elles

deviennent aussi grandes que des roses, et sont charmantes au printemps.

Le sapin et le cyprès sont les arbres les plus communs dans les bois et les forêts de toutes ces îles. On en construit les maisons et les vaisseaux; on en fait des cabinets, des coffres, des boîtes et des cuves : les branches servent de bois de chauffage. D'ailleurs, comme tous les chemins sont bordés de ces arbres, et qu'on en plante dans les lieux sablonneux dont on n'a pas d'autre avantage à tirer, le peuple en ramasse soigneusement les feuilles avec la double utilité de tenir les chemins fort nets, et d'avoir abondamment de quoi se chauffer. Il n'est permis à personne de couper aucun sapin ni aucun cyprès sans la permission du magistrat; et ceux-mêmes à qui elle est accordée doivent toujours en replanter de jeunes à la place.

Le bambou est très-commun au Japon, et d'un aussi grand usage que dans toutes les Indes.

Le *finoki* et le *suggi* sont deux sortes de cyprès, dont le bois, quoique léger et blanchâtre, est d'une si bonne substance, qu'il ne prend jamais l'eau. La cour a quelquefois défendu d'en couper; mais cet ordre est mal observé dans les provinces éloignées. Le *ksamaki*, c'est-à-dire, le *maki* puant, le *ssinoki*, espèce de chêne, et l'*isunoki*, ou l'arbre de fer, qui tire ce nom de la dureté extraordinaire de son bois, sont des arbres très-communs, dont la plupart des maisons sont bâties. Le *fatznoki*, autre

arbre qui croît aux environs de la ville d'Ieseri, et la racine du camphrier, fournissent le meilleur bois et le plus rare pour les cabinets, les bureaux et d'autres ouvrages de cette nature. Leurs veines sont d'une extrême beauté.

Il n'y a point de pays qui l'emporte sur le Japon pour l'agrément et la variété des fleurs qui ornent ses champs, ses collines et ses forêts. Les plus belles se transplantent dans les jardins, où l'art et la culture achèvent de leur donner une perfection admirable.

Entre les principales, on nomme le *tsubaki*, espèce d'arbrisseau dont les fleurs ressemblent aux plus belles roses : il croît dans les bois et les haies. On en distingue tant d'espèces différentes, que, s'il faut en croire les Japonais, leur langue a neuf cents mots pour les exprimer. Le *satsuki* est un autre arbrisseau qui porte des fleurs de lis, et dont les jardins offrent plus de cent différentes espèces; mais parmi celles qui viennent sans culture on en admire deux, l'une violette, et l'autre incarnate, dont Kœmpfer assure que la beauté ne peut s'exprimer. Le *sakanadsio* est encore un arbrisseau qui porte des fleurs de lis, mais beaucoup plus grandes que celles qu'on vient de nommer : il est plus rare, et l'on en compte trois sortes. Le *momidsi* est une espèce d'érable qui prend son nom de la couleur violette de ses feuilles : on en distingue deux sortes, dont la différence consiste dans la couleur de leurs feuilles : les unes sont violettes en été, et

les autres ne le deviennent qu'en automne; mais elles sont d'une égale beauté. Les feuilles du *fasi* changent aussi de couleur, et deviennent violettes en automne.

Il est impossible de représenter la variété des marguerites et des lis du Japon. Les premières, dont une heureuse culture rend les fleurs aussi grandes que les roses, font le principal ornement des maisons et des jardins; les autres font un jardin naturel des lieux les plus incultes. On n'y voit pas moins de narcisses et de giroflées; mais Kœmpfer observe que toutes ces fleurs n'ont l'odeur ni si agréable ni si vive que celles de la même espèce qui croissent dans les autres pays, et qu'elles ne les surpassent que par l'éclat de leurs couleurs: il en est de même de la plupart des fruits du Japon; leur goût n'est pas aussi délicieux, aussi aromatique que celui des fruits de la Chine et des autres contrées de l'Orient.

Les Japonais cultivent autant de chanvre et de coton qu'ils peuvent ménager de terrain pour ces plantes. Le *sijto*, ou le chanvre sauvage, croît abondamment dans la plupart des lieux incultes: on en fait toutes sortes d'étoffes fines et grossières. La semence de plusieurs plantes produit une huile qui a divers usages dans la médecine et pour les besoins domestiques. Telle est celle du *kiri*, grand arbre dont les feuilles ressemblent à celles de la bardane: sa semence est semblable à celle de la guimauve. Le daïri porte dans ses armes la

feuille de cet arbre avec trois boutons épanouis.

Kœmpfer doute qu'il y ait quelque pays au monde où l'on entende mieux l'agriculture; ce qu'il attribue, d'un côté, à la multitude des habitans, et de l'autre, au défaut de commerce et de communication avec les étrangers, qui les met dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins par leur propre travail. Il n'y a pas un pouce de terre en friche au Japon; non-seulement le plat pays, qu'on n'emploie jamais en pâturage, mais les montagnes les plus hautes produisent du blé, du riz, des légumes, et une infinité d'herbes nourrissantes ou médicinales. Les terres basses et unies sont labourées avec des bœufs. Les hommes réservent leurs bras pour la culture des lieux d'un accès difficile: tout est fumé et disposé avec un art infini. Il ne manque à ces insulaires, après avoir bien conçu la nécessité de l'art, et l'avoir porté à sa perfection, que de l'avoir ennobli comme à la Chine.

Les Japonais ont une méthode assez singulière pour donner de la fertilité à leurs terres. Ils ont toujours de grands amas de fiente et de toutes sortes d'immondices; ils brûlent de vieilles nippes qu'ils y joignent, ils y emploient même des coquilles d'huîtres. Ce mélange produit un excellent engrais. On a déjà remarqué qu'avant d'ensemencer une terre, ils la mesurent, et que cette opération se renouvelle à l'approche de la moisson; ensuite ils supputent

ce que la récolte doit leur rapporter. Ces conjectures sont ordinairement d'une justesse surprenante, et garantissent les seigneurs des tromperies de leurs fermiers. Les propriétaires ont six dixièmes de tous les fruits de leurs terres, et les quatre autres sont pour ceux qui les cultivent. Les fermiers du domaine impérial ne donnent que quatre dixièmes aux intendans de l'empereur; les six autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une terre qui n'est point à lui, il jouit de toute la récolte pendant les deux ou trois premières années; mais dans les baux on a toujours égard à la bonne ou mauvaise qualité du terroir, et la loi porte que, si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa terre, il en perd la propriété.

On cultive particulièrement au Japon ce qui se nomme *gokof*, ou les cinq fruits de la terre. C'était anciennement la seule nourriture d'un pays où la religion défend l'usage de la viande; mais, soit dispense ou relâchement, cette règle est aujourd'hui fort mal observée. Les cinq fruits sont le riz, l'orge et le froment, et deux sortes de fèves. Le riz du Japon, surtout une espèce qui est la plus commune dans les provinces septentrionales, l'emporte beaucoup sur celui des Indes; il est d'une blancheur de neige, et si nourrissant, que les étrangers qui n'y sont pas faits en doivent user avec modération. On le mange cuit à l'eau. Ce qui reste au delà des provisions annuelles est employé à faire une bière qui se nomme *saki*. Le riz se

sème dans la saison des pluies, et ce travail est le partage des femmes. On le sème dans toutes les terres qui paraissent propres à le recevoir, et dont on n'est pas forcé à faire un autre usage. Les plus convenables à cette culture sont les terres basses et plates qui peuvent être percées de canaux pour les arroser. La province de Fisen est une des plus fertiles en riz, et produit le meilleur; aussi les campagnes y sont-elles coupées de toutes parts par des canaux tirés des rivières, et quantité d'écluses donnent la facilité de les inonder entièrement.

Quoique l'orge soit principalement destiné à la nourriture des chevaux et du bétail, on ne laisse pas de l'employer quelquefois à l'apprêt des viandes, et d'en faire des gâteaux: les pauvres en font même du pain. Il en croît au Japon une espèce dont les épis prennent la couleur de pourpre en mûrissant. Le froment est à vil prix, et ne s'emploie qu'à faire des gâteaux.

Les raves croissent facilement au Japon, et sont d'une grosseur extraordinaire. De toutes les productions, c'est peut-être celle qui fournit le plus à la nourriture des habitans; mais comme ils fument la terre avec les excrémens humains, elles ont une odeur si forte, que les Européens ont peine à les supporter.

On voit croître sans culture une infinité d'autres plantes dans les champs, sur les montagnes, dans les marais, dans les lieux les plus

stériles, et sur les côtes de la mer. Il y en a très-peu dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ne servent de nourriture aux habitans. Cette facilité à manger tout ce que la nature prend soin de leur offrir, les expose quelquefois à de fâcheuses méprises ; mais ils ont l'art de faire perdre à plusieurs plantes leurs qualités vénéneuses. Ainsi du koniokf, qui est une dangereuse espèce de *gouet*, ils font une bouillie assez douce et de fort bon goût. En faisant infuser les racines de la fougère, qu'ils nomment *varabi* ou *ren*, ou de la fève d'Égypte, que quelques-uns nomment fleur de *tarate*, et d'une autre racine qu'ils appellent *kasne*, ils en tirent une farine qui s'emploie dans l'apprêt des viandes, et qu'on mange aussi seule, après l'avoir fait dissoudre dans l'eau. De toutes les plantes qui croissent dans la mer, il n'y en a presque pas une que les Japonais ne mangent ; ce sont les femmes des pêcheurs qui les préparent et qui les vendent. Leur adresse est extrême à les tirer du fond de la mer, en plongeant jusqu'à trente et quarante brasses de profondeur.

On peut voir dans l'histoire du Japon de Kœmpfer, et dans son ouvrage latin qui a pour titre, *Amœnitates exoticæ*, un détail fort étendu de toutes les plantes du Japon : mais le plan de cet Abrégé ne nous permet pas de faire sur chaque pays une botanique complète.

Les animaux domestiques doivent multiplier beaucoup dans un pays où le dogme de la mé-

tempsycose fait respecter leur vie. On trouve au Japon le cheval, le taureau; le chien et le chat. On n'y voit ni ânes, ni mulets, ni chameaux, ni éléphans. Les Portugais y avaient porté des moutons et des chèvres, qui avaient passablement multiplié; mais les Japonais, ne trouvant aucune utilité à les nourrir, parce qu'ils n'osent en manger la chair, et qu'ils ne savent pas en travailler le poil et la laine, les ont laissé devenir sauvages.

Les chevaux japonais sont petits; mais il s'en trouve qui ne le cèdent ni en beauté ni en vitesse à ceux de Perse. Les meilleurs viennent des provinces de Satsuma et d'Oxu. Les taureaux et les vaches servent uniquement pour l'agriculture et le charroi. On ne connaît au Japon ni le beurre, ni l'usage du lait. On y trouve deux sortes de taureaux : les premiers diffèrent peu des nôtres; les seconds sont des buffles d'énorme grosseur, qui ont une bosse sur le dos comme les chameaux, et qui ne servent que pour le transport des marchandises. On nourrit quelques porcs dans la province de Fisen, mais uniquement pour les vendre aux Chinois, qui les y ont portés. Quoique la trasmigration des âmes soit reçue à la Chine comme au Japon, les Chinois observent moins scrupuleusement les maximes, et mangent volontiers de la chair de porc.

Depuis le règne de l'empereur Tsinajos, qui occupait le trône des cubosamas du temps de Kœmpfer, il y avait plus de chiens au Japon

qu'on n'en avait jamais vu dans cet empire, et peut-être plus que dans aucun pays du monde. Quoiqu'ils eussent chacun leur maître, ils se tenaient dans les rues, où ils étaient fort incommodes aux passans. Dans chaque rue, on était obligé, par un ordre particulier de l'empereur, d'entretenir un certain nombre de ces animaux, et de les nourrir. On y avait bâti de petites loges pour leur servir de retraite lorsqu'ils étaient malades, et pour les y traiter avec beaucoup de soin. Ceux qui venaient à mourir devaient être portés sur le sommet des montagnes, lieu fixé pour leur sépulture : il était defendu, sous de grosses peines, de les insulter ou de les maltraiter. C'était un crime capital de leur ôter la vie, quelque désordre qu'ils pussent causer. Les plaintes devaient être portées à leurs maîtres, qui avaient seuls le droit de les punir. Cette étrange attention à les conserver venait d'une idée superstitieuse de l'empereur, qui était né sous le signe céleste auquel les Japonais donnent le nom de *chien*. Voici à ce sujet un conte japonais : « Le maître d'un chien mort le portait au sommet d'une montagne pour l'enterrer. Fatigué du poids, il se mit à maudire le jour de la naissance de l'empereur, et l'ordre ridicule qui causait tant d'embarras à toute la nation. Son compagnon lui conseilla de se taire, quoiqu'il ne condamnât point son impatience et ses plaintes ; mais, dans la nécessité d'obéir à la loi, il lui dit qu'au lieu de se livrer aux imprécations,

il devait remercier les dieux de ce que l'empereur n'était pas né sous le signe du cheval, parce que son fardeau eût été bien plus pesant. »

Les Japonais n'ont point de lévriers, ni d'épagneuls, ni d'autres races de chiens pour la chasse ; cet exercice n'étant pas fort en usage dans un pays si rempli d'hommes et si mal pourvu de gibier, ceux qui en ont le goût n'y emploient que des chiens ordinaires. Ils ont une espèce particulière de chats dont on vante beaucoup la beauté. Leur couleur est blanchâtre, avec de grandes taches noires et jaunes, et leur queue fort courte. Ils ne font pas la guerre aux souris ; leur unique usage est de servir à l'amusement des femmes, qui se plaisent à les caresser.

Les quadrupèdes sauvages du Japon sont les lièvres, les daims, les sangliers, que quelques sectes permettent de manger en certains temps de l'année ; les singes, les ours, les tanukis, les chiens sauvages, les itutz, les renards, les rats et les souris.

L'île de Mijosima est célèbre par une espèce particulière de daims qui sont fort doux et naturellement apprivoisés. Les lois du pays défendent de les tuer, et font un devoir aux habitans d'enterrer ceux qui meurent près de leurs maisons. Un Japonais qui manquerait à cette obligation serait condamné à quelques jours de travail pour les temples ou pour le public.

Les singes du Japon sont extrêmement do-

ciles, mais le nombre n'en est pas grand. Leur couleur est d'un brun obscur; ils ont la queue courte, le visage et le dos rouges et sans poils. Kœmpfer en vit un auquel on donnait cent six ans : c'est beaucoup. Les provinces du nord ont quelques ours, mais fort petits. On y voit aussi des chiens sauvages qui ont le museau grand et ouvert. Le tanuki est un animal d'une espèce très-singulière; sa couleur est d'un brun obscur, et son museau ressemble à celui d'un renard : il n'est pas fort gros. Kœmpfer le prend pour une espèce de loup. L'itutz et le tin sont deux animaux de couleur roussâtre, qui ne seraient pas différens, si le tin n'était plus gros que l'autre. Ils vivent si familièrement sous le toit des maisons, qu'on peut les mettre au rang des animaux domestiques. Ils font la guerre à la volaille et au poisson. Toutes ces îles sont remplies de rats et de souris. Les habitans apprivoisent de gros rats, et leur apprennent à faire divers tours d'adresse, surtout à Osaka, qui est comme le rendez-vous de tous les charlatans de l'empire. Les renards ne sont guère moins communs : le peuple les croit animés par le diable; ce qui n'empêche pas les chasseurs de les tuer, parce qu'on fait de leur poil d'excellens pinceaux pour écrire et pour peindre. On ne voit dans aucune île du Japon ni tigres, ni lions, ni panthères, ni d'autres espèces de grands animaux féroces.

Entre les insectes, celui qu'on nomme *fourmi blanche* passe pour le plus nuisible : c'est

un petit ver délié et blanc comme la neige, à l'exception de la tête et de la gorge, qui sont d'un brun obscur. Les Japonais le nomment *do-toos*, c'est-à-dire *perceur*, nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre; et s'il peut entrer dans un magasin, il détruit en peu de temps les meilleures marchandises. Le seul préservatif qu'on ait découvert jusqu'ici contre ces dangereux insectes, est de répandre du sel sur tout ce qu'on veut dérober à leurs morsures. Ils sont en guerre continuelle avec les autres fourmis; et lorsqu'une des deux espèces s'est emparée de quelques lieux, il ne faut pas craindre que l'autre puisse s'y loger. Les fourmis blanches ne peuvent supporter l'air, et, pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent le long des chemins des voûtes et des arcades qui tiennent à la terre : elles marchent avec une vitesse incroyable, et souvent tout est ravagé avant qu'on ait pu s'apercevoir de leur arrivée. Quelques-uns attribuent des effets si prompts à l'acrimonie de leurs excrémens; mais Kœmpfer assure que quatre pincettes recourbées et tranchantes dont leur museau est armé, suffisent pour causer tous les désordres dont on les accuse. Il rapporte que, s'étant une fois couché assez tard, il aperçut le lendemain sur sa table des traces de leur route, et qu'en y jetant les yeux de plus près, il découvrit un trou de la grosseur du petit doigt, qu'elles avaient fait dans l'espace de quelques heures à l'un des

pieds montans de la table; un autre en travers de la table même, et un troisième au milieu de l'autre pied en descendant, par lequel elles rentraient dans le plancher. On ne peut supposer que leurs excrémens aient assez d'âcreté pour un effet si prompt; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est la matière dont ces petits animaux composent leurs voûtes.

Les lézards du pays ne diffèrent pas des nôtres. On y voit peu de serpens. Le fitakuts ou fibakari, qui est un des plus remarquables, a la tête plate et les dents aiguës. Sa couleur est verte; il a pris son nom de la longueur du jour ou de l'espace de temps que le soleil demeure sur l'horizon, parce que ceux qui en sont mordus meurent avant le coucher de cet astre. Les soldats en mangent la chair, dans l'opinion qu'elle a la vertu d'échauffer leur courage.

Dans les jours consacrés à la mémoire d'une personne morte, il n'est pas permis à ses parens ni à ses amis de tuer un oiseau ni le moindre animal. Pendant l'année du deuil de l'empereur, il est défendu dans tout l'empire de tuer ou de porter au marché aucune créature vivante.

Les oiseaux sauvages sont devenus si familiers dans les îles du Japon, qu'on en pourrait mettre plusieurs espèces au rang des animaux domestiques. Le principal est le tsuri ou la grue, qu'une loi particulière réserve pour le divertissement ou l'usage de l'empereur. Cet oiseau et la tortue passent pour des animaux

d'heureux augure, opinion fondée sur la longue vie qu'on leur attribue, et sur mille récits fabuleux. Les appartemens de l'empereur et les murailles des temples sont ornés de leurs figures. Jamais le peuple ne nomme une grue sans y joindre le titre d'*o-tsurisama*, c'est-à-dire *monseigneur la grue*. On en distingue de deux sortes; l'une aussi blanche que l'albâtre, l'autre grise ou couleur de cendre.

On distingue deux sortes d'oies sauvages qui ne se mêlent jamais; les unes blanches comme la neige, avec les extrémités des ailes fort noires; les autres d'un gris cendré, toutes si communes et si familières, qu'elles se laissent facilement approcher. Quoiqu'elles fassent beaucoup de dégât dans les campagnes, il est défendu de les tuer sous peine de mort, pour assurer le privilége de ceux qui achètent ce droit. Les paysans sont obligés d'entourer leurs champs de filets pour les défendre de leur ravage. Entre plusieurs espèces de canards, le plus commun, qui se nomme *kinmodsui*, est d'une beauté si rare, que les étrangers qui ne l'ont vu qu'en peinture ne peuvent s'imaginer qu'il existe réellement. Son plumage forme des nuances admirables; mais le rouge domine autour du cou et de la gorge. Il a la tête couronnée d'une magnifique aigrette.

Les faisans du Japon sont d'une extrême beauté, surtout une espèce particulière qui se distingue par l'éclatante variété de ses couleurs, et par une admirable queue qui n'a pas moins

de deux ou trois pieds de longueur. Les bécassines sont fort communes. Quelques sectes en mangent, et se permettent aussi les faisans, les oies et les canards. On ne connaît qu'une espèce de pigeons sauvages, qui ont le plumage noir et bleu, et qu'on éloigne soigneusement des maisons, parce que l'expérience a fait connaître que leur fiente prend feu aisément. On voit des cigognes au Japon pendant toute l'année. Les meilleurs faisans viennent des provinces septentrionales; mais on les nourrit moins pour le vol que par curiosité pour leur grandeur. Les éperviers ne sont pas ici moins communs que dans toutes les Indes orientales.

Le *fotetenis* est un oiseau nocturne d'un goût exquis, et qu'on ne sert même sur les tables des grands que dans des occasions extraordinaires.

Les Japonais ont des abeilles qui font de la cire et du miel, mais en petite quantité.

Entre les papillons, on en distingue un fort grand nommé *jamma-tsio*, ou papillon de montagne, qui est tout-à-fait noir, ou d'une agréable variété de couleurs. Le *komuri* est une grosse mouche de nuit, très-belle, tachetée de diverses couleurs, et tout-à-fait velue.

De plusieurs escarbots d'une rare beauté, on en admire un fort gros, qui ressemble beaucoup à la mouche de fumier. Il est luisant, noir; il a des cornes récourbées et larges, dont la plus grande est placée sur le nez, comme celle du rhinocéros, et la plus petite sort de l'é-

paule. Cet animal marche avec peine et vit sous terre. On appelle *sebi*, et quelquefois *semi*, une autre espèce d'escarbot de couleur brune, qui fournit aux naturalistes la matière de plusieurs observations. On en compte trois sortes: le plus gros, nommé *kuma-sebi*, a la figure et la grosseur de ces mouches qui ne volent que le soir en Europe; mais il est sans ailes. Au printemps, il sort la nuit de dessous terre, où il se tient pendant tout l'hiver. Ses pates déliées lui servent à s'attacher aux branches des arbres, aux feuilles et à tout ce qu'il peut saisir; bientôt il crève, et son dos se fend dans sa longueur, pour faire place à une autre mouche qui s'y trouvait renfermée, et qui ressemble aussi à un escarbot, mais qui paraît d'abord plus grande que sa prison : quelques heures après, cette mouche s'envole en bourdonnant. Lorsqu'elle rompt l'étui qui l'enfermait, et qu'en même temps elle déploie ses ailes, elle fait un bruit aigu et perçant, que les Japonais croient entendre à la distance d'un mille. Kœmpfer assure du moins que les bois et les montagnes retentissent du bruit de ces petits animaux. Ils disparaissent dans les jours caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la terre pour y subir une nouvelle métamorphose, et reparaître l'année d'après. C'est ce que le même voyageur n'eut pas occasion de vérifier; mais il parle avec certitude de leur chant, qui commence lentement et d'un ton bas, et qui, augmentant ensuite par degrés en vitesse et en

force, baisse encore en finissant. Ce bruit lui parut ressembler à celui du fuseau d'un boutonnier. Il commence au lever du soleil, et finit à midi.

Parmi les mouches de nuit, on en voit une très-rare, à peu près de la longueur du doigt, déliée, ronde, avec quatre ailes, dont deux sont transparentes et cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avaient été polies et embellies d'un charmant mélange de taches et de lignes bleues et dorées. Cet insecte est d'une beauté si singulière, qu'on se fait un plaisir d'en conserver entre les bijoux les plus curieux. Elle a fait naître aux poëtes japonais l'idée d'une fable qui explique l'ardeur inconsidérée avec laquelle on voit les mouches se brûler à la chandelle. Ils racontent que toutes les autres mouches de nuit sont devenues amoureuses de cet insecte, et que pour se délivrer de leurs importunités, il leur ordonne malicieusement, sous prétexte de mettre leur constance à l'épreuve, de lui aller querir du feu. Les mouches, ne consultant que leur passion, lui obéissent aveuglément, et courent contre le premier feu qu'elles rencontrent, où elles ne manquent pas de se brûler.

Les côtes de chaque île abondent en toutes sortes de plantes marines, de poissons, d'écrevisses et de coquillages. Il n'y en a presque point qui ne serve de nourriture aux habitans; quelques-uns sont d'une bonté qui ferait honneur aux meilleures tables. On comprend sous

le nom général de *vokais* les poissons, les écrevisses et les coquillages.

Le plus utile de tous les poissons de ces mers est le kudsuri ou la baleine. On en pêche sur toutes les côtes de l'empire, particulièrement sur celles de Khumano et de toute la partie méridionale de la grande île de Niphon, autour des îles de Tsussima et de Gotto, et sur les côtes d'Omura et de Nommo. Elles se prennent ordinairement avec le harpon, comme au Groënland; mais les bateaux des Japonais semblent plus propres à cette pêche que les nôtres; ils sont petits, étroits; un des bouts se termine en pointe fort aiguë, et chacun porte dix rameurs, qui les font voguer avec une vitesse incroyable. La pêche commence au mois de décembre. Dans une seule année on a pris jusqu'à deux cent soixante-quatorze baleines aux îles de Firando et de Gotto.

Les Japonais en connaissent plusieurs sortes, qui ne diffèrent pas moins de nom que de figure et de grosseur. Celle qui se nomme *sebio* est la plus grosse : on en tire beaucoup plus d'huile que des autres. Sa chair d'ailleurs est si bonne et si saine, que les pêcheurs attribuent la force de leur santé, malgré la rigueur du froid et les fatigues de leur profession, à l'usage qu'ils en font continuellement. L'*avo-sangi*, ou la *kokadsura*, est une petite baleine de couleur grise et cendrée, dont la figure est un peu différente de celle du sebio. La *nangass* a communément depuis vingt jusqu'à trente brasses de long :

elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau, avantage qu'elle a sur les autres baleines, qui sont obligées de s'élever à tout moment sur la surface des flots pour respirer. La *sotrokadsura*, c'est-à-dire la baleine des aveugles, a reçu ce nom parce qu'on lui voit sur le dos la figure d'un byvu, espèce de luth, qui est l'instrument ordinaire des aveugles du Japon. Sa longueur est rarement de plus de dix brasses.

Dans tous ces monstrueux animaux il n'y a rien qui ne soit de quelque utilité, à l'exception de l'os de l'épaule. La peau, que la plupart ont noire, la chair, qui est rouge et semblable à celle du bœuf, les intestins, que leur longueur fait nommer *fiacksiro*, c'est-à-dire longs de cent brasses, et toutes les parties internes se mangent différemment apprêtées. De la graisse on tire de l'huile, en la faisant bouillir. On mange même le sédiment qui reste, après l'avoir fait bouillir une seconde fois. A l'égard des os, on fait bouillir dans leur fraîcheur ceux qui sont d'une substance cartilagineuse, pour les manger aussi. Des parties nerveuses et tendineuses, blanches et jaunes, on fait des cordes qui sont principalement d'usage dans les manufactures de coton et pour les instrumens de musique. Enfin des os de la machoire, des nageoires et des autres os d'une substance plus solide, on fait diverses sortes de petits ouvrages, particulièrement de belles balances qui servent à peser l'or et l'argent.

Le *furube* est un poisson venimeux; et les

Japonais qui sont las de vivre choisissent souvent ce poisson pour terminer leurs jours, plutôt qu'une corde ou un poignard. Il cause d'abord l'évanouissement, ensuite des convulsions, qui finissent par un violent crachement de sang, après lequel on expire.

Le cheval marin, ou le chien marin des mers du Japon, est un phoque. Toutes ses parties se mangent, sans exception. Il se pêche souvent dans le golfe d'Iedo, entre la ville de ce nom et Kamekura.

Le *tai*, que les Hollandais des Indes nomment *steenbraessem*, est regardé des Japonais comme le roi des poissons, et passe parmi eux pour un animal d'heureux augure, parce qu'il est consacré à Iebis, dieu de la mer. Rien n'approche de l'éclat de ses couleurs tandis qu'il est dans l'eau. C'est un mélange de rouge et de blanc. Sa femelle n'a qu'un petit nombre de taches rouges. Il a la forme de la carpe; mais il est si rare, qu'il ne se vend pas moins de mille cobangs.

TROISIÈME PARTIE.

AMÉRIQUE.

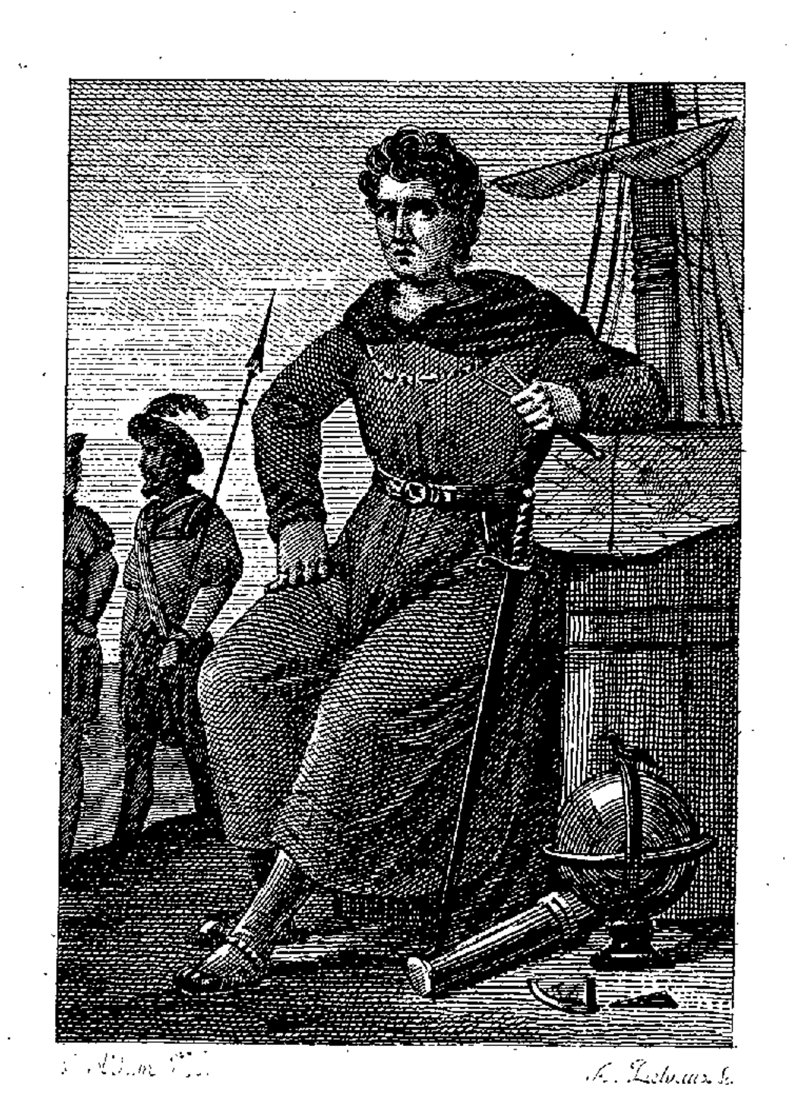
LIVRE PREMIER.

PREMIÈRES DÉCOUVERTES ET PREMIERS ÉTABLISSEMENS DES ESPAGNOLS DANS LE NOUVEAU-MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Christophe Colomb.

Il est remarquable sans doute pour la gloire de l'esprit humain que les deux plus belles entreprises qu'il ait formées aient éclaté à peu près à la même époque; et que, tandis que les Portugais cherchaient de nouvelles terres au delà des mers de l'Afrique, les Espagnols, sur la foi de Colomb, aient osé croire à un monde nouveau, et suivi ce chef intrépide au delà de l'Océan occidental jusqu'à cet hémisphère inconnu qu'il leur avait annoncé. Qu'ils sont grands dans l'histoire de l'homme les



Christophe Colomb.

noms de Colomb et de Gama! Jamais sans doute on n'a rien imaginé ni rien tenté de plus mémorable. Jamais le génie, en aucun genre, n'a si puissamment influé sur les destinées de l'univers et sur les générations futures?

Ainsi donc l'humanité audacieuse s'est portée en même temps du pas le plus hardi qu'elle ait jamais fait vers les deux extrémités opposées du globe qui lui a été donné pour demeure!

En la suivant dans le nouvel hémisphère, les mêmes prodiges de courage et de cruauté qui nous ont frappés dans la découverte des Indes nous conduiront encore de l'admiration à l'horreur, et, en rencontrant d'autres hommes, nous retrouverons les mêmes crimes.

N'allons point trop tôt au-devant de ce spectacle épouvantable dont nous aurons à frémir. Ne songeons encore qu'à ce fameux Génois qui nous a frayé le passage de ces mers ignorées. Nous ne le verrons pas mieux traité que le premier navigateur qui ait pénétré jusqu'à l'Océan indien. La première injustice qu'on lui fit, et qui peut-être n'était pas la moins sensible, fut de lui refuser l'honneur de sa découverte. La gloire d'avoir trouvé un nouveau monde valait bien la peine d'être contestée. On rappela quelques passages des anciens qui semblaient faire soupçonner l'existence d'un monde antipode; passages cités cent fois, et trop connus pour les rapporter ici: et qu'importe? Colomb en est-il moins admirable? Le merveilleux ne consistait pas à imaginer qu'un tel monde pou-

vait exister, mais à entreprendre de le découvrir. Qu'importe qu'on trouve dans Platon quelques lignes qui semblent caractériser l'Amérique ? Le grand homme est celui qui a osé dire : « Venez, suivez moi. Je serai votre guide » dans une mer inconnue et dans l'immensité » de l'Océan. Venez, et nous voguerons sans » autre but, sans autre espérance que ce mon- » de que nul n'a vu et que je m'engage à vous » faire voir. »

Il le dit, et il en vint à bout; et cependant la destinée, qui se joue de toutes les grandeurs, n'a pas même permis qu'il donnât son nom à cette terre qu'il nous avait donnée. Il fallait qu'un Florentin, qui l'avait aperçue par hasard, nommât l'Amérique, que Colomb seul a réellement découverte, et qu'on trouvât partout sur les monumens du génie : *Feci ; tulit alter honores.*

On a pendant long-temps prétendu que l'on manquait de renseignemens positifs sur l'extraction et le lieu de la naissance de Christophe Colomb, et l'on ajoutait que ses propres enfans mêmes n'avaient pu lever ce doute. Les ennemis de la gloire de ce grand homme, et il s'en est trouvé un grand nombre parmi ses contemporains, se sont attachés à déprécier sa personne, et ont répandu qu'il était d'une très-basse extraction, sans songer que son mérite en eût été d'autant plus relevé aux yeux de la postérité. Mais il était issu d'une famille illustre du Plaisantin. « Je ne suis pas, s'écrie-t-il dans

une lettre, le premier amiral de ma famille. Qu'on me donne le nom qu'on voudra ; David a gardé les moutons, et je suis le serviteur du même Dieu qui l'a placé sur le trône. » Les ancêtres de Colomb perdirent leur fortune dans les guerres de Lombardie, et cherchèrent à la réparer par le commerce maritime. Il naquit en 1441, au château de Cucaro, dans le Montferrat, près des confins de l'état de Gênes. Son père Domenico Colomb l'envoya à Pavie faire ses études. Mais il les interrompit, jeune encore, pour se livrer à la navigation. Il dit lui-même, dans sa lettre au roi Ferdinand, quand il lui exposa son projet : « Je navigue dès ma jeunesse ; il y a quarante ans que je cours les mers ; j'ai vu tous les pays ; j'ai conversé avec un grand nombre de gens instruits dans toutes les professions ; j'ai acquis quelque connaissance dans la navigation, dans l'astronomie, dans la géométrie ; je suis assez habile pour dessiner les cartes géographiques ; je me suis appliqué aux livres de cosmographie, d'histoire et de philosophie ; je me sens présentement porté à entreprendre la découverte des Indes. » Tous ces détails se trouvent dans sa vie, écrite par Ferdinand Colomb, son fils ; des recherches modernes en ont constaté la vérité.

Les envieux de Colomb publièrent qu'il avait hérité du journal d'un pilote qui, portant des vins d'Espagne en Angleterre, avait été contraint par les vents de courir d'abord au sud,

ensuite à l'ouest, où il avait trouvé des terres et des hommes nus, et qui, ayant perdu presque tous ses gens dans cette course, était revenu chez Colomb, son ancien ami, auquel il avait laissé en mourant ses papiers et ses cartes. Mais ce bruit, que la jalousie n'a pas laissé de faire adopter à plusieurs historiens espagnols, est entièrement détruit par la navigation même de Colomb, qui ne pensa point à faire route au sud, et par toutes les circonstances de sa conduite. Il avait étudié les ouvrages des anciens, et avait comparé leurs connaissances géographiques à celles que l'on devait à Marc-Pol. Ses méditations et quelques faits nouvellement remarqués, le confirmèrent dans l'idée de retrouver les pays dont parle le voyageur moderne, en se dirigeant d'abord à l'ouest; l'amour de la gloire et sa hardiesse naturelle à braver les difficultés et les périls, le déterminèrent à persister dans son entreprise.

La médiocrité de sa fortune le forçait de communiquer des vues qu'il ne pouvait exécuter qu'avec de puissans secours. Il crut devoir la préférence à sa patrie : mais les Génois, refroidis pour les voyages de mer par le tort que les découvertes des Portugais causaient à leur commerce, rejetèrent ses propositions comme des fables. On ne trouve ni l'année ni les circonstances de cette négociation. Il offrit ensuite ses services à don Juan, roi de Portugal. Cette ouverture fut d'autant mieux reçue à la cour de Lisbonne, que le mérite de Co-

lomb y était plus connu que dans la république de Gênes, d'où il était sorti dès l'enfance. On savait à Lisbonne, où il s'était établi, et qui était à cette époque le rendez-vous des hommes les plus habiles en astronomie, en géographie et en navigation, qu'il avait joint une longue pratique à ses connaissances. On remarquait notamment qu'il connaissait parfaitement l'art d'observer la latitude, ou la hauteur du pôle par l'astrolabe; ce que personne avant lui n'avait pratiqué en haute mer, quoiqu'on en fît des leçons publiques dans les écoles; et son frère, qui s'était retiré comme lui en Portugal, s'y était acquis beaucoup de réputation pour les cartes marines et les sphères, qu'il exécutait dans une perfection dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Aussi fut-il écouté si favorablement, que la cour nomma d'abord des commissaires pour examiner ses offres; mais il devint la dupe de leur mauvaise foi. Lorsqu'ils eurent reçu ses explications, ils persuadèrent au roi de faire partir secrètement une caravelle, avec ordre de suivre exactement ses mémoires, qu'ils avaient recueillis dans leurs conférences. A la vérité, leur artifice ne tourna qu'à leur honte. Le pilote portugais, qui n'avait ni la tête ni le courage du Génois, n'alla pas fort loin sans être effrayé par les difficultés de l'entreprise, et revint publier à Lisbonne que les nouveaux projets étaient autant de chimères. Colomb, dans l'indignation de se voir trompé, prit aussitôt la résolution de quitter

le Portugal; il n'y était plus attaché par sa femme, que la mort lui avait enlevée depuis peu; et, craignant même d'y être arrêté, parce que le roi n'attribuait le mauvais succès de la caravelle qu'au défaut d'expérience et d'habileté du pilote, il s'embarqua furtivement pour l'Espagne avec son frère et son fils. Il arriva sans obstacle à Palos, port d'Andalousie. La cour d'Espagne était alors à Cordoue. Comme les dégoûts qu'il venait d'essuyer lui faisaient craindre de n'y pas trouver plus de faveur, il ne voulut s'y présenter qu'après avoir engagé son frère à se rendre en Angleterre pour tenter de faire entrer Henri VII dans les vues qu'il allait proposer lui-même aux Espagnols; résolu apparemment de vendre ses services à ceux qui les mettraient à plus haut prix.

Il parut à Cordoue vers la fin de l'année 1484; et, prenant toutes les mesures de la prudence, il commença par se lier avec quelques personnes de distinction et de mérite, qu'il crut capables de disposer leurs majestés catholiques à goûter ses propositions. Par cette voie, il réussit à les faire entendre, mais avec beaucoup de lenteur. Hernand de Talavera, prieur de Prado, et confesseur de la reine, reçut ordre de former une assemblée de cosmographes pour conférer avec lui. Les savans étaient rares alors en Espagne; et Colomb, porté à la défiance par son aventure de Lisbonne, craignait de s'exposer trop ouvertement. Le résultat lui fut si peu favorable, qu'après avoir

employé près de cinq ans à combattre inutilement les préjugés et les objections, il obtint pour unique réponse que la guerre de Grenade, où le roi se trouvait engagé, ne lui permettait pas de se jeter dans de nouvelles dépenses; mais qu'aussitôt qu'elle serait terminée, il se ferait éclaircir des difficultés qu'il souhaitait de pouvoir surmonter.

Colomb perdit l'espérance. Il prit tristement le chemin de Séville, d'où il ne laissa pas de faire de nouvelles ouvertures à divers seigneurs dont on vantait le crédit. Enfin, rebuté de trouver la même indifférence dans tous les ordres de l'Espagne, il écrivit au roi de France, qu'il crut pouvoir engager, du moins par le motif de la gloire; mais les Français étaient alors occupés de leurs guerres d'Italie. Cette obstination de la fortune à lui fermer toutes sortes de voies ne parut point l'avoir abattu; il revint aux anciennes vues qu'il avait formées du côté de l'Angleterre; mais, avant de quitter l'Espagne, il alla voir à Cordoue un fils qu'il avait d'un second mariage, et qui s'était mis dans un couvent de franciscains. Le supérieur de ce couvent, qui se nommait *Jean Perez de Marchena*, homme d'un grand mérite, ne put l'entendre parler de la résolution où il était de porter ses lumières aux étrangers sans en regretter la perte pour l'Espagne. Il le pressa de suspendre son départ. Il assembla quelques habiles gens qu'il mit en conférence avec lui; et, leur voyant approuver son projet avec

beaucoup d'éloges, il se flatta qu'ayant l'honneur d'être estimé de la reine, qui l'avait employé quelquefois dans ses exercices de piété, il obtiendrait d'elle, en faveur de son ami, ce qui avait été refusé aux instances des principaux courtisans. Il écrivit à cette princesse, qui était alors à Santa-Fé pendant le siége de Grenade. Il fut aussitôt appelé à la cour. Le fruit de ce voyage fut de procurer une audience à Colomb. La reine ferma la bouche à ses ennemis en louant son esprit et ses projets; mais elle jugea qu'il portait trop haut ses prétentions. Il demandait d'être nommé amiral et vice-roi perpétuel et héréditaire de tous les pays et de toutes les mers qu'il pourrait découvrir. Cette récompense paraissait excessive dans les plus heureuses suppositions; et, s'il manquait de succès, la reine craignit quelque reproche de légèreté pour avoir pris trop de confiance aux promesses d'un étranger.

Ce nouveau refus, quoique adouci par des témoignages d'estime, le détermina plus absolument que jamais à quitter l'Espagne. Quintanille, Saint-Angel et le P. Marchena, étaient désespérés de voir négliger une affaire de cette importance. Ils engagèrent le cardinal de Mendosa, archevêque de Tolède et chef du conseil de la reine, à ne pas laisser partir un homme si précieux pour l'état sans lui avoir fait l'honneur de l'entendre. Colomb eut une longue audience du cardinal, qui parut fort satisfait de son esprit et de son

caractère, mais qui n'entreprit rien en sa faveur.

On disait hautement qu'il ne fallait pas être surpris qu'un étranger sans bien pressât l'exécution d'une entreprise où il mettait si peu du sien, qui devait lui assurer un poste honorable, et où le pis aller pour lui était de se retrouver ce qu'il était. Colomb, qui ne put ignorer ce langage, allait faire les derniers préparatifs de son départ lorsque Grenade ouvrit ses portes aux Espagnols. Saint-Angel profita de cette heureuse conjoncture pour représenter à la reine le tort qu'elle faisait à sa propre gloire en refusant d'augmenter la puissance et l'éclat de sa couronne, sans compter que les avantages qu'elle paraissait négliger pouvaient tomber entre les mains de quelque autre prince et devenir pernicieux à l'Espagne. Il mit tant de force dans son discours, que cette princesse, déjà ébranlée par les sollicitations de Quintanille, se rendit à leur conseil; et, pour ménager les finances que la guerre avait épuisées, elle déclara que son dessein était d'engager pour la nouvelle expédition une partie de ses pierreries. Saint-Angel, dans le mouvement de sa joie, répondit que cette ressource n'était pas nécessaire, et qu'il fournirait la somme de son propre fonds. La reine fit rappeler aussitôt Colomb, qui était déjà au port de Pinos, à deux lieues de Grenade. Son ressentiment ne l'empêcha point de retourner sur ses pas, et l'accueil qu'il reçut à la cour

effaça le souvenir des chagrins qu'il y avait essuyés pendant plus de huit ans. Don Juan de Colonna, secrétaire d'état, reçut ordre de traiter avec lui et de lui expédier un brevet et des lettres-patentes par lesquelles on lui accorda volontairement plus d'honneurs qu'il n'en avait désiré.

Ces fameux actes, qui devaient acquérir à l'Espagne la souveraineté d'un nouveau monde, furent signés, l'un à Santa-Fé, et l'autre à Grenade, dans le temps que leurs majestés catholiques venaient d'achever la ruine des Maures après une domination de huit cents ans. Mais observons, avec un historien moderne, que la couronne d'Aragon n'entra pour rien dans cette entreprise, quoique tout parût se faire également au nom du roi et de la reine. Comme la Castille seule en fit tous les frais, le Nouveau-Monde ne fut découvert et conquis que pour elle; et, pendant toute la vie d'Isabelle, la permission d'y passer et de s'y établir ne fut guère accordée qu'à des Castillans; ce qui n'empêcha point que le roi ne prît tous les honneurs de la souveraineté, et quelquefois même sans y joindre le nom de la reine de Castille au sien, parce qu'il représentait son épouse.

Colomb reçut, avant son départ de Grenade, des lettres-patentes qui devaient le faire respecter de tous les princes du monde, et l'ordre de ne point approcher de cent lieues des conquêtes du Portugal; ordre fort extraordinaire, et

qui semble n'être qu'une formule politique, puisqu'on était fort loin de soupçonner alors que les Espagnols et les Portugais pussent jamais se rencontrer en venant des deux extrémités opposées. Colomb, après avoir passé à Cordoue, pour régler les affaires de sa famille, n'eut plus d'autre empressement que de se rendre à Palos, où les préparatifs étaient déjà commencés pour son armement. Il avait fait choix de ce port, parce qu'on y trouvait les meilleurs matelots de l'Espagne. Le père Marchena continuait de le servir avec zèle, et lui avait déjà fait autant d'amis qu'il y avait de gens de mer à Palos. On compte particulièrement dans ce nombre les trois Pinçon frères, qui passaient pour les plus riches habitans et les plus habiles navigateurs du pays, et qui ne firent pas difficulté d'engager leurs personnes et une partie de leur bien dans la nouvelle expédition.

La ville de Palos était alors obligée de mettre en mer, pendant trois mois de l'année, deux caravelles pour la garde des côtes : les habitans eurent ordre de les donner à Christophe Colomb. Il en équipa une autre qu'il monta lui-même, et qu'il nomma *la Sainte-Marie*. La première des deux autres était *la Pinta*, à laquelle il donna pour capitaine Martin-Alphonse Pinçon, et pour pilote François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois frères. Vincent-Yanes Pinçon commanda la seconde, qui se nommait *la Nina*. L'équipage de ces trois navires n'était composé que de quatre-

vingt-dix hommes, mariniers et volontaires, les uns amis de l'amiral, d'autres qui avaient servi avec honneur dans la maison du roi. On embarqua des provisions pour un an, et l'on mit à la voile un vendredi, 3 août 1492. On arriva le 11 à la vue de la grande Canarie, dont on partit le 1er. septembre; et, quatre jours après, on jeta l'ancre à la Gomera, où l'on prit des rafraîchissemens, de l'eau et du bois. Sur l'avis que Colomb eut dans cette île que le roi de Portugal, indigné de son accommodement avec l'Espagne, avait armé trois caravelles pour l'enlever, il se hâta de remettre à la voile.

Ce fut le jeudi 7 du même mois qu'il perdit de vue la terre des Canaries, en gouvernant vers l'occident, où il se promettait de faire des découvertes. Quelques-uns de ses gens, effrayés de se voir dans une mer inconnue, sentirent diminuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux soupirs et aux larmes : il leur fit honte de leur faiblesse, et tous ses soins furent employés à les soutenir par de magnifiques espérances. On fit dix-huit lieues avant la nuit; mais Colomb eut l'adresse de cacher chaque jour une partie du chemin, pour rassurer ceux qui craignaient de s'éloigner trop des côtes d'Espagne. Le 11, à cent cinquante lieues de l'île de Fer, on rencontra un mât de navire qui devait avoir été entraîné par les courans : bientôt Colomb s'aperçut que les courans portaient au nord avec beaucoup de force, et le 14 au soir, cinquante lieues plus loin à l'occident, il observa

que l'aiguille déclinait d'un degré vers le nord-ouest : le lendemain, cette déclinaison était augmentée d'un demi-degré; mais elle varia beaucoup les jours suivans, et l'amiral fut surpris lui-même d'un phénomène qui n'avait point encore été remarqué. Le 15, à trois cents lieues de l'île de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit et dans un temps fort calme, une grande flamme au sud-est, à la distance de quatre ou cinq lieues des vaisseaux.

L'équipage de *la Nina* vit avant le jour un oiseau, qui fut nommé *rabo de junco*, c'est-à-dire queue de jonc, parce qu'il avait la queue longue et fort menue; le lendemain on fut beaucoup plus effrayé d'apercevoir, sur la surface de l'eau, des herbes dont la couleur était mêlée de vert et de jaune, et qui paraissaient nouvellement détachées de quelque île ou de quelque roche. On en découvrit beaucoup davantage le jour d'après, et la vue d'une petite langouste vive, qu'on remarqua dans ces herbes, fit juger que la terre ne pouvait être éloignée. D'autres s'imaginèrent qu'on était proche de quelques terres submergées : cette idée fit renaître la frayeur et les murmures; on observa d'ailleurs que l'eau de la mer était moitié moins salée. Pendant la nuit suivante, quantité de thons s'approchèrent si près des caravelles, que l'équipage de *la Nina* en prit un. L'air était si tempéré, qu'il ne paraissait pas différent de celui d'Andalousie au mois d'avril. A trois cent soixante-dix lieues ouest de l'île

de Fer, on vit encore un rabo de junco. Le mardi 18 septembre, Alphonse Pinçon, qui s'était avancé avec la caravelle, attendit l'amiral pour lui dire qu'il avait vu quantité d'oiseaux qui tiraient vers l'occident; d'où il concluait que la terre ne pouvait pas être à plus de quinze lieues; il s'imagina même l'avoir aperçue dans cet éloignement : mais Colomb l'assura qu'il se trompait, et que ce qu'il prenait pour la terre n'était qu'un gros nuage, qui ne fut pas en effet long-temps à se dissiper. Le vent était frais; on avançait depuis dix jours à pleines voiles : l'étonnement de n'avoir depuis si long-temps que la vue du ciel et de l'eau faisait renouveler à tous momens les plaintes. L'amiral, se contentant d'observer tous les signes, avait toujours l'astrolabe devant lui et la sonde à la main. Le 19, on vit un de ces oiseaux que les Portugais ont nommés *alcatras*; et, vers le soir, plusieurs autres vinrent voltiger autour des caravelles. On fut consolé par un si bon signe; et, dans l'opinion que la terre ne pouvait être fort loin, on jeta la sonde avec toute la joie d'une vive espérance; mais deux cents brasses de corde ne firent pas trouver le fond; on reconnut que les courans allaient au sud-est. Le 20, deux alcatras s'approchèrent de la caravelle de l'amiral; on prit vers la nuit un oiseau noir qui avait la tête marquée d'une tache blanche et les pieds d'un canard. On vit quantité de nouvelles herbes; mais, après les avoir passées sans aucun danger, les plus timi-

des commencèrent à se rassurer contre cette crainte. Le lendemain, trois petits oiseaux firent entendre leur ramage autour des vaisseaux, et ne cessèrent point de chanter jusqu'au soir. Quelle apparence qu'ils fussent capables d'un long vol! on fut porté à se persuader qu'ils ne pouvaient être partis de bien loin; l'herbe devenait plus épaisse, et se trouvait mêlée de limon: si c'était un sujet d'inquiétude pour la sûreté des caravelles, qui en étaient quelquefois arrêtées, on concluait du moins qu'on approchait de la terre. Le 21, on vit une baleine, et le jour suivant quelques oiseaux; pendant trois autres jours, un vent de sud-est causa beaucoup de chagrin à l'amiral; il affecta néanmoins de s'en applaudir comme d'une faveur du ciel. Ces petits artifices étaient continuellement nécessaires pour calmer l'esprit de ses gens, dont la confiance diminuait tous les jours: heureusement il s'éleva le 23 un vent d'est-nord-est qui le remit dans la route qu'il voulait suivre. On continua de voir plusieurs oiseaux de différentes espèces, et même des tourterelles qui venaient de l'occident.

Cependant la navigation avait duré trois semaines, et les apparences n'étant pas changées, on ne se croyait pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, jointe à la crainte qu'un vent qui avait toujours été favorable pour aller à l'ouest ne rendît le retour impossible en Espagne, produisit tout d'un coup une révolution surprenante; la plupart furent pénétrés de

frayeur en considérant qu'ils étaient au milieu d'un abîme sans fond et sans bornes, toujours prêt à les engloutir : une idée si terrible agit avec tant de force, que, s'étant répandue dans les trois équipages, on ne parla plus que de reprendre aussitôt la route de l'Europe. La cour, disaient les plus modérés, ne pourrait s'offenser qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avait jamais fait avant eux, l'espérance leur eût manqué plutôt que le courage, et qu'ils eussent refusé de servir la folle ambition d'un aventurier qui n'avait rien à perdre; d'autres s'emportèrent jusqu'à proposer hautement de jeter cet étranger dans les flots, et de dire en Espagne qu'il y était tombé par malheur en observant les astres. L'amiral comprit la grandeur du péril; mais, loin d'en être abattu, il rappela toute sa grandeur d'âme pour conserver un visage tranquille; et, feignant de ne rien entendre, il employait tantôt les caresses et les exhortations, tantôt les raisonnemens spécieux et des espérances séduisantes, tantôt la menace et l'autorité du roi dont il était revêtu. Le mardi 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria : *Terre! terre!* et fit remarquer en effet, à plus de vingt lieues au sud-est, une épaisseur qui avait l'apparence d'une île. Cet avis, qui n'était qu'une invention concertée avec l'amiral, eut la force de calmer les mutins : leur joie devint si vive, qu'ils rendirent à Dieu des grâces solennelles; et, pour les soutenir dans cette disposition, Colomb fit gouverner du même côté pendant

toute la nuit. Ils furent détrompés le lendemain, en reconnaissant qu'on n'avait vu que des nuages; mais les signes qui reparurent heureusement à l'ouest leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. Les oiseaux et les poissons ne cessaient plus de se présenter en grand nombre; on vit des poissons ailés, tels que les Portugais en rencontraient souvent dans leur route aux Indes orientales, des dorades, des empereurs; et l'on reconnut que la violence des courans était fort diminuée. Colomb se fortifiait lui-même par tous ces signes, et n'apportait pas moins d'attention à ceux du ciel: il observa que pendant la nuit l'aiguille variait de plus d'un quart de cercle, et que le jour elle demeurait fixe au nord. Les deux étoiles qu'on nomme *les gardes* étaient ensemble à l'occident pendant la nuit; et lorsque le jour commençait à paraître, elles se rencontraient au nord-est: il expliquait toutes ces apparences aux pilotes, qui en marquaient autant de crainte que d'étonnement, et la confiance qu'il trouvait le moyen de leur inspirer se communiquait aux équipages.

Le 1er. d'octobre un pilote jugea qu'on était à cinq cent quatre-vingt-huit lieues des Canaries; un autre, qu'il y en avait six cent trente-quatre; et le troisième, qu'on n'en avait pas fait moins de six cent cinquante. Colomb était sûr d'en avoir fait sept cent sept: mais pour éloigner tout ce qui était capable de causer de l'effroi, il assura froidement que, suivant son calcul, il

y en avait cinq cent quatre-vingt-quatre. Chaque jour de la semaine offrit de nouveaux signes. Le 8, au lever du soleil, on crut voir une terre; et la petite caravelle, qui s'était plus avancée que les autres, tira un coup de canon avec d'autres marques de joie; mais on reconnut encore que c'était une erreur causée par quelques nuages : les murmures et la mutinerie recommencèrent. L'amiral se vit plus en danger que jamais par le désespoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paraissait inévitable par la faim ou le naufrage, faisaient oublier les lois de l'honneur et de leur engagement. Les Pinçon mêmes ne firent pas difficulté de se déclarer pour les mutins. Enfin la révolte devint si générale, que, n'espérant plus rien de la sévérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire aux plus furieux une proposition qui suspendit aussitôt leurs emportemens. Il leur promit que, si dans trois jours la terre ne paraissait point, il reconnaîtrait qu'il les avait trompés, et qu'il s'abandonnerait volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha; mais ils jurèrent aussi que, s'ils ne voyaient rien de certain après les trois jours, ils reprendraient la route de l'Europe. On a toujours été persuadé qu'il avait couru peu de risques à prendre un terme si court. Depuis quelque temps il trouvait fond avec la sonde; et la qualité du sable ou de la vase devait lui faire juger qu'il approchait réellement de la terre : on ne peut douter non plus qu'il ne

l'eût découverte plus tôt, s'il eût tourné au midi, vers lequel tous les petits oiseaux qu'il avait vus prenaient leur vol. On continuait d'en apercevoir de nouvelles troupes, dont le ramage se faisait entendre; on distinguait leur couleur. Les thons étaient en plus grand nombre. Mais les deux jours suivans offrirent des signes d'une autre nature qui ne purent manquer de rendre le courage aux plus timides. Les matelots de *l'Amiral* virent passer un gros poisson vert de l'espèce de ceux qui ne s'éloignent jamais des rochers. Ceux de *la Pinta* virent flotter une canne fraîchement coupée, et prirent un morceau de bois travaillé, avec un tas d'herbes qui paraissaient arrachées depuis peu de temps du bord de quelque rivière. Ceux de *la Nina* virent une branche d'épine avec son fruit. On respirait un air plus frais; et, ce qui fit encore plus d'impression sur un navigateur tel que Colomb, les vents étaient inégaux et changeaient souvent pendant la nuit; ce qui devait lui faire juger qu'ils commençaient à venir de terre. Aussi n'attendit-il pas que le troisième jour fût passé pour déclarer que cette nuit même il comptait voir la terre. Il ordonna des prières publiques, après avoir recommandé aux pilotes d'être sur leurs gardes; il voulut que toutes les voiles fussent carguées, à l'exception d'une trinquette basse; et, dans la crainte que les caravelles ne fussent séparées par un coup de vent, il donna des signaux pour se réunir. Enfin il promit qu'à la récompense ordonnée par leurs

majestés catholiques pour celui qui verrait le premier la terre il joindrait une mante de velours.

Vers dix heures du soir, se trouvant lui-même dans le château-de-poupe, il découvrit une lumière. Aussitôt il fit appeler secrètement Pierre Guttierez, ancien valet de garde-robe de la reine, qui crut la voir comme lui. Ils appelèrent ensemble Rodrigue Salcedo, contrôleur militaire de la flotte, qui ne la distingua pas tout d'un coup ; mais bientôt ils virent tous trois que cette lumière changeait de place avec ceux qui la portaient, apparemment d'une maison à l'autre. A deux heures après minuit, les matelots de *la Pinta*, qui avaient pris le devant, crièrent *Terre! terre!* et donnèrent d'autres signes. Ils avaient découvert en effet la côte, dont ils n'étaient qu'à deux lieues. Le premier qui l'aperçut, nommé *Rodrigue Triana*, crut sa fortune assurée ; mais, sur le témoignage de Guttierez et de Salcedo, les dix mille maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés pendant toute sa vie, sur les boucheries de Séville.

Les premiers rayons du jour firent reconnaître une île, longue d'environ vingt lieues, plate et remplie d'herbes. *La Pinta*, qui avait continué d'avancer la première, attendit les deux autres caravelles, et tous les équipages se jetant à genoux devant Colomb, réparèrent, par des transports d'admiration et de respect les chagrins qu'ils lui avaient causés. Cet étran-

ger, qu'ils avaient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, et les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'admiration.

Il donna sur-le-champ à l'île le nom de *San-Salvador*, qu'elle n'a pas conservé. En continuant d'approcher, on vit bientôt le rivage bordé d'hommes nus, qui donnèrent de grandes marques d'étonnement; on fut informé dans la suite qu'ils avaient pris les trois caravelles pour des animaux. L'amiral se fit conduire à terre dans une barque armée, l'épée à la main et l'étendard déployé. Les commandans des deux caravelles suivirent son exemple; avec leurs enseignes, sur lesquelles on voyait d'un côté une croix verte avec une F, et de l'autre, plusieurs FF couronnées à l'honneur de Ferdinand. Tous les équipages s'étant empressés de débarquer, baisèrent humblement la terre, et rendirent grâces au ciel du succès de leur voyage. Chacun renouvela aux pieds de Colomb les témoignages de sa reconnaissance et de sa soumission, en lui prêtant serment de fidélité sous le double titre de vice-roi et d'amiral. Ensuite, après avoir planté une croix sur le rivage, il prit possession de l'île pour la Castille au nom de leurs majestés catholiques. Si l'on avait pu expliquer aux naturels du pays ce que c'était que cette prise de possession, il est probable qu'ils en auraient été encore plus étonnés que de tout ce qu'ils voyaient. Les insulaires, observant qu'on écrivait dans cette cé-

rémonie, s'imaginèrent qu'on jetait quelque sort sur eux et sur leur île; ils prirent la fuite avec une vive frayeur. L'amiral les fit suivre. On en arrêta quelques-uns, qui furent comblés de caresses et de présens, et qui eurent aussitôt la liberté de joindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils s'approchèrent des caravelles, les uns à la nage, d'autres dans leurs barques, auxquelles ils donnaient le nom de *pirogues*. Leurs cheveux étaient noirs et épais, liés autour de la tête en manière de tresse avec un cordon; quelques-uns les portaient flottans sur leurs épaules; la plupart avaient la taille dégagée, les traits du visage assez agréables, le front large et le teint couleur d'olive. Ils étaient peints d'une manière bizarre, les uns au visage, d'autres aux yeux et au nez seulement, et quelques-uns partout le corps. Tandis que les Castillans admiraient leur figure, ces barbares n'étaient pas moins étonnés de voir des hommes vêtus, avec une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer, que, voyant pour la première fois des armes de ce métal, ils prenaient un sabre par le tranchant, et se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois endurci au feu, avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs barques, ou leurs pirogues, n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvaient porter qu'un homme, et d'autres en contenaient près de

cinquante. Ils les conduisaient avec une seule rame en forme de pelle ; et les plus grandes étaient si légères, que, lorsqu'elles se renversaient, ils les redressaient dans un instant : ils les vidaient en nageant près du bord; et, s'y replaçant avec une extrême agilité, ils recommençaient à voguer sans aucune marque d'embarras ou de crainte. Les moindres présens leur paraissaient précieux. Enfin l'île avait de l'eau, des arbres et des plantes; mais on n'y aperçut point d'autres animaux que des perroquets.

Dès le même jour l'amiral fit rembarquer tous ses gens, et quantité de sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir par des signes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur île se nommait *Guanahani*, qu'elle était environnée de plusieurs autres, et que tous les insulaires dont elles étaient peuplées prenaient le nom de *Lucayos* (1). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre avec des perroquets et du coton, qu'ils donnèrent en échange pour de petites sonnettes qu'on leur attachait aux jambes et au cou, et pour des fragmens de vases de terre ou de faïence. Vingt-cinq livres de coton ne leur paraissaient pas un prix excessif pour un morceau de verre. Ils n'avaient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes qu'ils

(1) De là le nom de *Lucayes* qu'on a donné à toutes les îles qui sont au nord et à l'ouest des grandes Antilles, et qui se terminent au canal de Bahama.

portaient comme collées au bout du nez, et qu'on ne fut pas long-temps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement; ils montrèrent le côté du sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes îles. L'amiral ne balança point à prendre cette route; mais il voulut connaître auparavant le reste de l'île. En rangeant la côte au nord-ouest, il trouva une espèce de port dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les insulaires continuaient de le suivre par terre et dans leurs canots; ils appelaient leurs compagnons pour admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires; et, levant les mains, ils montraient qu'ils les croyaient descendus du ciel. Dans le même lieu, les trois caravelles découvrirent une presqu'île qu'on pouvait environner d'eau avec un peu de travail, et dont on aurait pu faire une place très-forte. On y voyait six maisons, et quantité d'arbres qui semblaient servir d'ornement à quelques jardins; mais l'amiral, pensant à chercher quelque lieu d'où il pût tirer des rafraîchissemens, renvoya les sauvages qui l'avaient suivi, à l'exception de sept qu'il emmena pour leur apprendre la langue castillane; et le 15, après avoir aperçu quantité d'îles vertes et peuplées, il s'approcha d'une autre qu'il nomma *la Conception*, à sept lieues de la première. Elle lui parut si mal pourvue de vivres, qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre; mais le 17 il alla faire de l'eau

dans une troisième dont les habitans avaient l'air plus civilisé. Les femmes y étaient couvertes depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes de pièces de coton, les autres de feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de *Fernandine*. Les Castillans virent plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différens de ceux de l'Europe ; des poissons de couleurs différentes et fort vives ; des lézards d'une grosseur démesurée, qui leur causèrent beaucoup d'épouvante, mais qu'ils regrettèrent de n'avoir pas mieux connus, lorsque le temps leur eut appris que la chair de cette espèce de reptiles est une excellente nourriture : des lapins de la grosseur des rats, et quantité de perroquets; mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'île offrait plus de maisons qu'ils n'en avaient encore vu ; elles étaient en forme de tentes, avec une sorte de portail couvert de branches qui les garantissaient de la pluie et des vents, et plusieurs tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des ustensiles grossiers et quelques pièces de coton. Les lits qui servaient au repos de la nuit étaient une sorte de rets que les Indiens nommaient *hamacs*, suspendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les insulaires, on en distingua un qui portait au nez une petite pièce d'or marquée de quelques caractères, que l'amiral prit d'abord pour des lettres; mais il apprit en-

suite que l'usage de l'écriture n'était pas connu dans ces îles.

Il passa de là dans une quatrième île, que les habitans appelaient *Saamoto*, et qu'il nomma *Isabelle ;* mais, se reprochant le temps qu'il perdait, il fit route à l'est-sud-est. Les deux jours suivans, il aperçut du nord au sud huit nouvelles îles, qui furent nommées *îles d'Arena*, parce que les caravelles y trouvèrent peu de fond. Le 27, avant la nuit, il découvrit une grande terre, à laquelle il entendait donner le nom de *Cuba* par les Indiens qui l'accompagnaient. Le 28, il entra dans un grand fleuve : les bois y étaient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, et les oiseaux en fort grand nombre : deux maisons qu'on y aperçut, et qu'il fit visiter, se trouvèrent sans habitans; il s'avança vers un autre fleuve, auquel il donna le nom de *Luna ;* et, plus loin, il entra dans un autre qui fut nommé *Mares*. Les rives en parurent fort peuplées ; mais la vue des trois caravelles fit prendre aussitôt la fuite aux Indiens ; ceux que l'amiral avait à bord lui firent entendre qu'il trouverait de l'or dans cette île, et plusieurs apparences semblaient confirmer leur témoignage ; il ne permit point à ses gens de descendre, dans la crainte d'alarmer trop les insulaires ; mais, ayant choisi deux hommes intelligens, dont l'un avait été juif, et savait les langues anciennes, il les envoya dans un canot avec deux de ces Indiens pour visiter le

pays; il leur donna six jours pour cette expédition, et dans l'intervalle il fit radouber son navire. On remarqua que tout le bois qui fut brûlé rendait une sorte de gomme ou de mastic, et que les feuilles ressemblaient à celles du lentisque.

Au retour des deux Castillans, qui amenaient trois Indiens de l'île, on apprit d'eux qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étaient arrivés à l'entrée d'un village composé de cinquante maisons, qui contenaient environ mille habitans nus, hommes et femmes, mais d'un caractère si doux, qu'ils s'étaient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds, et de les porter sur leurs bras; qu'on les avait fait asseoir sur des siéges d'une forme bizarre et garnis d'or; que pour alimens on leur avait donné des racines cuites, dont le goût ressemblait à celui des châtaignes; qu'on les avait pressés de passer quelques jours dans l'habitation pour se reposer; et que, n'ayant pu les arrêter par leurs prières et leurs caresses, ces bons insulaires avaient permis à trois d'entre eux de les accompagner jusqu'au rivage : ils ajoutèrent que dans le voyage ils avaient rencontré plusieurs hameaux, dont les habitans leur avaient fait le même accueil; que le long du chemin ils avaient vu quantité d'autres Indiens, la plupart avec un tison à la main pour faire cuire leurs racines, ou certaines herbes dont ils se parfumaient, et que leur méthode pour allumer du feu était de frotter un morceau de bois avec

un autre, ce qui servait facilement à l'enflammer; qu'ils avaient remarqué une infinité d'arbres fort différens de ceux qu'on voyait sur la côte, et diverses espèces d'oiseaux, entre lesquels ils n'avaient reconnu que des perdrix et des rossignols; mais qu'ils n'avaient aperçu d'autres animaux terrestres que plusieurs de ces chiens qui ne jappent point; que les terres étaient couvertes d'une sorte de grains qu'ils avaient entendu nommer *maïs*, et dont ils avaient trouvé le goût fort agréable; qu'ayant demandé s'il y avait de l'or dans l'île, on leur avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beaucoup dans *Bohio*, qu'on leur avait montré à l'est, et dans un pays qui se nommait *Cubannacan*.

L'amiral sut bientôt que Cubannacan était une province située au milieu de l'île, parce qu'il ne fut pas long-temps à reconnaître que *nacan*, dans la langue du pays, signifiait le milieu; mais il n'apprit que dans la suite la la signification de *bohio*, qui était moins le nom d'un lieu particulier que celui de toute terre où les maisons et les habitans sont en grand nombre. Cependant l'espérance de découvrir une région dans laquelle on lui promettait qu'il trouverait beaucoup d'or l'obligea de partir avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides. Il accepta d'autant plus volontiers leurs offres, que, dans la multitude de ceux qui consentaient à le suivre, il pouvait s'en trouver un qui apprît la langue

castillane avec plus de facilité que les autres, et chaque instant lui faisait sentir l'importance de ce secours; sans compter que, dans le dessein qu'il avait d'en transporter plusieurs en Espagne, il voulait qu'ils fussent de divers pays, pour rendre un témoignage plus certain du nombre et de la variété de ses découvertes. Cette mer reçut le nom de *Nuestra-Senora*. Tous les canaux qu'elle forme entre ses îles se trouvèrent fort profonds, et les rivages étaient couverts d'une verdure charmante, qui formait un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique ces petites îles ne fussent pas peuplées, on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs: les matelots des caravelles y passèrent dans leurs barques; et leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pouri, et des poissons à demi cuits, dont ils avalaient les yeux crus; mais, ne pouvant se persuader que ce qui paraissait de bon goût à des créatures de leur espèce fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des sauvages, et personne ne s'en trouva plus mal: les nacres de perles s'offraient de toutes parts. L'amiral observa que l'eau croissait et diminuait beaucoup dans cette mer, ce qu'il attribuait à la grande quantité d'îles: mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui était directement contraire à celle de Castille; il jugea que la mer devait être basse dans cette partie du monde.

Le 19 novembre, après avoir fait élever une fort grande croix à l'entrée du port del Principe, il remit à la voile pour découvrir l'île qu'il cherchait encore sous le nom de *Bohio*; mais il eut les vents à combattre, et la fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre, le 21, que *la Pinta* s'était séparée volontairement de lui. Martin-Alphonse Pinçon, qui la commandait, excité par la passion de l'or, avait voulu profiter des avantages de sa caravelle, qui était très-légère à la voile, pour arriver le premier dans cette île si riche que l'on avait annoncée. On fit inutilement quantité de signes pour le rappeler à la soumission : l'amiral pénétra le fond de ses desseins; mais, pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisième port de Cuba, également sûr et spacieux, qu'il nomma *Sainte-Catherine*, parce qu'on était à la veille de cette fête. En faisant de l'eau et du bois, il vit, à peu de distance du rivage, des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce port, et qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'île qu'il cherchait sous le nom de *Bohio* était leur patrie, et qu'elle se nommait *Haïti*. Ils lui confirmèrent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal, surtout dans une contrée qu'ils appelèrent *Cibao*. Il se hâta de remonter vers le sud-est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons ports.

Continuant de ranger la côte de Cuba, il se trouva, le 3 décembre, à la pointe orientale de cette île. Il prit à l'est vers l'île de Haïti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un port auquel il donna le nom de *Saint-Nicolas*, dont on célébrait la fête : le mouillage y était sûr et commode. Une rivière qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour *la Pinta*, et le conseil des Américains, qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le nord, jusqu'à un petit port qu'il nomma *la Conception*, au sud d'une petite île éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée *Tortue*.

L'île de Haïti parut si grande à l'amiral, le terrain et les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille, qu'il lui donna le nom d'*Espagnola* (île Espagnole).

Les insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles. Ceux qui les avaient aperçues les premiers avaient pris la fuite, et leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'île. Ceux mêmes qui étaient venus avec l'amiral s'étaient échappés à la nage. Ils avaient excité les autres à la défiance; et de toutes parts on ne voyait que des côtes et des campagnes désertes. Quelques matelots qui pénétrèrent dans un bois y découvrirent une troupe de ces Américains,

accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, que la crainte y avait rassemblés. Ils prirent une femme qu'ils menèrent à l'amiral : on lui fit toutes sortes de caresses ; elle fut habillée proprement, et reconduite à sa troupe par les mêmes matelots, avec trois sauvages de San-Salvador qui entendaient sa langue. Le lendemain l'amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouvèrent cette femme dans une bourgade, éloignée de quatre lieues au sud-est, et composée d'environ mille maisons. Leur vue mit tous les habitans en fuite ; mais un insulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étaient fait conduire, inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il rendit un témoignage si favorable aux étrangers, que, les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, et revinrent avant la nuit. On se fit des présens mutuels, et les Castillans ne firent pas difficulté de passer la nuit dans l'habitation.

Le lendemain on vit un grand nombre d'insulaires qui prenaient volontairement le chemin du port; quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, et son mari l'accompagnait pour en faire ses remercîmens à l'amiral. Ils étaient plus blancs que ceux des autres îles, d'une taille moins haute et moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux et traitable : ils avaient la tête toujours découverte, et le crâne si dur, que, dans un temps moins paisible, les

Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre.

Avant leur départ, on vit arriver au rivage un seigneur du canton, accompagné d'environ deux cents personnes qui le portaient sur leurs épaules, et qui lui donnaient le nom de *cacique;* il était fort jeune, et la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'amiral alla au-devant de lui, et lui déclara que les étrangers étaient descendus du ciel. Il monta d'un air grave dans la caravelle, suivi de ses deux principaux officiers, et lorsqu'il fut sur le pont, il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'amiral lui présenta quelques rafraîchissemens, dont il ne fit pas difficulté de goûter, mais il ne toucha point aux liqueurs; il ne fit que les approcher de sa bouche. Un habitant de San-Salvador, qui commençait à servir d'interprète, lui dit que l'amiral était capitaine des rois de Castille et de Léon, les plus grands monarques du monde. Il refusa de le croire, toujours persuadé, sur le témoignage du premier, que les étrangers étaient des habitans du ciel. Le lendemain il revint avec la même suite, et l'on vit paraître en même temps un canot qui venait de la Tortue, chargé d'environ quarante hommes. Le cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, et leur jeta même de l'eau et des pierres: ils obéirent avec de grandes marques de soumission. Les Castillans s'employèrent librement pendant tout le jour à troquer des grains de verre pour

des feuilles d'or. Leur passion, ou plutôt celle de l'amiral, était de porter de l'or en Castille.

Le 21 décembre l'amiral reçut une députation du roi Guacanagari, qui le faisait prier de se rendre à sa cour, et qui lui envoyait un présent assez riche; c'était un masque dont les oreilles, la langue et le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poisson fort menus, et travaillés en forme de perles. L'amiral promit aux députés d'aller voir incessamment leur maître; mais il se crut obligé par la prudence d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses officiers. Ceux qu'il chargea de cette commission revinrent si satisfaits de l'accueil et des présens du roi, qu'il ne balança point à faire le même voyage. Guacanagari faisait son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues du port de Saint-Thomas. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce qui parut établir la confiance. On vit aussitôt un concours surprenant d'hommes de tout âge et de tout sexe autour des deux caravelles. Les grains d'or, le coton et les perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visitèrent les bourgs y furent traités comme des hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuait point dans l'esprit des insulaires. Ils baisaient la terre où les Castillans avaient passé, et tous les biens de l'île étaient comme abandonnés à leur discrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours; mais, au retour du beau temps, l'amiral

résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé *Punta-Santa.* Il fut secondé par un petit vent. Comme il avait passé ces deux jours sans dormir, la nécessité de se reposer l'obligea de se jeter sur son lit, après avoir recommandé aux pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confièrent leur charge à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné par les courans sur un banc de sable où le navire échoua. L'amiral fut réveillé par les cris qu'il lui entendit jeter au milieu du péril; mais il était trop tard, et les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que, n'ayant pu tirer aucun secours de ses propres gens, qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa caravelle à ses yeux. *La Nina*, commandée par Yanes Pinçon, était éloignée d'une lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avaient quitté l'amiral; et, ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne et ceux qui avaient couru le même danger.

Guacanagari ne fut pas plus tôt informé du malheur de ses nouveaux alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider par ses sujets à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'amiral, il le conjurait les larmes aux yeux, suivant les termes de tous les historiens, d'oublier une

perte dont il se reprochait d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possédait pour la réparer. Tous les habitans de cette partie de l'île entrèrent dans les sentimens de leur souverain, et voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils leur apportèrent tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal. A la vérité, leur passion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais surtout pour les sonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paraissaient craindre que leurs offres ne fussent refusées. Un d'entre eux, qui en tenait à la main un morceau du poids d'un demi-marc, étendit l'autre pour recevoir une sonnette, donna son or, et se mit à fuir de toutes ses forces, dans la crainte apparemment que le Castillan ne se crût trompé; et ce sont ces hommes que les Espagnols ont cru devoir détruire!

Des marques si constantes de simplicité et d'amitié, jointes à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'amiral le dessein de former un établissement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, comme au seul moyen d'acquérir une parfaite connaissance du pays, et d'en apprendre la langue. Il n'était question que de faire goûter ce dessein au roi. L'amiral s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance par des caresses et des présens. Mais, comme il n'était pas moins nécessaire de lui inspirer du

respect, il fit faire quelques décharges de son artillerie. La foudre descendue sur les insulaires ne leur aurait pas causé plus de frayeur : ils tombaient à terre en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'amiral se hâta de le rassurer. « Avec ces armes, lui-dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis (1) ; » et pour le persuader par des effets, il fit tirer un coup contre le navire échoué. Le boulet, ayant percé le navire, alla tomber dans la mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, et persuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre.

Dans cette disposition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un fort, qui fut composé en dix jours des débris du vaisseau, et dans lequel on mit quelques pièces de canon. Un fossé assez profond dont il fut environné, et la seule vue de l'artillerie, devaient suffire pour tenir en respect des gens nus et déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'amiral descendait chaque jour à terre, où il passait toutes les nuits. Guacanagari prit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs auxquels il ne s'attendait point. Un jour, en descendant de sa chaloupe, il rencontra un

(1) Ces ennemis, dont il faisait souvent des plaintes, et qu'il nommait *Caraïbes*, étaient des habitans de plusieurs îles voisines avec lesquels ils étaient sans cesse en guerre, et qu'il représentait comme les plus cruels de tous les hommes.

des frères de ce prince, qui le conduisit par la main dans une maison fort ornée, où le roi vint le trouver aussitôt, et lui mit au cou une lame d'or. Un autre jour, cinq caciques, sujets du roi, l'étant venus voir avec des couronnes d'or sur la tête, ce prince observa le moment où l'amiral descendait au rivage pour se présenter avec ses vassaux, la tête couverte aussi d'une couronne, et l'ayant conduit dans le même lieu, il le fit asseoir avec beaucoup de vénération, et lui mit sa couronne sur la tête. L'amiral portait un collier de grains fort menus. Il se l'ôta sur-le-champ pour le mettre au cou de Guacanagari; il se dépouilla d'un fort bel habit qu'il avait ce jour-là, et l'en couvrit de ses propres mains; il se fit apporter des bottines rouges qu'il lui fit chausser; enfin il lui mit au doigt un anneau d'argent. Cette cérémonie fut comme un nouveau traité, qui parut augmenter l'affection des insulaires pour les Castillans. Deux caciques accompagnèrent l'amiral jusqu'à sa chaloupe, et lui présentèrent, en le quittant, chacun leur lame d'or. Ces lames n'étaient pas fondues; elles étaient composées de plusieurs grains. Les Américains n'ayant pas l'industrie de les mettre en œuvre, prenaient les parties d'or telles qu'ils les tiraient des mines, et n'employaient que des pierres pour les allonger.

Dans cet intervalle, les insulaires avertirent l'amiral qu'ils avaient découvert un navire qui rôdait à l'est autour de la côte. Il ne douta point que ce ne fût *la Pinta*, dont la désertion lui

causait beaucoup plus de chagrin depuis la perte de sa caravelle. Il dépêcha une chaloupe avec ordre de la chercher; mais il remit à l'officier qu'il chargea de ce soin une lettre pour Alphonse Pinçon, par laquelle, dissimulant son ressentiment, il l'exhortait à rejoindre son chef. La chaloupe fit inutilement plus de vingt lieues. On ne douta plus que Pinçon n'eût fait route pour l'Espagne afin d'y porter la première nouvelle des découvertes, et pour s'en attribuer peut-être toute la gloire. Ce soupçon détermina l'amiral à presser son départ, et lui fit remettre à d'autres temps la visite des mines.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes des plus forts et des plus résolus. Il leur donna pour commandant un gentilhomme de Cordoue, nommé *Diego d'Arana*, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu, tel qu'il l'avait reçu lui-même de leurs majestés catholiques. Il nomma *Pedro Guttierez* et *Rodrigue d'Escobedo* pour le remplacer successivement, si la mort ou quelque autre accident l'enlevait à la colonie. Un cordonnier, un tailleur d'habits et un charpentier furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires dans un établissement où tout autre art était inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuit et d'autres provisions, avec diverses sortes de grains, pour semer, et quantité de marchandises qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avait choi-

sis était volontaire, il n'eut à leur représenter que l'importance qu'il y avait pour eux et pour leur patrie de vivre dans l'union, de ménager les insulaires, et d'apprendre la langue de ces peuples. Les provisions qu'il leur laissait dans le fort suffisaient pour une année, et son absence ne devait pas durer si long-temps. Il ne lui restait qu'à prendre congé de Guacanagari; il l'assura qu'il leur avait ordonné de le servir contre les Caraïbes, et que ces machines terribles qu'il leur laissait pour sa défense étaient capables seules de le délivrer de tous ses ennemis. Ce prince s'engagea solennellement à traiter les chrétiens comme ses enfans, et pour gage de ses promesses, non-seulement il consentit que plusieurs de ses sujets fissent le voyage de l'Europe; mail il confia un de ses parens à l'amiral.

L'ancre fut levée le 4 janvier. On prit d'abord la route de l'est, dans le dessein de reconnaître toute la côte de l'île. Après avoir doublé le premier cap, que l'amiral avait nommé *Punta Santa*, et qui est aujourd'hui le Cap-Français, on aperçut une montagne fort haute et sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, et qui reçut le nom de *Monte-Christo*. Un grand fleuve, qui sort à côté de ce mont, reçut celui de *Rio-del-Oro*, parce qu'on y trouva quelques pailles d'or dans le sable.

Le dimanche 6, en sortant de Rio-del-Oro, il découvrit *la Pinta*, qui faisait voile avec le même vent. Pinçon, l'ayant abordé, rejeta la

longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port, il avait troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avait pris la moitié pour lui et distribué l'autre à son équipage. L'amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité; et, continuant de ranger la côte, il rencontra plusieurs autres caps, auxquels il donna des noms qu'Herréra nous a conservés, sans expliquer leur situation. Le 12, il fit trente lieues, avec beaucoup d'étonnement de trouver l'île si grande. Là, se trouvant vis-à-vis d'une grande baie, formée par une presqu'île, que les insulaires nommaient *Samana*, et qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques matelots qu'il envoya dans une chaloupe observèrent sur le rivage un grand nombre de sauvages armés d'arcs et de flèches. Ce spectacle, qui était jusqu'alors sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Américains, ils en engagèrent un à les accompagner jusqu'à bord. L'amiral lui fit sur les mines d'or et sur les Caraïbes diverses questions auxquelles il satisfit avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eut été renvoyé avec quelques présens, les matelots qui les conduisaient furent surpris, en descendant à terre, de se voir environnés d'une troupe de sauvages armés, qui s'étaient

tenus cachés derrière les arbres. Ils se crurent en danger. L'Américain qu'ils avaient ramené s'aperçut de leur défiance, et s'efforça de les rassurer. Mais, quelque nouveau tumulte ayant fait renaître leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver; et pour se faire redouter de ces barbares, ils en blessèrent deux de quelques coups de sabre : tous les autres prirent la fuite en jetant leurs arcs et leurs flèches. Ce fut la première fois que les Castillans firent couler le sang dans le Nouveau-Monde.

Cependant l'ennui d'une si longue navigation, autant que le mauvais état des caravelles qui faisaient beaucoup d'eau, déterminèrent l'amiral à prendre directement la route de l'Europe. Les voiles furent tournées au nord-est le 16 janvier, et l'on découvrit plusieurs petites îles que personne ne fut tenté de reconnaître. La route fut heureuse jusqu'au mardi 12 février, quoique assez incertaine par la variété des observations et du jugement des pilotes. Mais, après avoir fait environ cinq cents lieues, les deux caravelles essuyèrent une si furieuse tempête, que le naufrage leur parut inévitable. On fit diverses sortes de vœux pour obtenir la protection du ciel. Enfin l'amiral, croyant toucher au dernier moment de sa vie, et s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvait se garantir que de la perte de ses mémoires, qui allait rendre son voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes

sur un parchemin, qu'il renferma soigneusement dans un baril; et, sans communiquer son secret à ses gens, il jeta le baril dans les flots. Ils s'imaginèrent que c'était quelque nouvelle ressource de religion; et le vent s'étant apaisé tout d'un coup, Herréra fait entendre qu'ils attribuèrent cet heureux changement à la piété de l'amiral. Cependant l'autre caravelle avait disparu dès le commencement de la tempête; et, n'étant point ramenée par le beau temps, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15, on aperçut la terre à l'est-nord-est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître. Les uns la prenaient pour l'île de Madère, et d'autres pour la roche de Cintra, qui est proche de Lisbonne. Colomb seul jugea par ses observations que c'était une des Açores, qu'on reconnut bientôt en effet pour Sainte-Marie.

Il aborda le 18 au nord de cette île. Don Juan de Castaneda, qui y commandait pour le Portugal, l'envoya complimenter aussitôt, et lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance, que, ne pensant qu'à rendre grâce au ciel par l'exécution du vœu public, il fit descendre le lendemain une partie de ses gens pour se rendre en procession dans une chapelle voisine, où il se proposait d'aller lui-même le jour d'après avec le reste de l'équipage. Les Castillans étaient non-seulement sans armes, mais nus en chemise, suivant la promesse qu'ils avaient faite

au ciel. A peine eurent-ils perdu de vue le rivage, qu'une troupe de Portugais fondit sur eux et les fit prisonniers ; l'amiral, surpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer son vaisseau vers une pointe d'où l'on pouvait découvrir la chapelle. Il vit sa barque; mais au lieu de ses gens, qu'il se disposait à recevoir, il aperçut un grand nombre de cavaliers armés, qui descendaient de cheval, et qui entrèrent dans la barque; apparemment pour le venir attaquer. Il se mit aussitôt sous les armes, dans la résolution néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Les Portugais, s'étant avancés à la portée de la voix, demandèrent un signe de sûreté. Il ne balança point à le donner : mais, voyant qu'ils ne s'en tenaient pas moins éloignés, il leur dit qu'il avait quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens dans la barque; qu'il ne s'était pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le trahir ; qu'il avait l'honneur d'être amiral de l'Océan et vice-roi des Indes pour l'Espagne, et qu'il était prêt à montrer ses provisions. Un officier portugais lui répondit qu'on ne connaissait dans l'île ni le roi d'Espagne, ni ses lettres, et qu'il serait traité comme ses gens, s'il avait l'audace d'entrer dans le port. Un langage si offensant fit douter à l'amiral si depuis son départ les deux couronnes n'avaient pas rompu la paix. Il prit tous ses gens à témoin de ce qu'ils avaient entendu; et, s'armant de fierté à son tour, il jura qu'il ne partirait point sans une vengeance

éclatante. Le temps devint si mauvais, qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut contraint de chercher un abri dans l'île de Saint-Michel: mais l'orage, qui continua toute la nuit, ne lui ayant pas permis d'y aborder, il revint le jour suivant à Sainte-Marie, dans la résolution d'attaquer cette île, et d'employer toutes ses forces pour tirer vengeance des Portugais. Pendant qu'il se disposait à cette entreprise, un officier de l'île et deux prêtres, avec cinq matelots, s'approchèrent de la caravelle dans une barque, et demandèrent la permission de monter à bord. Ils venaient, dirent-ils, de la part de leur commandant pour s'informer s'il était vrai que le vaisseau portât un amiral d'Espagne, avec ordre, dans cette supposition, de lui rendre tous les honneurs qui étaient dus à sa dignité. L'amiral feignit de croire ce compliment sincère, et leur montra non-seulement ses provisions, mais les lettres du roi son maître qui le recommandaient à toutes les puissances du monde. Alors on lui rendit sa barque et ses gens, avec des excuses dont il affecta de paraître satisfait. Mais il apprit des prisonniers qu'on lui ramena que tous les sujets du roi de Portugal avaient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du monde qu'il pût tomber entre leurs mains, et qu'il n'aurait pas évité cette disgrâce, s'il était descendu avec la première partie de ses gens, comme les Portugais se l'étaient persuadé.

Le temps étant devenu favorable, il fit prendre

la route de l'est, qu'il suivit heureusement jusqu'au second jour de mars. Un oiseau fort gros, qu'il prit pour un aigle, et qui vint se percher sur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une seconde tempête aussi terrible que la première. Elle fit recommencer les vœux pour un pèlerinage; et l'historien observe avec admiration que le ciel fit tomber encore une fois le sort sur l'amiral. On s'abandonna aux vents pendant deux jours, sans règle et sans espérance. Enfin, le 4, après avoir vu la terre de près dans une nuit fort obscure, on reconnut à la pointe du jour la roche de Cintra; et quoique le vent parût fort bon pour s'avancer vers l'Espagne, la mer continuait d'être si grosse, qu'on se crut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne.

Le roi de Portugal se trouvait alors à Valparaiso. L'amiral, après avoir commencé par dépêcher un courrier à la cour d'Espagne, écrivit à ce prince pour lui demander la permission de mouiller dans le port de sa capitale, avec la précaution de l'avertir qu'il ne venait pas de Guinée, mais des Indes occidentales. Cette déclaration n'empêcha point que son vaisseau ne fût visité par un officier portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre avec lui pour rendre compte de son voyage au commandant du port. Il répondit qu'il était amiral d'Espagne, et que cette qualité le dispensait d'une soumission que ses pareils n'avaient jamais rendue. On lui proposa d'y envoyer du moins son pilote; ce qu'il refusa avec

autant de fermeté; mais il consentit à montrer ses lettres, et l'officier n'eut pas plus tôt fait son rapport, que le capitaine d'un galion, qui attendait cet éclaircissement, s'approcha de la caravelle au bruit des timbales et des trompettes, et vint lui offrir à bord toutes sortes de secours et de rafraîchissemens.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne, tous les habitans s'empressèrent de venir admirer des hommes qui avaient découvert un nouveau monde, et la rivière fut bientôt couverte de barques. L'amiral reçut le lendemain une lettre du roi de Portugal qui l'invitait à se rendre à sa cour, avec parole de lui faire un accueil distingué, et qui lui conseillait de prendre d'abord quelques jours de repos à Sacaben. L'ordre était déjà donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Il ne fit pas difficulté de se fier aux promesses d'un monarque ami de ses maîtres; il fallait donc que les dispositions de ce prince fussent changées, ou que les ordres de l'arrêter n'eussent été donnés qu'au cas où il aurait approché des nouvelles possessions du Portugal. Quoi qu'il en soit, il se rendit à Valparaiso. Tous les seigneurs de la cour vinrent au-devant de lui, et l'accompagnèrent jusqu'au palais. Le roi le reçut avec beaucoup d'honneur, le fit asseoir et couvrir devant lui, et prit long-temps plaisir à lui entendre raconter toutes les circonstances de son voyage. Cependant, après l'avoir félicité de sa gloire, il ajouta que, suivant les

conventions entre les couronnes de Castille et de Portugal, toutes les nouvelles découvertes devaient lui appartenir. Colomb répondit qu'il ignorait les traités; mais que, suivant les ordres qu'il avait reçus de leurs majestés catholiques, il s'était bien gardé de passer en Guinée ni vers les mines de Portugal. « Je suis persuadé, lui » dit le roi, que nous n'aurons pas besoin » d'un tiers pour juger ce différend. » L'audience finit avec les mêmes égards pour un homme que l'envie même ne voyait pas sans admiration; car tous les historiens observent qu'on sentit alors en Portugal le tort qu'on avait eu de négliger ses offres. Le roi donna ordre aux premiers seigneurs de sa cour de loger et de traiter l'amiral. Il le revit deux fois avec la même satisfaction, et l'ayant comblé d'honneurs et de présens, il le fit conduire jusqu'à Lisbonne par don Martin-Norogna. Colomb vit la reine en passant à Villa-Franca, et n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la capitale, qu'on lui offrit au nom du roi la liberté de faire le reste du voyage par terre avec une escorte et toutes les commodités qu'il pouvait désirer jusqu'à la frontière. Il marqua beaucoup de reconnaissance pour cette nouvelle faveur; mais, n'ayant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si favorable, que, le vendredi 15, il entra vers midi dans le port de Palos. On remarque qu'il en était parti le même jour de la

semaine, troisième d'août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois et demi, il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie; et, dans la première surprise d'un événement si merveilleux, on avait peine à ne le pas prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la cour, les boutiques furent fermées à Palos, toutes les cloches sonnèrent, et l'amiral, en sortant de la caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe. Son premier soin fut d'écrire à leurs majestés catholiques, et de leur envoyer une exacte relation de son voyage. *La Pinta*, qui avait été séparée de lui par la tempête, avait pris terre à Bayonne; et quelques historiens racontent que Pinçon s'était rendu par le plus court chemin à Barcelone où la cour était alors, dans l'espérance de paraître le premier aux yeux du roi, et d'y recueillir peut-être le prix du courage et de l'habileté d'autrui; mais que ce prince, à qui il fit demander audience, refusa de l'écouter, et que le chagrin qu'il en eut le mit en peu de temps au tombeau. D'autres ont écrit que de Bayonne il alla droit à Palos, où il arriva le même jour que l'amiral; que cette rencontre, à laquelle il ne s'était pas attendu, l'affligea d'autant plus, que Colomb avait déjà fait des plaintes de sa désertion, et l'accusait

d'avoir empêché par ce contre-temps qu'il n'eût visité les mines de Cibao, d'où il pouvait apporter beaucoup d'or en Espagne, et que la crainte d'être arrêté le fit sortir sur-le-champ de la ville, où il ne laissa point de revenir après le départ de son chef, mais si malade de fatigue et de chagrin, qu'il y mourut peu de jours après. L'envie n'est pas toujours punie de même; mais heureusement on peut se fier à elle du soin de son supplice.

Colomb ne différa point à partir pour Séville avec toutes les richesses qu'il avait apportées du Nouveau-Monde, et sept Américains qu'il avait embarqués : il lui en était mort un sur mer, et deux restèrent malades à Palos. L'impatience de le voir étant aussi vive à la cour que celle qu'il avait lui-même de se présenter à leurs majestés catholiques, il en reçut une lettre à Séville avec cette suscription : «A don Christophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les Indes occidentales.» Ferdinand et Isabelle l'assuraient, dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime et de leur reconnaissance; le pressaient de se rendre auprès d'eux, et le consultaient d'avance sur les ordres qu'ils avaient à donner pour achever son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un état des vaisseaux, des troupes et des munitions qu'il croyait nécessaires à ses grandes vues.

La renommée ayant déjà publié son retour et

sa marche lorsqu'il sortit de Séville, son voyage jusqu'à Barcelone fut un véritable triomphe : les chemins et les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressait dans tous les lieux habités d'aller au-devant de lui pour contempler cet homme extraordinaire qui s'était ouvert par des routes inconnues avant lui l'entrée d'un nouveau monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges et verts, et quantité d'autres nouveautés qu'il ne manquait pas d'étaler aux yeux des spectateurs attiraient la curiosité du vulgaire; mais l'admiration des hommes éclairés ne s'adressait qu'à lui. Il arriva vers le milieu d'avril à Barcelone. On lui fit une réception digne du service qu'il avait rendu à l'Espagne. Tous les courtisans, suivis d'un peuple innombrable, allèrent fort loin au-devant de lui; et lorsqu'il eut reçu les premiers complimens de la part du roi et de la reine, il marcha jusqu'au palais, précédé de ses Américains. Les acclamations redoublaient à chaque instant, et jamais homme n'eut peut-être un jour plus glorieux et plus flatteur, surtout s'il rapprochait, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'était vu quelques mois auparavant. Il fut conduit avec cette pompe, au travers d'une grande partie de la ville, à l'audience des rois catholiques qui l'attendaient hors du palais, sous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante cour qu'ils eussent rassem-

blée depuis long-temps. Aussitôt qu'il aperçut leurs majestés, il courut se prosterner à leurs pieds pour leur baiser la main; mais Ferdinand le fit relever, et lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avait été préparée : après quoi il reçut ordre de raconter à haute voix ce qui lui était arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble, que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux à l'exemple du roi et de la reine, qui rendirent grâce au ciel les larmes aux yeux, et les hymnes de joie furent chantés par la musique de la chapelle : hymnes de funeste augure, qui servaient comme de prélude aux gémissemens funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel et malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil et souillé de carnage.

Depuis ce grand jour, le roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le prince son fils, et Colomb à sa gauche. Tous les grands, à l'exemple du souverain, s'accordèrent à combler d'honneurs l'amiral vice-roi des Indes. Le cardinal d'Espagne, Pierre Gonzalès de Mendoze, aussi distingué par son mérite que par son rang et sa naissance, fût le premier qui le traita dans un festin, où non-seulement il lui fit prendre la première place, mais le fit servir à plats couverts, avec ordre de ne lui rien présenter dont on n'eût fait l'essai; ce que tous les seigneurs observèrent en le traitant

à leur tour. Barthélemi et Diégo Colomb, ses deux frères, eurent part aux libéralités du roi, quoique absens tous deux de ses états. Le titre de *don* leur fut accordé, avec de magnifiques armoiries pour toute la famille.

C'est alors qu'Alexandre VI, qui a laissé une mémoire si odieuse, donna cette fameuse *bulle de démarcation*, sollicitée par Ferdinand et Isabelle; bulle qui leur accordait l'investiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir et acquérir à l'occident des îles Açores, et qui laissait au roi de Portugal toutes les découvertes et conquêtes faites à l'orient des mêmes îles : comme si le père commun de tous les hommes, le Dieu qui les a placés sur ce globe, ouvrage de ses mains, avait pu permettre à un pontife d'Italie de leur ôter la propriété du sol où ce Dieu les avait fait naître, et de les transporter à d'heureux usurpateurs, à qui un homme de génie avait appris qu'il y avait un monde au-delà de l'Océan!

Colomb obtint un brevet particulier qui lui donnait le commandement de la flotte jusqu'à Espagnola, d'où elle devait revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, et de nouvelles patentes qui confirmaient celles dont il avait déjà fait un si glorieux usage.

Leurs majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Évangile, firent choix de douze prêtres séculiers et religieux, et leur donnèrent pour supérieur un bénédictin catalan d'un mérite distingué, avec un bref du pape qui con-

tenait des pouvoirs fort étendus, et l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, et d'empêqu'ils ne fussent maltraités. Jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

L'amiral, en prenant congé de leurs majestés, obtint la permission de laisser ses deux fils à la cour, en qualité de pages, pour y recevoir une éducation digne de leur père et convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville, où il trouva la flotte qu'il devait commander presqu'en état de mettre à la voile. L'ardeur des commissaires avait répondu à l'impatience de la cour. Dix-sept vaisseaux dont cet armement était composé se trouvaient déjà bien pourvus d'artillerie et de munitions, non-seulement pour le voyage, mais encore pour les colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué un grand nombre de chevaux, des ferremens de toute espèce, des instrumens pour travailler aux mines et pour purifier l'or, des marchandises pour le commerce et pour les présens, du froment, du riz, des graines de toutes sortes de légumes, enfin tout ce qui peut servir aux progrès d'un nouvel établissement. Quinze cents volontaires, entre lesquels on comptait beaucoup de jeune noblesse, attendaient l'amiral avec une égale passion pour l'or et pour la gloire.

Enfin, le 25 septembre, la flotte espagnole sortit de la baie de Cadix, et le 2 octobre elle eut la vue de la grande Canarie. Trois

jours après, elle entra paisiblement dans le port de Gomère pour y faire de nouvelles provisions, surtout de veaux, de chèvres, de brebis, de porcs et de poules, dont sortent, remarque Herréra, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'amiral donna au commandant de chaque vaisseau un écrit soigneusement cacheté, qui contenait des instructions sur la route qu'on devait tenir, si l'on était séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité : il souhaitait que cette route ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés.

On remit à la voile le 7 octobre, et l'amiral fit prendre un peu plus au sud que l'année précédente. C'est dans ce second voyage qu'il découvrit la Dominique, Marie-Galande, la Guadeloupe, Antigoa, Saint-Christophe et Saint-Jean-Baptiste ou Porto-Rico.

Le 27, après midi, on jeta l'ancre à l'entrée du Puerto-Réal. Quelques Américains s'approchèrent dans un canot en criant *al mirante*. On les pressa de monter à bord : ils demandèrent à voir auparavant l'amiral; et lorsqu'il se fut montré, ils abordèrent sans crainte. Après l'avoir salué de la part de Guacanagari, ils lui firent un présent en or assez riche. Il leur demanda pourquoi il ne voyait aucun de ses gens. Ils répondirent que les uns étaient morts de maladie, et que les autres étaient entrés dans le pays avec des femmes. Malgré les cruels

soupçons qu'il devait concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, et les Américains furent renvoyés avec des présens.

Le lendemain, en s'avançant dans le port, le premier spectacle qui frappa ses yeux fut la ruine entière de la forteresse, qui paraissait avoir été détruite par le feu; il en fit visiter les débris : non-seulement il ne s'y trouvait aucun Espagnol, mais la terreur semblait répandue parmi les Américains, et l'on n'en découvrit pas un seul aux environs. L'amiral fit nettoyer un puits dans lequel il avait recommandé aux officiers de la garnison de jeter leur or et ce qu'ils avaient de plus précieux, s'ils étaient pressés de quelques dangers; on n'y trouva rien. Il s'approcha des habitations les plus voisines; elles étaient désertes. Enfin la vue d'un endroit où la terre avait été fraîchement remuée, lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps qui paraissaient enterrés depuis un mois, et que leurs habits seuls, dont ils étaient encore revêtus, firent reconnaître pour des Espagnols.

Pendant qu'on poussait les recherches et qu'on délibérait sur ces étranges conjectures, un prince de l'île, frère de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, et fit demander audience à l'amiral. Les historiens remarquent qu'il avait déjà fait quelques progrès dans la langue castillane. Il raconta qu'après le départ de l'amiral, la discorde avait

bientôt commencé à régner dans la colonie; que, les ordres du commandant n'étant plus respectés, chacun était sorti du fort et s'était livré aux plus odieux emportemens; que les insulaires avaient vu ravir leurs femmes, enlever leur or, et commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages et de dissolutions; que le roi son frère n'avait pas laissé de contenir ses sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'amiral mettrait fin à cet affreux désordre; mais que Guttierez et Escovédo, après avoir tué un habitant du pays, étaient passés, avec neuf de leurs compagnons, et les femmes qu'ils avaient enlevées, dans les états d'un cacique nommé *Coanabo*, qui les avait massacrés jusqu'au dernier; que ce prince, dont les mines de Cibao dépendaient, alarmé apparemment pour ses richesses, avait pris la résolution d'exterminer tous les étrangers; qu'il était venu assiéger la forteresse avec une puissante armée, et que, n'ayant pu l'emporter d'assaut, quoique la garnison fût réduite à dix hommes, qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit, avec tant de fureur et dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avait été impossible de l'éteindre; que les assiégés avaient tenté de se sauver par mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous, avec leur commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du port; qu'à la première nouvelle du siége, le roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de

ses amis alliés; qu'il était arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avait entrepris de les venger; qu'il avait livré bataille au cacique, et qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu dans le combat quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, et dont il n'était pas encore guéri; que le reste des Castillans était dispersé dans l'île, et que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces: enfin qu'à de si justes douleurs il joignait celle d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de resserrer leur alliance et leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entièrement Colomb : tout le portait à la défiance; et dans ses recherches mêmes il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son allié de tout le mal qu'il rejetait sur Coanabo. Cependant, loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'île sans le consentement de ses principaux princes; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes dont le succès n'était pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari était un traître, il paraissait du moins disposé à garder les apparences de bonne foi; qu'il n'était question que

de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que, lorsqu'une fois on serait bien fortifié, il serait temps de punir les coupables, et que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'amiral ne fit pas difficulté de se rendre à la cour du roi, qui lui fit d'un air triste le récit du malheur des Castillans, et qui lui montra ses blessures. La confiance et l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'amiral de huit cents petites coquilles fort estimées dans le pays sous le nom de *cibas*, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, et de trois petites calebasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cents livres. De son côté, l'amiral lui donna quantité de petites vases de verre, des couteaux, des ciseaux, des épingles, des aiguilles et de petits miroirs, qui furent reçus comme des richesses inestimables : il y joignit une image de la Vierge, qu'il lui pendit au cou. La vue des chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manége en présence du cacique, lui causa beauboup d'admiration.

Après ce nouveau traité, l'amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondemens; mais jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort malsain; il

avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierre pour les édifices ; et d'ailleurs il voulait s'approcher des mines de Cibao. La résolution à laquelle il s'arrêta fut de s'avancer plus à l'est ; et le 7 septembre il partit de Puerto-Réal avec toute sa flotte pour aller former une nouvelle colonie à Puerto di Plata, où le pays lui avait paru plus agréable, et le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une de ces tempêtes auxquelles les Français ont donné depuis le nom de *nords*, parce qu'elles viennent de ce point. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jetés à la côte, si quelques instans de lumière ne leur eussent fait apercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une rivière qui leur offrit une retraite.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formait un port assez commode, mais un peu découvert au nord-est. L'amiral descendit près d'un village qui bordait le rivage ; et, remontant la rivière, d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux et leur faire traverser le village pour les employer à des moulins, et les rendre utiles à tous les besoins d'une colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva de la pierre pour bâtir et pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu pour y jeter les fondemens d'une ville. Il fit bâtir d'abord une église et un magasin. Ensuite il dressa

le plan des quartiers et des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierre; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille et de feuilles de palmiers, on vit bientôt tout le monde à couvert. Cette nouvelle ville, la première apparemment qu'on eût jamais vue dans le Nouveau-Monde, reçut le nom d'*Isabella*, à l'honneur de la reine de Castille, que l'amiral regardait comme la source de sa fortune et de sa gloire.

Mais soit que les provisions n'eussent pas été ménagées, ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas long-temps sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs la continuité d'un travail dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat, et l'extrême chaleur causèrent de fâcheuses maladies. L'amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentit. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres et d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors dont tous ses gens avaient l'imagination remplie servait à les soutenir contre la faim et la misère. Non-seulement il profitait de cette disposition pour les animer continuellement par les plus hautes espérances, mais, craignant qu'à la fin ils ne fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus long-temps la découverte des mines; et dans l'impuissance où il était d'y

marcher lui-même, il chargea de cette entreprise Alphonse d'Ojéda, dont on a déjà vanté le courage, la force et l'adresse.

Ojéda partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés. Il s'avança au midi l'espace de huit ou dix lieues, par un pays désert, qui se terminait au pied d'une montagne, où, trouvant une gorge fort étroite, il ne fit pas difficulté de s'engager. Elle le conduisit dans une grande et belle plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations, et coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la rivière Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade, et la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser, retardèrent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesse. Les Américains qui lui servaient de guides ramassaient à ses yeux des pailles et des grains d'or dans le sable. Il jugea par cet heureux essai quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes; et jugeant avec prudence qu'il n'avait rien de plus pressant que de porter à la colonie de si flatteuses nouvelles, il reprit le chemin d'Isabella avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit et les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans ranimèrent ceux que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda, avec tous les présens qu'il avait reçus de Guacanagari; et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés il en retint deux de moyenne grandeur, et trois caravelles. Le reste avait déjà mis à la voile, lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontens, ayant choisi Bernard de Pise pour leur chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtimens qu'il s'était réservés, et de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi et renvoyé en Espagne dans un des cinq navires, avec les informations et les preuves de son crime; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la colonie. Un historien remarque qu'il ne fut pas aussi sévère que semblait le demander une première sédition dont il était important de faire un exemple signalé. Cependant les ennemis de l'amiral commencèrent à lui reprocher de la cruauté; et cette fausse opinion qu'on prit de son caractère, sur un acte de justice où toutes les formalités avaient été gardées, produisit dans un autre temps des effets funestes pour lui et pour toute sa famille.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie, il prit la résolution de visiter lui-même les mines de Cibao, et d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un fort. Il se

*...

fit accompagner de ses meilleurs soldats et d'un grand nombre de volontaires, tous à cheval; et, laissant Diègue, son frère, pour commander dans Isabella, il se mit en marche le 12 mars, enseignes déployées, au son des tambours et des trompettes. Le premier jour, il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques hidalgos, des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage. En montant au sommet de la montagne, il découvrit avec admiration cette belle et vaste plaine de vingt lieues de longueur, nommée *Vega-real*, c'est-à-dire Campagne-royale. Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit, et tous les Américains d'un grand nombre d'habitations dont elle est remplie lui firent un bon accueil.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaqui. Les Américains que l'amiral avait amenés d'Isabella entraient dans les maisons qui se trouvaient sur la route, et prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitans donnassent la moindre marque de surprise et de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logemens des Espagnols, et l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude qui prouvait leur simplicité et leur innocence : les premières idées de propriété leur furent données par

ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne sépare le pays qu'on avait traversé de la province de Cibao. Il fallut employer les pionniers pour s'ouvrir l'accès de cette montagne. L'amiral, ayant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de là l'île presque entière.

Le nom de *Cibao*, que les insulaires donnent à cette province, vient de la nature du terroir, qui n'est composé que de montagnes pierreuses, et de rocs ou de cailloux, qui s'appellent *ciba* dans leur langue. Quoique l'entrée du pays soit affreuse, on s'aperçoit bientôt que l'air y est doux et fort sain. Il y coule de toutes parts des rivières et des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les montagnes, mais les lieux bas et le bord des eaux sont couverts de pins d'une extrême hauteur, qui, sans être fort près les uns des autres, paraissent former dans l'éloignement de grandes et belles forêts.

La vue d'un pays si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabella, ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine de cuivre et deux carrières d'ambre et d'azur. Il était si difficile de revenir souvent à cheval et de conduire des voitures dans un pays rempli de pierres et de montagnes, que cet obstacle seul aurait suffi pour les obliger d'y former un établissement; mais l'amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un fort pour mettre les habitans sous

le joug. Il en traça lui-même le plan sur une montagne dont la rivière de Xanique faisait une presqu'île. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette rivière, le canton qu'elle arrose était rempli de mines. La forterresse fut bâtie de pierre et de bois, et ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la rivière laissait un passage par terre. On lui donna le nom de *Saint-Thomas*, pour railler les incrédules qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao sans les avoir vues de leurs propres yeux. Il se trouva, dit-on, dans les fondemens des nids de paille, qui parurent assez anciens, et qui contenaient des œufs pétrifiés aussi ronds et aussi gros que des oranges.

L'amiral confia le gouvernement de cette importante place au commandeur don Pedro de Margarita, et lui laissa cinquante-six hommes, qui étaient un mélange de soldats et d'ouvriers. Ensuite, craignant pour Isabella dans une si longue absence, il se hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avait pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficultés au passage des rivières, qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les habitations des Américains. C'était autant d'occasions de se les attacher par ses caresses et ses bienfaits. En approchant de sa colonie, il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avait fait semer deux mois auparavant. Il y trouva d'excellens melons; les concombres étaient venus en vingt jours; le blé, qui n'avait

été mis en terre qu'à la fin de janvier, était en épis. Tout germait en trois jours, et la plupart des fruits étaient mûrs dans l'espace de trois semaines. Cette extrême fertilité du terroir venait de l'admirable température de l'air, et des eaux, qui pénétraient aussitôt les germes, et qui fournissaient une nourriture continuelle aux racines.

Cependant ces secours ne suffisant point à la subsistance de la colonie, on y était menacé de toutes les extrémités du besoin. Les provisions qu'on y avait apportées touchaient à leur fin. La chaleur et l'humidité, qui servaient si promptement à la végétation des plantes, corrompaient les vivres de l'Europe, que d'ailleurs on n'avait pas assez ménagés dans la navigation. La farine commençant à manquer, il fallut dresser des moulins pour moudre le blé. Ce travail demandait de la vigueur. Les soldats et les ouvriers, qu'on avait occupés sans relâche à bâtir la ville, étaient faibles ou malades. L'amiral se vit obligé d'employer les bras de la noblesse ; humiliation insupportable pour des volontaires qui ne s'étaient embarqués que par des motifs de fortune et d'honneur. Les mécontentemens éclatèrent ; et la violence, qui parut nécessaire pour les apaiser, ne servit qu'à les aigrir. Boyl, chef des missionnaires, fut un des plus emportés : il traita l'amiral de cruel. La principale cause de sa haine, qui ne fit qu'augmenter de jour en jour, paraît avoir été le chagrin de n'être pas excepté dans le retranchement des vivres : mais la sévérité néces-

saire de Colomb à punir les plus légères fautes lui servait de prétexte spécieux ; et, après lui en avoir fait des reproches, il était allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'église en interdit. Ainsi ces hommes envoyés pour établir la religion et la paix, n'étaient que des instrumens de scandale et de discorde.

Dans ces circonstances, on reçut avis du fort de Saint-Thomas que les Américains abandonnaient les habitations voisines, et que le redoutable Coanabo se disposait à chasser les Castillans de ses états. Mais la nouvelle qu'on reçut en même temps qu'un seul cavalier du fort de Saint-Thomas avait mis plus de quatre cents naturels en fuite, par la vue et les mouvemens de son cheval, fit juger que les révoltes d'une nation si simple et si timide ne seraient jamais fort dangereuses.

Il lui tardait de pouvoir exécuter les ordres de leurs majestés catholiques, qui lui avaient recommandé particulièrement d'étendre leur domaine et leur gloire par de nouvelles découvertes. Cette entreprise demandant une longue absence, il commença par établir dans la colonie un conseil ou un tribunal composé de Boyl, de Pero Fernandez Corroel, d'Alphonse Sanchez de Carvajal, et de Jean de Luxan, auxquels il donna pour président don Diègue, son frère, qui n'avait pas cessé de commander dans la ville. Ensuite, ayant donné ses ordres et ses instructions, il partit le 24 d'avril avec un navire et deux caravelles. Il découvrit d'a-

bord la Jamaïque, *Jamaica :* c'est le nom que les Américains lui donnaient. La résistance qu'on lui opposa ne lui permit pas d'y aborder. Il suivit la côte à l'ouest ; mais, ayant à combattre le vent, il prit le parti de retourner à Cuba, dans la résolution d'approfondir si c'était une île ou la terre ferme.

Il arriva sous le cap de Cuba, qu'il nomma *de la Cruz*. Ensuite, continuant de ranger la côte, il rencontra quantité de petites îles, les unes couvertes de sable, d'autres remplies d'arbres, mais plus hautes et plus vertes à proportion qu'elles étaient moins éloignées de Cuba, et la plupart à deux, trois ou quatre lieues de distance entre elles. Leur nombre paraissant croître, le troisième jour l'amiral perdit l'espérance de les compter, et leur donna le nom général de *Jardins de la Reine*. Elles sont séparées par des canaux où les navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux : les uns rouges et de la forme des grues, qui ne se trouvent que dans ces îles, où ils vivent d'eau salée, ou plutôt de ce qu'ils y trouvent de propre à les nourrir. On y prit des *reves*, espèces de poissons de la grosseur des harengs. L'expérience, ou le témoignage des Américains, y fit reconnaître une propriété singulière. Avec une corde déliée d'environ cent brasses de long, qu'on leur attache à la queue, et dont on retient le bout, ils nagent entre deux eaux, vers les tortues qui ne sont pas au-delà de cette distance ; et lorsqu'ils en trouvent une, ils s'at-

tachent si fort à la partie inférieure de son écaille, qu'en retirant la corde on attire quelquefois une tortue qui pèse plus de cent livres.

L'amiral, apprenant des pêcheurs du pays qu'il trouverait plus loin beaucoup d'autres îles, continua sa route à l'ouest, sans être arrêté par le danger continuel d'échouer sur les sables, ou de se briser contre les côtes. Une île plus grande que les autres reçut le nom de *Sainte-Marthe*. On y trouva quantité de poissons, des chiens muets, de grandes troupes de grues rouges, des perroquets et d'autres oiseaux; mais la crainte fit fuir les habitans du seul village qu'on y découvrit. L'eau commençait à manquer sur les trois bords castillans. On avait des ressources présentes dans l'île de Cuba; on s'en rapprocha, et l'on prit la route de l'est avec des vents fort variables, et par des canaux remplis de sable. L'amiral y échoua fort dangereusement, et ne fut redevable de la conservation de son vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer, sans dessein et sans ordre, en suivant les bancs et les canaux dans une mer fort blanche, exposé chaque jour à la violence des marées et des courans. Enfin les trois vaisseaux se retrouvèrent près de Cuba, sur la même côte d'où ils avaient pris leur route.

Le 7 juin, pendant que l'amiral faisait célébrer les saints mystères sur le rivage, on y vit arriver un vieux cacique qui s'approcha de l'amiral pour lui présenter modestement quel-

ques fruits de l'île; ensuite, s'étant assis à terre, les genoux pliés jusqu'au menton, il lui tint ce discours, que Colomb se fit expliquer aussitôt par ses interprètes : « Tu es venu dans » ces terres, que tu n'avais jamais vues, avec » des forces qui répandent l'effroi parmi nous. » Apprends néanmoins que nous reconnais- » sons dans l'autre vie deux lieux où doivent » aller les âmes : l'un redoutable et rempli de » ténèbres, qui est le partage des méchans; » l'autre bon et délectable, où reposent ceux » qui aiment la paix et le bonheur des hommes. » Si tu crois mourir, si tu crois que le bien ou » le mal que tu auras fait te sera rendu, j'es- » père que tu ne feras point de mal à ceux qui » ne t'en font point. Tout ce que tu as fait » jusqu'à présent est sans reproche, parce qu'il » me semble que tes desseins ne tendent qu'à » rendre grâces à Dieu. »

L'amiral lui répondit « qu'il se réjouissait beaucoup de voir l'immortalité de l'âme au nombre de ses connaissances; qu'il lui apprenait, et à tous les habitans de sa terre, que les rois de Castille, leurs seigneurs, l'avaient envoyé pour savoir s'il y avait dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le disait des Caraïbes; qu'il avait ordre de les corriger de cet usage inhumain, et de faire régner la paix entre tous les habitans des îles. » Le cacique, à qui on expliqua cette réponse, versa quelques larmes après l'avoir entendue : il demanda plusieurs fois si c'était

du ciel que ces hommes étaient descendus. Les Américains eurent bientôt lieu de demander si ces hommes étaient sortis de l'enfer.

De retour dans sa colonie, l'amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre que l'amiral avait laissés sous la conduite de don Pedro de Margarita. Cet officier avait reçu ordre de visiter toutes les provinces de l'île en faisant observer une exacte discipline : c'était trop exiger d'un corps de troupes qui manquait du nécessaire. Aussi les soldats castillans, qui trouvèrent les habitans peu disposés à leur fournir des vivres, employèrent-ils la violence pour s'en procurer : alors toutes les puissances de l'île se réunirent contre eux, à la réserve de Guacanagari, dont les états portaient le nom de *Marien*. Don Diègue, gouverneur d'Isabella, fit faire à Margarita des remontrances de la part du conseil : elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colomb, il se retira dans le fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait. Il y était exposé lui-même; et les historiens lui font honneur d'une action fort noble, qui mériterait plus d'éloges, s'il y avait su joindre un peu de modération dans sa conduite. Un jour que les habitans lui avaient apporté deux tourterelles, il les reçut et les paya libéralement : elles étaient

vivantes entre ses mains; il pria ses officiers de monter avec lui dans la partie la plus élevée du fort, et, donnant la liberté aux deux oiseaux, il dit à ceux qui l'avaient suivi qu'il ne pouvait se résoudre à faire un bon repas tandis qu'il les voyait mourir de faim.

Ce n'était pas le seul mal qui le tourmentait. Depuis quelque temps il souffrait de vives douleurs qui troublaient jusqu'à son sommeil; on a cru qu'elles venaient d'un commerce trop libre avec les femmes de l'île. Mais les attribuant au climat, ou à la mauvaise qualité des alimens, il prit enfin la résolution de retourner en Espagne : ce dessein le conduisit à Isabella, où son mécontentement et le mépris qu'il avait pour la nouvelle noblesse du gouverneur lui firent éviter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement dans ses discours ; et cette conduite lui fit un grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Ce missionnaire publia qu'il allait détromper les rois catholiques des fausses idées qu'on leur faisait concevoir de l'amiral et de ses entreprises; et, joignant l'effet aux menaces, il partit avec Margarita sur des navires qui venaient d'apporter don Barthélemi, frère de Colomb. En arrivant à la cour d'Espagne, leur haine se déchaîna contre les Colomb : ils publièrent qu'à la vérité Espagnola avait un peu d'or ; mais qu'on en verrait bientôt la fin, et qu'un avantage si léger ne valait pas tant de dépenses, ni le sacrifice d'un si grand nom-

bre d'honnêtes gens. Sans doute les motifs qui le faisaient parler n'étaient pas très-purs; mais il serait difficile de nier qu'il n'y eût beaucoup de vérité dans ce qu'il disait.

L'amiral résolut de porter la guerre aux caciques ennemis de sa colonie; mais avant son départ il revêtit son frère d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter; ce fut celui d'*adelantade*, ou lieutenant-général dans toutes les Indes occidentales. La cour d'Espagne trouva d'abord assez mauvais qu'un emploi de cette importance eût été donné sans sa participation; mais elle ne laissa point de le confirmer. Au fond, don Barthélemi en était digne: il entendait parfaitement la navigation; il avait de la prudence et du courage. Tous les historiens conviennent qu'il aurait pu rendre de grands services à l'Espagne, si son humeur un peu violente n'eût excité des jalousies et des haines qui firent manquer plusieurs fois ses plus sages mesures.

Cependant quelques jours de réflexions firent juger à l'amiral que le petit nombre de troupes avec lequel il se proposait de tenir la campagne pourrait être accablé par les Américains réunis. Il crut devoir tenter la surprise et la ruse avant de faire éclater ses desseins. Caonabo lui paraissant le plus redoutable des caciques, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses états; il savait que ce prince, qui prenait le titre de *maguana*, faisait beaucoup plus de cas du cuivre et du lai-

ton que de l'or, et qu'il avait souvent marqué une vive passion d'obtenir la cloche de l'église d'Isabella, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait. Il se servit de cette connaissance pour le faire donner dans un piége, dont Ojéda qui commandait le fort de Cibao prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitaient une paix constante, et que, par des sentimens particuliers d'estime pour Caonabo, ils pensaient à lui faire des présens considérables. Ojéda partit du fort avec neuf cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la résidence ordinaire du cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les présens qu'il avait à lui offrir : c'étaient des fers, tels qu'on les met aux pieds et aux mains des forçats, mais de laiton si poli qu'ils paraissaient d'argent. Il lui dit que ces instrumens étaient des marques d'honneur dont l'usage était réservé aux rois de Castille, et que, dans le dessein où l'amiral était de le traiter avec la plus haute distinction, il ne faisait pas difficulté de lui envoyer ce qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'à ses maîtres; qu'il lui conseillait de se retirer à l'écart pour se parer de ce précieux ornement, et que, se présentant ensuite aux yeux de ses sujets, il paraîtrait avec autant de majesté que les rois de Castille. Caonabo donna dans le piége, et, ne se défiant

pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa cour, il fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, se saisirent brusquement de lui, après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes, et le placèrent en croupe derrière leur chef, qui, se l'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Isabella avec sa proie. La joie de l'amiral fut extrême en se voyant maître du destructeur de son premier établissement, et du seul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa maison; mais, loin d'en tirer quelque marque de respect et de soumission, il remarqua qu'il affectait de ne le pas saluer lorsqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en usait plus civilement à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut savoir de lui-même la raison de cette différence: « C'est, lui » répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me » venir prendre dans ma maison, et que ton » officier a plus de cœur que toi. » Un homme si fier parut dangereux jusque dans ses chaînes: on prit le parti de l'envoyer en Espagne, et de l'embarquer malgré lui sur un navire qui était près de faire voile; mais une tempête, qui ensevelit dans les flots ce bâtiment et plusieurs autres, fit périr le malheureux cacique avec tous ceux qui l'accompagnaient.

On vit bientôt arriver au port d'Isabella Antoine de Torrez, qui était renvoyé avec quatre grands vaisseaux bien fournis de vivres et de munitions, et qui remit à l'amiral des

lettres du 16 août, par lesquelles le roi et la reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services; ils lui demandaient le récit de ses observations, les noms et les distances des îles, et toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connus en Espagne; et, pour établir un commerce régulier entre le Nouveau-Monde et l'Ancien, ils réglaient que des deux côtés on ferait partir tous les mois une caravelle qui n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin, lorsqu'il apprit que l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'île entière, et que les trois frères de ce prince assemblaient une nombreuse armée dans la Véga-Réal; il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il était de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans capables de service ne montaient pas à plus de deux cents hommes d'infanterie et vingt cavaliers; mais l'amiral y joignit vingt chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures et leurs aboiemens contribueraient autant que le sabre et la mousqueterie à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nus et sans ordre. Il partit d'Isabella le 24 mars, avec l'adelantade et Guacanagari. A peine fut-il entré dans la Véga-Réal, qu'il découvrit l'armée ennemie, forte de cent mille hommes, et commandée par Mani-

cate, un des frères de Caonabo. L'adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance. Ces malheureux insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, ou qui n'étaient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglans, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entières par le prompt effet des armes à feu; de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Espagnols; d'être foulés aux pieds des chevaux, et saisis par de gros mâtins qui, leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord, ou les renversaient, et mettaient facilement en pièces des corps nus, dont aucune partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille demeura couvert de morts: les autres prirent la fuite; on les poursuivit, et les prisonniers furent en grand nombre. L'amiral employa neuf ou dix mois à faire des courses qui achevèrent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'île. Il rencontra plusieurs fois les trois caciques avec le reste de leurs forces, et chaque rencontre fut une nouvelle victoire; car c'est de ce nom que les historiens appellent cet exécrable abus de la force destructive contre la faiblesse désarmée.

Après les avoir assujettis, l'amiral leur imposa un tribut, qui consistait pour les voisins des mines à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or; et pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton.

Guarinoex, roi de la Véga-Réal, offrit de faire labourer la terre, et semer par ses sujets le blé que les Castillans voudraient lui confier, à l'exemple de Guacanagari, qui leur avait déjà rendu cet important service. Sa proposition fut rejetée, sans qu'on puisse comprendre les raisons de ce refus dans un temps où la difficulté de faire venir des vivres d'Espagne avait réduit plusieurs fois la colonie aux dernières extrémités. Mais comme ce prince ne cherchait qu'à se dispenser de fournir de l'or, sous prétexte que ses peuples ignoraient le moyen d'en recueillir, un historien juge avec assez de vraisemblance que l'amiral, faisant peu de fond sur la faveur des Espagnols, et se voyant exposé à de grandes révolutions par sa qualité d'étranger, rapportait toutes ses vues à s'enrichir, et préférait l'or à tout autre soin. Il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui en fournir chaque mois une mesure, qui montait à cent cinquante écus : en même temps il fit fabriquer des médailles de cuivre ou de laiton, qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut, et qu'ils étaient obligés de porter au cou, pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. Boechio, puissant cacique, dont les états étaient les plus éloignés d'Isabella, fut le seul qui continua de résister aux vainqueurs, animé par Anacaona sa sœur, veuve de Caonabo, dont il avait embrassé la vengeance.

Tous les autres sentirent bientôt le poids du

joug; mais, dans la simplicité qu'ils conservaient encore, ils demandaient sans cesse à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Espagne : cependant, lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être delivrés par un départ volontaire, ils résolurent de s'en défaire en leur coupant les vivres, c'est-à-dire, de renoncer à la culure du maïs, et de se retirer dans les montagnes; ils se flattaient que les productions naturelles de la terre suffiraient pour leur nourriture, pendant que les étrangers périraient de faim ou seraient forcés de quitter l'île. Guacanagari même, qu'on cessa de ménager, et qui se vit forcé aux travaux les plus humilians pour satisfaire l'avarice de ses alliés, ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs : cette résolution désespérée produisit en partie l'effet qu'ils en avaient attendu. Les conquérans d'Espagnola retombèrent bientôt dans le même excès de misère qui les avait déja réduits à se nourrir de ce que la nature offre de plus dégoûtant; mais les Américains n'en tirèrent pas d'autre fruit pour eux-mêmes que de se voir poursuivis par des ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcèrent de se tenir cachés dans des cavernes, sans oser faire un pas pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies et les armes des Castillans firent périr en peu de mois la troisième partie des habitans de l'île : Guacanagari eut le même sort; et, pour récompense de tant de services qu'il avait rendus à l'Espa-

gne, les historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations : il n'y avait pas d'autre moyen de justifier les destructeurs.

Cependant Boyl et Margarita étaient arrivés à la cour d'Espagne, et faisaient retentir leurs plaintes contre l'amiral et ses deux frères. Ils traitaient de chimère tout ce qu'on avait publié de la découverte des mines d'or; ils accusaient l'amiral d'imprudence, d'orgueil et de cruauté; ils lui reprochaient de compter pour rien la vie des Castillans, qu'il avait employés aux plus vils travaux, et qu'il avait ensuite abandonnés pendant quatre mois pour aller découvrir de nouvelles terres, ou des trésors qui étaient demeurés apparemment dans ses coffres. On avait reçu d'ailleurs, au premier retour de Torrez, des lettres particulières de quelques mécontens qui n'avaient pas fait une peinture avantageuse de la conduite des Colomb. Leurs majestés prirent le parti d'envoyer à Espagnola un commissaire chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, et d'une simple lettre de créance pour le faire respecter. Cette voie pouvait être prudente et sûre, si la cour d'Espagne eût fait un meilleur choix.

Mais Jean d'Aguado, honoré de cette commission, était un esprit vain qui s'enfla d'une faveur à laquelle il ne s'était point attendu. Il arriva au port d'Isabella vers la fin du mois d'octobre, lorsque l'amiral était occupé à terminer quelques nouveaux mouvemens dans la province de Maguana. L'adelantade comman-

dait dans l'absence de son frère. Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même les menaces; et, sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avait à faire contre le gouvernement, il prit une autorité qui excédait beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'amiral, il publia dans sa route qu'il était venu pour faire le procès aux Colomb, et pour en délivrer la colonie. Ses gens le représentaient aux Américains comme un nouvel amiral qui devait faire périr l'autre; et ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que plusieurs caciques en prirent occasion de s'assembler pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'amiral, rappelé par un courrier de son frère, était rentré dans Isabella : il y retourna aussitôt, et sa suite ayant été grossie par tous les mécontens, il y entra comme en triomphe. Sa commission fut proclamée au son des trompettes. L'amiral aida lui-même à la solennité de cette publication, et, se présentant au commissaire, il l'assura d'une soumission absolue aux ordres de leurs majestés. Aussitôt les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes. Américains et Castillans, la plupart saisirent ardemment l'occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimaient pas, et que la cour semblait abandonner. D'ailleurs les plaintes étaient bien reçues par le commissaire, notamment les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'amiral se conduisit avec une ex-

trême modération : il déféra tous les honneurs à son adversaire ; il souffrit patiemment l'insolence de ses reproches; il affecta même de la tristesse et de l'embarras dans son extérieur, jusqu'à négliger ses cheveux et sa barbe, et se revêtir d'un habit de deuil, qu'un historien nomme *un habit gris de moine*. Enfin, loin de relever les fausses démarches d'Aguado, il ne considéra que l'autorité dont il tenait ses pouvoirs, quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués dans ses lettres.

Après les informations, lorsque le commissaire se disposait à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa dans le port les navires qui l'avaient apporté. Il n'en restait pas d'autres au Nouveau-Monde, que deux caravelles, que l'amiral avait fait construire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire; mais il déclara qu'il monterait l'autre pour aller plaider sa cause au tribunal incorruptible de ses maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, et leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les couronnes de Castille et de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le gouvernement général à ses deux frères. Roland, dont il connaissait l'habileté, fut nommé chef de la justice. Plusieurs forteresses, qu'il avait bâties

en différens lieux pour contenir les caciques, reçurent des commandans de sa main, surtout celle de la Conception, dans la plaine de la Véga, qui devint ensuite une ville considérable. L'avis qu'il reçut dans les mêmes circonstances, qu'on avait découvert au sud de l'île des mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya Garay et Diaz, avec une escorte et des guides qui leur firent traverser la Véga-Réal, d'où, passant entre des montagnes, ils entrèrent dans une autre plaine, qui les conduisit au bord de la Hayna, rivière fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mélange d'or et de sable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'amiral n'en fut pas plus tôt informé qu'il fit construire dans le lieu une forteresse qu'il nomma Saint-Christophe; et ces mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-temps d'immenses richesses. Il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation. Cette nouvelle découverte suffisait pour faire tomber la principale accusation de ses ennemis; et, quand leurs autres reproches auraient été mieux fondés, il n'ignorait pas qu'on obtient grâce aisément de ses maîtres lorsqu'on leur apporte le secret d'augmenter leur puissance et leurs trésors. Il faut convenir que, pendant cette persécution, suscitée par ses ennemis, l'amiral montra dans toute sa con-

duite la même supériorité de lumières et de courage qu'il avait signalée dans tout le cours de son expédition. On ne peut lui repocher que les cruautés odieuses exercées contre les Américains : l'humanité, il est vrai, répugne à croire que ces cruautés fussent absolument gratuites. Il était bien difficile, et peut-être impossible, que les Espagnols ne fissent pas un peu trop sentir leur ascendant; et les naturels du pays étant une fois portés à la défiance et à la haine, une poignée d'étrangers environnée d'ennemis ne se crut en sûreté que par leur mort. Qu'en faut-il conclure? Que l'esprit de conquête et d'avidité, principe de ces expéditions hasardeuses et brillantes, ne pouvait avoir que des effets funestes. On ne connaissait pas alors d'autre héroïsme : on n'était point encore assez éclairé pour sentir qu'il était à la fois et plus glorieux et plus utile de s'attacher les Américains par de bons traitemens que de les disperser par la terreur, ou de les détruire par le fer, et les conquérans trouvèrent plus court et plus facile de faire des esclaves et des victimes que d'acquérir des alliés et des amis.

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 mars 1496. L'amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cent vingt Espagnols, les plus pauvres et les plus infirmes de la colonie, que leurs femmes et leurs parens avaient redemandés à la cour, et que ses bons traitemens, dans le cours de la navigation, disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado : il se fit

accompagner de l'adelantade jusqu'à Puerto de Plata, qu'il voulait visiter avec lui, dans le dessein d'y bâtir une ville; ensuite, prenant congé de son frère, qui retourna par terre à la colonie, il fit gouverner à l'est, vers le cap d'Engano, et l'ayant doublé le 22, il aborda le 9 à Marie-Galande; mais la difficulté de faire de l'eau et du bois l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la Guadeloupe. Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes armées d'arcs et de flèches, qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Deux Américains de ceux qu'il avait amenés de l'île espagnole se jetèrent à la nage pour avertir cette troupe d'Amazones qu'on ne pensait point à leur nuire, et qu'on ne leur demandait que des vivres; elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté de l'île, et que c'était à eux qu'il fallait s'adresser; et, voyant que les barques n'avançaient pas moins, elles tirèrent une nuée de flèches, dont personne ne fut blessé; bientôt le bruit des arquebuses les mit en fuite : les Castillans entrèrent dans l'île, sans être sûrs que ce ne fût pas la terre ferme. Ils y trouvèrent de très-gros perroquets, du miel, de la cire et quantité de ces plantes dont les insulaires faisaient du pain, et qu'ils nommaient *cazabi*, d'où les Français ont fait *cassave*. Un détachement qui fut envoyé dans les terres amena quarante femmes, entre lesquelles était l'épouse du cacique, qu'on n'avait pas eu peu de peine à joindre dans sa

fuite. Lorsqu'elle s'était vue pressée par celui qui la poursuivait, elle s'était tournée tout d'un coup; et, l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avait renversé avec tant de force, que, sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant les caresses et les présens que l'amiral fit à toutes les femmes établirent bientôt la confiance et l'amitié; elles procurèrent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passèrent dans l'île; et lorsqu'on remit à la voile, l'épouse du cacique offrit de s'embarquer avec sa fille pour suivre l'amiral en Espagne.

On ne découvrit point la terre avant le 11 juin. En entrant le lendemain dans le port de Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux prêts à faire voile, avec des vivres et des munitions, pour Espagnola; et, n'osant les arrêter après avoir vu les ordres du roi, il eut du moins le temps de saisir cette occasion pour ranimer par ses lettres le courage et la constance de ses frères.

Il se rendit à Burgos, où leurs majestés catholiques tenaient ordinairement leur cour. Il parut à l'audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un criminel dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyl et de Margarita. Il ne reçut que des éloges et des remercîmens pour ses nouveaux services.

Dans la joie d'un accueil qui couvrait ses ennemis de honte, il fit le récit de ses découvertes; et, proposant de les continuer, il demanda huit vaisseaux, dont il destinait deux à porter des vivres et des munitions à la colonie d'Isabella, et les six autres, à demeurer sous ses ordres. Cette demande lui fut accordée. Ensuite, ayant représenté qu'il était question de former un établissement solide, qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres colonies, il obtint que leurs majestés feraient passer à Espagnola un corps de recrue de trois cents hommes, composé de quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt ouvriers en or, cinquante laboureurs, et vingt artistes de différentes professions, auxquels on joindrait trente femmes; que le fonds de leur solde serait, par mois, de soixante maravedis, et d'un *fanega* de blé, qui revient à six boisseaux de France; et que, par jour, on leur donnerait quatorze maravedis pour vivre; qu'on enverrait des religieux pour le service divin et pour l'instruction des Américains; des médecins, des chirurgiens et des apothicaires, pour connaître la nature des maladies qui avaient emporté tant de monde, et pour en chercher le remède; enfin, jusqu'à des musiciens et des joueurs d'instrumens pour bannir la tristesse, fléau ordinaire des colonies lointaines. Outre ces trois cents personnes, qui devaient être entretenues aux dépens de leurs majestés, l'amiral eut la permission d'en emmener cinq cents à ses propres

frais. Il fut permis aussi à tous ceux qui voudraient passer en Amérique sans aucune solde de s'embarquer sur sa flotte, avec cet avantage séduisant qu'ils auraient le tiers de tout l'or qu'ils pourraient découvrir dans d'autres mines que dans celles dont on avait déjà pris possession, et qu'ils ne paieraient à leurs majestés que le dixième de tous les autres profits du commerce.

Toutes ces mesures étaient sages; mais comme on ne pouvait se promettre de trouver beaucoup de volontaires qui fussent disposés à se transporter au Nouveau-Monde pour y passer toute leur vie, surtout depuis le retour de ceux qui n'en avaient rapporté qu'une couleur livide et diverses sortes de maladies, l'amiral commit une grande faute en proposant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, en un exil perpétuel aux nouvelles colonies. Sur cette ouverture, qui fut approuvée, on statua que ceux des criminels qui avaient mérité la mort serviraient deux ans sans gages, et les autres une année seulement; après quoi ils seraient à couvert de toutes les poursuites de la justice, sans autre condition que de ne jamais retourner en Europe. D'un autre côté, l'ordre fut donné à tous les tribunaux d'Espagne de condamner désormais au travail des mines ceux qui avaient mérité quelque punition équivalente. Ces deux règlemens, qui reçurent le sceau de l'autorité souveraine le 22 juin, à Médina del Campo, démentaient

la sagesse qu'avait jusque-là montrée l'amiral. Il fut égaré par l'ambition de hâter, à quelque prix que ce fût, les progrès de sa colonie; mais que pouvait-il attendre de pareils habitans? Les nouveaux états doivent être établis sur de meilleurs fondemens. Colomb obtint aussi le pouvoir de distribuer des terres à ceux qui seraient en état de les cultiver et d'y bâtir, avec réserve des droits du souverain sur l'or, l'argent et les autres métaux. Enfin la reine, qui s'attribuait justement l'honneur des premières entreprises qui avaient conduit son amiral à la découverte du Nouveau-Monde, fit publier un édit qui défendait le passage aux Indes à tous ceux qui n'étaient pas nés sujets de sa couronne de Castille. Cependant il paraît qu'elle joignit au motif de la gloire celui de faire satisfaction à l'amiral sur la conduite et les discours de Boyl et de Margarita, dont le premier était Catalan, et l'autre sujet de la couronne d'Aragon. Les historiens qui lui attribuent ce dessein ajoutent que l'amiral demanda cette satisfaction comme une récompense de ses services; mais il ne porta pas plus loin la vengeance.

Les vaisseaux qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de juillet, l'adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de son frère en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors. Dans le compte qu'il rendait de ses opérations à l'amiral, il lui faisait sentir que

le choix du terrain n'avait pas été heureux pour sa ville d'Isabella, et que, s'il voulait former une colonie durable, il fallait songer à d'autres établissemens. La cour, à qui l'amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappela que, dans son dernier voyage, en rangeant la côte du sud, il avait remarqué de bons ports, d'excellens pâturages, et des terres qui lui avaient paru fertiles, sans compter que cette partie de l'île ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de *Saint-Christophe*. Il fit partir aussitôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frère, avec ordre de travailler incessamment au transport de la colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque, par d'autres informations, don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait le récit de cet événement.

Un jeune Aragonais, nommé *Michel Diaz*, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu contre un Espagnol, et l'avait dangereusement blessé. Quoiqu'il fût au service particulier de l'adelantade, la crainte du châtiment l'avait fait fuir. Il avait pris sa route, avec cinq ou six de ses amis, vers la partie orientale de l'île, d'où, côtoyant le rivage au sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un fleuve sur la rive duquel il trouva une bourgade. Les habitans, qui n'avaient point encore été maltraités par les Espagnols, ne firent pas difficulté de le recevoir. Une femme, que les his-

toriens ont nommée *Catalina*, conçut de l'inclination pour lui ; elle lui découvrit des mines qui n'étaient qu'à sept lieues de sa demeure ; et, dans la crainte de perdre un hommage qui lui était devenu cher, elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses terres. Le pays était agréable et fertile. Diaz ne balança point à saisir cette occasion pour se réconcilier avec la colonie. Catalina lui donna pour guides quelques habitans dont elle lui garantit la fidélité. Isabella était éloignée d'environ cinquante lieues : il y arriva secrètement. Quelques amis lui apprirent que son adversaire était guéri de sa blessure. Rien ne l'empêcha plus de se montrer ; il se présenta devant don Barthélemi, qui le revit avec joie, parce qu'il avait regretté sa perte, et qu'il ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Elles l'avaient déjà déterminé à faire un établissement du côté du sud, lorsque, étant confirmé dans cette résolution par les lettres de son frère, il partit aussitôt avec Diaz et les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la rivière que les Américains nommaient *Ozama*, et dont il trouva les rives fort peuplées. Le port était sûr et capable de recevoir des vaisseaux de plus de trois cents tonneaux. Les terres paraissaient excellentes, et tous les habitans fort prévenus en faveur des Espagnols. L'adelantade ne balança point à tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure du port, sur la rive orientale.

Il y fit venir en peu de temps la plus grande partie des habitans d'Isabella, où il ne laissa qu'un petit nombre d'ouvriers. Elle prit le nom de *San-Domingo ;* les uns disent du nom du père des Colomb qui s'appelait *Dominique*, les autres du jour où l'adelantade y était arrivé, qui était la fête de ce saint, et un dimanche. Nous avons cru devoir ces détails à la fondation d'une ville devenue la capitale de l'île qui prit ensuite le nom de *Saint-Domingue*, et où se trouvait la plus florissante des colonies françaises.

Après s'être assuré, par un traité, du cacique Boechio, qui commandait dans cette province, l'adelantade se rendit par terre à Isabella, où il trouva que la misère et les maladies avaient emporté presque tout le reste des habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire pour y envoyer chercher des vivres, et dans l'intervalle il dispersa les Espagnols faibles ou malades dans les villages les plus voisins des forteresses ; mais les habitans se lassèrent bientôt d'entretenir des hôtes qu'ils ne pouvaient rassasier, et dont ils ne recevaient que de mauvais traitemens pour récompense. Les sujets de Guarinoex, qui se ressentaient le plus de cette vexation, furent les premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur cacique était ami de la paix ; mais ils le forcèrent de se mettre à leur tête par la menace de se donner un autre

maître. L'adelantade, informé de ce soulèvement à San-Domingo, dont il avait fait sa principale résidence, se hâta de marcher contre ce prince, et, l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après avoir mis en pièces une partie de ses gens, il le fit lui-même prisonnier.

Vers le même temps, il reçut avis de Boechio et d'Anacoana que leur tribut était prêt, et qu'ils étaient disposés à le livrer. Il chargea don Diègue, son frère, qui commandait toujours dans Isabella, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre lui-même par terre, et recevoir le premier hommage que ces caciques faisaient à l'Espagne. L'accueil qu'ils lui firent le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de leur bonne foi; ils allèrent au-devant de lui avec un cortége de trente-deux seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton cru et filé, et toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais de Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana ne fit pas difficulté de se rendre à bord avec son frère. Elle avait fait préparer vers le rivage un logement fort bien meublé pour l'adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des siéges de bois travaillé avec beaucoup d'art. C'était la première fois qu'on voyait un bâtiment d'Eu-

rope sur cette côte. Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains ; mais Anacoana, remarquant que l'adelantade ne faisait qu'en rire, fut la première à les rassurer, et monta gaîment sur le tillac.

Les historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir alors que de la reconnaissance et de l'admiration : ces mêmes historiens ont la bonne foi de rapporter un trait qui fait voir combien il eût été facile de gagner par la douceur un peuple qui paraissait sensible et généreux. Dans un des combats qui commençaient à devenir fréquens entre les Espagnols et les Américains, on avait enlevé la femme d'un des principaux seigneurs du pays. Son mari fut si désespéré de sa perte, que, sans redouter le péril qui le menaçait lui-même, il vint se jeter aux genoux de Barthélemi, et il le conjura, les larmes aux yeux, de lui rendre une femme qui lui était plus chère que la vie. L'adelantade fut touché de cette tendresse ; il lui rendit sa femme sans exiger aucune rançon. Ce bienfait ne fut pas perdu pour les Castillans : ils furent surpris de revoir bientôt ce bon Américain avec quatre ou cinq cents de ses sujets, dont chacun portait un coas, espèce de bâton brûlé qui leur servait à remuer la terre. Il demanda un terrain pour le cultiver : son offre fut acceptée ; et le travail de ses

gens, animés par la reconnaissance, eut bientôt défriché de vastes champs où l'adelantade fit semer du blé. Ainsi cette terre pouvait devenir fertile sous les mains de ses habitans, et l'on préféra de l'ensanglanter.

Le troisième voyage de Colomb est remarquable en ce qu'il découvrit pour la première fois le continent de l'Amérique, dont il n'avait encore aperçu que quelques îles, nommées aujourd'hui *les Antilles* ou *îles du Vent.*

Il faisait route vers l'ouest, et, cherchant à se dégager des canaux voisins des côtes qu'il prenait encore pour des îles, il prit au sud, dans l'espérance de sortir entre la pointe du golfe de Paria et la côte opposée; il traversa le golfe, et le 13 il entra dans un très-beau port qu'il nomma *il Puerto de Gatos*, trompé par la vue d'un grand nombre de très-gros singes, qu'il prit d'abord pour des chats. Ce port est proche de la bouche de l'Orénoque, qu'Herréra nomma *Yuyapari*, et qui contient les deux petites îles *del Caracol* et *del Delfin.* A peu de distance, on visita un autre port; ensuite on doubla le cap de Lapa pour sortir du golfe au nord : entre ce cap, qui fait la pointe de la côte de Paria, et le cap Botó, qui est au nord-ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais un peu au-dessus le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux y étant entrés avant midi, trouvèrent les flots dans un mouvement terrible, et si couverts d'écume par le combat du courant avec la marée, que le

danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent en vain de mouiller. Les ancres furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient trouvé la mer aussi fougueuse en entrant dans le golfe par le canal; mais ils y avaient eu la faveur du vent, au lieu que, dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent, avec lequel ils espéraient sortir, s'étant calmé tout à coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le golfe. L'amiral sentit la grandeur du péril. Il confessa que, s'il en était délivré par le ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon, et cette idée fit donner au détroit le nom de *Boca del Drago*, qu'il a conservé jusque aujourd'hui. Enfin la marée perdit sa force, et le courant des eaux douces du fleuve jeta les trois vaisseaux en haute mer.

De la première terre de la Trinité jusqu'au golfe, qui fut nommé *golfe des Perles*, on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'amiral suivait la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommé *île de Gracia*, et fit le tour du golfe, dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivières, suivant l'opinion des pilotes, mais non pas suivant la sienne; car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre ferme. Il trouva sur cette côte quantités d'excellens ports et plusieurs caps

auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert, à vingt-six lieues au nord, une île qu'il avait nommée *l'Assomption*, une autre qui fut nommée *la Conception*. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà du Boca del Drago que, voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'ouest, il crut pouvoir juger avec certitude qu'une si vaste étendue de terres ne pouvait être une île, et que c'était le continent. Il fit cette déclaration le mercredi, premier jour d'août 1498 ; mais précisément dans le même temps on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers.

L'évêque de Badajos, qu'on pouvait alors nommer le ministre des Indes, parce qu'il était chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissemens, recevait familièrement Alphonse d'Ojéda, adroit aventurier, qui, s'étant aperçu de son aversion pour les Colomb, en profita pour partager avec eux, s'il était possible, la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans et des mémoires de l'amiral, il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée. Il obtint cette permission de l'évêque, qui la signa de son nom; mais elle ne fut point signée, et peut-être fut-elle ignorée des rois catholiques.

Cette commission d'un ministre à qui leurs majestés avaient confié toutes les affaires des Indes eut bientôt rassemblé quantité d'Espa-

gnols et d'étrangers qui brûlaient de tenter la fortune, ou de se signaler par des aventures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux. Il prit pour premier pilote Jean de la Cosa, natif de Biscaye, homme d'expérience et de résolution; et Améric Vespuce, riche négociant florentin, versé dans la cosmographie et la navigation, voulut avoir part à l'armement et courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 mai 1499, et mit le même jour à la voile. On prit la route de l'ouest, et, tournant ensuite au sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à découvrir une terre qu'on reconnut pour le continent. On rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingts lieues jusqu'à celle de Paria, que l'amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître sur les mémoires qu'il avait reçus de l'évêque de Badajos. Les noms de *l'île de la Trinité* et de *Boca del Drago* donnés par Colomb, et conservés depuis, attestaient qu'il avait vu le continent, et semblaient réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce, qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique. Mais l'envie, toujours jalouse des grandes choses, aima mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, et la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'*Amérique*. Le sort lui réservait bien d'autres traverses, et Colomb devait éprouver cette révolution si commune dans les grandes destinées, et qui souvent a placé le comble de l'humilia-

*...

tion si près du comble de la gloire. Dès l'année précédente, un grand nombre de mécontens, qui étaient sortis d'Espagnola, avaient entrepris comme de concert de soulever toute l'Espagne contre les Colomb. Ils s'étaient rendus à Grenade, où la cour était alors; et, répandant les plus noires calomnies contre l'amiral, ils avaient également réussi à le rendre odieux au peuple et suspect au roi. Un jour quelques-uns de ces séditieux, ayant acheté une grande quantité de raisins, s'étaient assis à terre pour les manger au milieu d'une place publique, et s'étaient mis à crier que le roi et les Colomb les avaient réduits à cette misère, en leur refusant de leur payer le salaire qu'ils avaient mérité dans les pénibles travaux des mines. Si le roi paraissait dans les rues de Grenade, ils le poursuivaient pour lui demander leur paie avec de grands cris; et s'ils voyaient passer les deux fils de l'amiral, qui étaient encore pages de la reine : « Voilà, s'écriaient-ils, les enfans de ce traître qui a découvert de nouvelles terres pour y faire perir toute la noblesse de Castille. » Le roi, qui n'avait pas pour l'amiral autant d'affection que la reine, ne se défendit pas si long-temps contre le soulèvement général; et la reine même, après avoir fait plus de résistance, fut entraînée par la force du torrent. Mais rien ne fit tant d'impression sur elle que de voir arriver trois cents esclaves américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'amiral, et probablement par la connivence

des officiers subalternes. La reine, qui n'avait rien recommandé avec tant de soin que de ne point attenter à la liberté des Américains, ne put apprendre sans une vive colère que ses ordres eussent été si peu respectés. Non-seulement elle en fit un crime à l'amiral, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent sur tout le reste; et, commençant par ordonner sous peine de mort que tous les esclaves fussent remis en liberté, elle prit en même temps la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation, elle se serait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude et d'injustice. Les éclaircissemens qu'elle eût dû attendre lui auraient appris que, dans les embarras et les détresses où s'était trouvé l'amiral, sa conduite, toujours difficile, avait toujours été irrépréhensible, et ne pouvait être accusée tout au plus que d'un excès de sévérité peut-être indispensable dans une colonie lointaine, où la désobéissance et la mauvaise volonté sont enhardies par l'éloignement du pouvoir suprême. Elle aurait appris que c'était cette sévérité seule qui avait fait tant de mécontens, comme sa gloire avait fait tant de jaloux; mais qu'enfin il touchait au but de ses travaux; qu'il avait extirpé jusqu'aux moindres semences de révolte; qu'il gouvernait avec une autorité absolue; qu'il voyait les Castillans soumis, les insulaires disposés à recevoir le joug de l'Évangile et celui de la domination de Castille, et qu'il ne demandait pas plus de trois

ans pour augmenter de soixante millions les revenus de la couronne, en y comprenant, à la vérité, la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne forteresse.

On publia, pour colorer sa déposition, qu'il avait demandé lui-même au premier administrateur de la justice dans Espagnola, et qu'il avait prié leurs majestés de faire juger ses différends personnels avec l'alcade major par des commissaires désintéressés; que ces deux propositions paraissaient raisonnables, mais qu'on ne jugeait point à propos de mettre en concurrence deux pouvoirs dont chacun devait être absolu; que d'ailleurs on ne pouvait revêtir de de cette commission qu'un homme de qualité, près duquel il ne convenait pas de laisser un étranger qui exerçait deux grandes charges, telles que celles d'amiral et de vice-roi perpétuels. Le roi et la reine crurent trouver tout ce qui convenait à leurs vues dans François de Bovadilla, commandeur de Calatrava. Avec le titre de gouverneur général, ils lui donnèrent celui d'intendant de justice, et l'ordre de tenir ses provisions secrètes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo; d'où les historiens croient pouvoir conclure que les rois catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'amiral avaient répandu qu'il pensait à se rendre souverain du Nouveau-Monde. Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de juin 1500, avec deux caravelles; et, le 23 août, on aperçut de San-Domingo ces deux bâtimens

qui s'efforçaient d'entrer dans le port d'où ils étaient repoussés par le vent de terre. L'amiral était alors occupé à bâtir un fort, et l'adelantade à contenir des révoltés dans le royaume de Xaragua.

A la vue des deux caravelles, don Diègue Colomb, qui commandait dans l'absence de ses deux frères les envoya reconnaître. Ce fut Bovadilla même qui se présenta sur le bord de sa caravelle pour répondre aux questions. Il déclara non-seulement son nom, mais la commission d'intendant de justice qu'il venait exercer contre les rebelles de l'île; et, s'informant à son tour des affaires, il apprit l'exécution de quelques chefs, l'ardeur des Colomb dans la recherche des coupables, et la résolution où ils étaient de faire des exemples. Ces informations irritèrent le gouverneur: il était ambitieux, violent, intéressé. Soit qu'il eût apporté d'aveugles préventions contre les Colomb, ou que la jalousie de l'autorité lui fît déjà regarder tout ce qui ne venait pas de lui comme une usurpation de la sienne, il ne put entendre sans indignation qu'on lui parlât de supplices pour des criminels dont il devait être l'unique juge. Cette disposition ne fit qu'augmenter à la vue de deux gibets et de quelques Castillans qu'il y vit attachés. En arrivant dans le port, il passa la nuit dans son vaisseau.

Le lendemain 24 août, étant descendu dans la ville, il se rendit d'abord à l'église, où il entendit la messe avec une grande ostentation

de piété. Don Diègue Colomb, et Perez, major de l'île, y assistèrent, accompagnés de la plupart des habitans de San-Domingo. En sortant, il tira des lettres qui portaient le sceau royal d'Espagne, et les remit à un notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'assemblée. C'étaient celles qui le créaient intendant de justice. Ensuite, s'adressant à don Diègue, il demanda au nom de leurs majestés qu'on lui livrât tous les prisonniers qui étaient arrêtés pour la révolte. Don Diègue lui répondit qu'ils lui avaient été confiés par l'amiral, dont l'autorité sans doute était supérieure à la sienne, et qu'il n'en pouvait disposer sans son ordre. « Je vous ferai connaître, reprit Bovadilla, » que vous et lui devez m'obéir. » Le reste du jour se passa dans une extrême agitation; mais le lendemain, après la messe, à la vue de toute la colonie, que la curiosité n'avait pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres patentes qui le constituaient gouverneur général des îles et de la terre-ferme du Nouveau-Monde, avec un pouvoir sans bornes. Ensuite, ayant prêté le serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; et, pour la mettre à l'épreuve, il renouvela la demande des prisonniers. On lui fit la même réponse, et cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres mandemens des rois catholiques, par l'un desquels il était ordonné à l'amiral, à tous les commandemens de forteresses et de navires, aux trésoriers et aux garde-magasins de le

reconnaître pour supérieur. L'autre regardait la solde militaire, et la paie des artisans et des engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma, pour la troisième fois, don Diègue de lui remettre les clefs de la prison. Sur son refus, il se rendit à la citadelle, où Michel Diaz commandait en qualité d'alcade; et, lui ayant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que sur-le-champ tous les prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'amiral dont il tenait sa commission; mais Bovadilla fit mettre à l'instant sous les armes les troupes qu'il avait amenées, et celles mêmes de la ville, qui reconnaissaient déjà ses ordres. La citadelle était encore sans défense; et, quoique Diaz se montrât l'épée à la main sur les crénaux, avec Alvarado, son lieutenant, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la prison, où il trouva les coupables chargés de chaînes. Un léger interrogatoire parut le satisfaire; et leur ayant fait espérer leur grâce, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

L'amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans, qu'il croyait dans ses intérêts, et l'ordre à plusieurs caciques de l'y venir joindre avec toutes les troupes qu'ils seraient capables de rassembler. En arrivant, il y trouva un huissier à verge, qui lui remit des copies de chaque provision du nouveau

gouverneur. Après les avoir lues, il déclara que la première ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que, l'autre ne s'accordant point avec les patentes irrévocables de vice-roi et d'amiral qu'il avait reçues de leurs majestés, il ne pouvait se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'administration de la justice dont Bovadilla était chargé, mais qu'il allait écrire en Espagne, et qu'en attendant les explications de la cour sur les événemens qui lui paraissaient obscurs, il sommait tous les sujets des rois catholiques de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le commandeur eut affecté de ne pas répondre à une lettre qu'il reçut de l'amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après par l'arrivée de Vélasquez, trésorier royal, et d'un religieux franciscain, qui remirent à Colomb une lettre signée de la main du roi et de la reine. Elle était dans ces termes : « Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan : nous avons ordonné au commandeur don François de Bovadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter foi, et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi, *le roi;* moi, *la reine.* » Les réflexions que l'amiral fit sur cette lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnait pas le titre de vice-roi, le déterminèrent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités

qu'il s'attribuait. Il partit aussitôt pour la capitale.

A son exemple, tout ce qu'il y avait de Castillans à Bonao, dans la Véga et dans tous les nouveaux établissemens, prirent le chemin de San-Domingo. Bovadilla, pour les attirer par l'intérêt, avait déjà fait publier que, pendant vingt ans, ceux qui travaillaient à chercher de l'or n'en paieraient au roi que le vingtième, qu'il allait acquitter les arrérages de la solde militaire, et contraindre l'amiral de satisfaire à tous ceux auxquels il avait donné quelque sujet de plainte. Les mécontens s'empressèrent de venir déposer contre les trois Colomb, et toutes leurs accusations furent reçues. La plus maligne de toutes, celle d'avoir voulu se rendre indépendant, la seule qui eût armé ses souverains contre lui, était certainement la plus mal fondée et la plus démentie par les faits. Jamais sujet ne fut ni plus soumis ni plus zélé; mais, en matière politique, le seul soupçon tient souvent lieu du crime, et Colomb étant le seul homme que l'on pût craindre dans le Nouveau-Monde, on ne voulait plus qu'il y commandât. On remarque que, parmi tant d'imputations et de plaintes, il ne se trouva pas une seule déposition favorable à l'amiral, tant on est généralement disposé à accabler les malheureux.

Christophe Colomb fut extrêmement surpris, en arrivant à San-Domingo, d'apprendre que le commandeur s'*était* logé dans sa maison,

qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, et tout ce qu'il avait d'or et d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignaient de ne l'avoir pas été; qu'il avait fait arrêter don Diègue, son frère, sans aucune formalité de justice, et qu'il l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même et conduit dans la citadelle, où il fut enfermé les fers aux pieds. Herréra, quoique fort prévenu en faveur de sa nation contre un étranger, donne ici le nom de *tyran* au nouveau gouverneur. Il traite de cruel et de détestable un emportement de cette nature contre un homme que les rois catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur, et qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connaître que le commandeur avait passé ses pouvoirs, et que, s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colomb. Mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'île. Ceux-mêmes qui devaient leur fortune à l'amiral, et qui ne subsistaient que par ses bienfaits, eurent la lâcheté de l'outrager; et, pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de Bovadilla re-

jetaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministère.

Il souffrit sa disgrâce et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère. Cette force d'esprit, qui ne l'abandonna jamais, parut alors avec éclat: il y avait toute apparence que l'adelantade, qui était encore en liberté, ne ménagerait rien pour arracher ses frères des mains d'un homme dont il devait tout appréhender. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'amiral de lui écrire, pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'amiral écrivit: il faisait les plus vives instances pour engager son frère à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. « Notre ressource, lui disait-il, est dans notre innocence : nous serons menés en Espagne : qu'avons-nous à désirer de plus heureux que de pouvoir nous justifier ? » Cette proposition dut révolter un homme du caractère de l'adelantade; mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son frère. Il vint à San-Domingo; à peine y fut-il arrivé, qu'il fut chargé de chaînes, et conduit dans la caravelle qui servait de prison à don Diègue. Bovadilla mit le comble à ses injustices en accordant toutes sortes de faveurs à un chef de révoltés. Après avoir donné ses premiers soins à sauver une troupe de séditieux, qui étaient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'était attendu qu'il ferait du moins des

informations sur leur conduite; mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Des emportemens si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit : Bovadilla semblait avoir été trop loin pour s'imposer des bornes, ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis dont la justification entraînait infailliblement sa perte. Cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand officier de la couronne; et, se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui et ses frères, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre et l'uniformité des dépositions, la gravité des charges, et la qualité des accusateurs dont la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer sa sentence. Les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Un historien raconte qu'Alfonse de Vallejo, capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'amiral pour le faire embarquer, cet illustre vieillard lui dit tristement : « Vallejo, où me mènes-tu ? En Espagne, monseigneur, répondit le capitaine. Est-il bien vrai ? reprit l'amiral. Par votre vie, repartit Vallejo, j'ai ordre

de vous faire embarquer pour l'Espagne. » Ces assurances calmèrent son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avaient eu le plus de part aux révoltes passées, et remplit plusieurs brevets, qu'il avait apportés en blanc, des noms de Roldan, de Gueverre et des mutins les plus décriés par le mal qu'ils avaient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix, et de remettre les prisonniers avec toutes les procédures, entre les mains de l'évêque de Badajos et de Gonçalo Gomez de Cervantes, parens du commandeur, tous deux ennemis déclarés des Colomb.

En sortant du port, Vallejo voulut ôter les chaînes aux trois frères ; mais l'amiral protesta qu'il ne les quitterait que par l'ordre du roi et de la reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ses fers, et qu'il ordonna même, par son testament, qu'après sa mort on les mît avec lui dans son tombeau, comme un monument de la reconnaissance dont le monde paie les services. Il est difficile sans doute de refuser quelques larmes à l'intérêt qu'inspire une âme fière et sensible, si profondément blessée ; à cet ordre d'un grand homme, qui veut emporter ses injures et ses maux jusque dans sa sépulture, qui veut que les outrages de la haine soient placés à côté de sa cendre, et qu'on ne puisse approcher de sa tombe sans

plaindre le sort du génie et sans abhorrer l'ingratitude ; et quel spectacle pourrait mieux rappeler l'un et l'autre que Colomb sortant en cheveux blancs, et les fers aux pieds, de ces mêmes vaisseaux à qui seul il avait enseigné la route d'un nouveau monde ? Vallejo mouilla devant Cadix le 25 novembre. Un pilote nommé *André Martin*, touché des malheurs de l'amiral, sortit secrètement du vaisseau, et se hâta de porter ses lettres à la cour avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Le roi et la reine n'apprirent point sans étonnement et sans indignation qu'on eût abusé de leur autorité pour se porter à des violences par lesquelles ils se trouvaient déshonorés. Ils envoyèrent sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois frères, et de leur compter mille écus pour se rendre à Grenade, où la cour était alors. Ils les y reçurent avec des témoignages extraordinaires de compassion et de faveur. La reine consola particulièrement l'amiral. Comme il avait plus de confiance à sa bonté qu'à celle du roi, il lui demanda une audience secrète, dans laquelle s'étant jeté à ses pieds, il y demeura quelque temps, les larmes aux yeux, et la voix étouffée par ses sanglots. Cette princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes sur l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avait toujours eu pour le service de leurs majestés, sur le témoignage qu'il se rendait au fond du cœur, que, s'il avait manqué dans quelque point, c'était faute de connaissance ;

enfin, sur la malignité de ses ennemis, que la seule jalousie de son élévation portait à lui chercher des crimes, peu contens de lui nuire, s'ils ne le déshonoraient. La reine en fut attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui parler. Elle se remit enfin, et lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez combien je suis touchée du traitement qu'on vous » a fait : je n'omettrai rien pour vous le faire » oublier. Je n'ignore pas les services que vous » m'avez rendus, et je continuerai de les ré» compenser. Je connais vos ennemis, et j'ai » pénétré les artifices qu'ils emploient pour vous » détruire ; mais comptez sur moi. Tout le » monde se plaignait de vous, et personne ne » parlait en votre faveur. Je n'ai donc pu me » dispenser d'envoyer un commissaire en Amé» rique, que j'ai chargé de prendre des infor» mations et de me les communiquer, avec or» dre de modérer une autorité qu'on vous » accusait de porter trop loin. Dans la suppo» sition que vous fussiez coupable de tous les » crimes dont vous étiez accusé, il devait suc» céder au gouvernement général, et vous en» voyer en Espagne pour y rendre compte de » votre conduite ; mais ses instructions ne por» taient rien de plus. Je reconnais que j'ai fait » un mauvais choix ; j'y mettrai ordre, et je » ferai de Bovadilla un exemple qui apprendra » aux autres à ne point passer leurs pouvoirs : » cependant je ne puis vous promettre de vous » rétablir sitôt dans votre gouvernement ; les

» esprits y sont trop aigris contre vous. A l'é-
» gard de votre charge d'amiral, mon intention
» n'a jamais été de vous en ôter la possession
» ni l'exercice : laissez faire le reste au temps,
» et fiez-vous à moi. »

Colomb comprit par ce discours plus que la reine n'avait eu dessein de lui faire entendre; il jugea que son rétablissement aurait blessé les règles de la politique espagnole, que le roi était vraisemblablement sa partie en secret; en un mot, qu'on se repentait de l'avoir tant élevé, et qu'il ne devait pas se flatter de faire changer la cour en sa faveur : aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la reine de sa bonté, il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, et qu'il continuât la découverte du Nouveau-Monde, pour chercher par cette voie quelque passage qui pût conduire les vaisseaux de l'Espagne aux Moluques : ces îles étaient alors extrêmement célèbres par le trafic que les Portugais y faisaient des épiceries, et les Espagnols souhaitaient ardemment de partager avec eux un commerce si lucratif. Le projet de l'amiral fut approuvé avec de grands éloges; la reine lui promit de faire équiper autant de vaisseaux qu'il en demanderait, et l'assura que, si la mort le surprenait dans le cours de cette expédition, son fils aîné serait rétabli dans toutes ses charges.

Rien ne servit tant à justifier l'amiral dans l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans pas-

sion que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portait dans l'Amérique aux Colomb : à la réserve de quelques officiers, le reste n'était qu'un assemblage de la plus vile canaille, ou d'un grand nombre de criminels sortis des prisons de Castille, sans mœurs, sans religion, et qui, n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se persuadaient que les lois n'étaient pas faites pour eux. D'ailleurs, malgré toutes les précautions de la reine, il s'en trouvait de toutes les provinces d'Espagne, entre lesquels on sait qu'il y a des antipathies insurmontables, source de querelles et de divisions d'autant plus funestes dans un nouvel établissement, qu'il s'y trouve toujours des mécontens, et que les lois y sont moins en vigueur. En affectant une conduite toute contraire à celle de l'amiral, le nouveau gouverneur commit de grandes fautes : il n'y avait au fond de répréhensible dans l'ancien gouvernement qu'un peu trop de sévérité pour les Espagnols : prendre une méthode entièrement opposée, c'était se déclarer pour des brigands. Bovadilla donna tellement dans cet excès, qu'on entendait les plus honnêtes gens se dire entre eux tous les jours qu'ils étaient bien malheureux d'avoir fait leur devoir, puisque c'était un titre pour être exclus des grâces.

Le commandeur ne traita pas les insulaires avec plus de prudence et d'équité. Après avoir réduit les droits du prince au onzième, et

donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait, pour ne rien faire perdre au domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or; aussi les caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Enfin, pour retenir ces malheureux sous le joug, on fit un dénombrement de tous les insulaires, qui furent rangés par classes, et distribués suivant le degré de faveur où l'on était dans l'esprit du gouverneur; ainsi, l'île entière se trouva réduite au plus dur esclavage; ce n'était pas le moyen d'inspirer de l'affection pour le christianisme et pour la domination des rois catholiques, mais Bovadilla ne pensait qu'à s'attacher les Castillans qui étaient sous ses ordres, et qu'à faire en même temps de gros envois d'or en Espagne pour se rendre nécessaire, et pour confirmer les soupçons qu'il avait répandus contre la fidélité de l'amiral. Il en coûta la vie à un si grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années l'île espagnole parut déserte. On ne lit point sans horreur, dans le récit même des Espagnols, les traitemens barbares auxquels ces infortunés furent assujettis : cette inhumanité pouvait être d'autant moins justifiée qu'elle était bien inutile; jamais on n'avait trouvé de mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Un esclave qui était à déjeuner sur le bord de la rivière de Hayna s'avisa de frapper la terre d'un bâton, et sentit quelque chose de fort dur;

il le découvrit entièrement; c'était de l'or : un grand cri qu'il jeta, dans l'étonnement de voir un grain si gros, fit accourir aussitôt ses maîtres. Il ne le virent pas avec moins d'admiration; et, transportés de joie, ils firent tuer un porc, le firent servir à leurs amis sur ce grain, qui se trouva assez grand pour le tenir tout entier, et se vantèrent d'être plus magnifiques en vaisselle que les rois catholiques. Bovadilla l'acheta pour leurs majestés : il pesait trois mille six cents écus d'or; et les orfèvres, après l'avoir examiné, jugèrent qu'il n'y en aurait que trois cents de diminution dans la fonte. On y voyait encore quelques petites veines de pierre, mais qui n'étaient guère que des taches, et qui avaient peu de profondeur. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient à la même recherche.

Cependant on apprit à la cour la manière dont les habitans d'Espagnola étaient traités, et le roi et la reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que leurs majestés croyaient devoir à l'amiral; elles nommèrent pour succéder au gouvernement de l'île don Nicolas Ovando, commandeur de Larex, de l'ordre d'Alcantara; ses provisions ne furent que pour deux ans; on lui fit équiper en diligence une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cents hommes, sans y comprendre les

équipages, pour remplacer à Espagnola quantité de personnages dont la reine voulait purger la colonie. Entre les nouveaux habitans, on comptait plusieurs gentilshommes, tous sujets de la couronne de Castille. Isabelle se confirmait de plus en plus dans la résolution d'exclure du Nouveau-Monde tous ceux qui n'étaient pas nés Castillans. Cependant, après sa mort, on ne mit plus de distinction entre les Castillans et les Aragonais, et sous Charles-Quint, tous les sujets des différens états qui composaient la monarchie espagnole obtinrent la même liberté. Comme la cour était résolue de rappeler particulièrement l'alcade major Roldan Ximenès, et que l'administration de la justice convenait mal à un homme de guerre, chargé d'ailleurs du gouvernement général, elle nomma pour cette importante fonction Alphonse Maldonat, habile jurisconsulte. Les instructions de ces deux officiers suprêmes furent dressées avec des soins qui répondaient aux vues de leurs majestés; celles d'Ovando portaient particulièrement d'examiner la conduite et les comptes du commandeur de Bovadilla, de le renvoyer en Espagne par la même flotte, et d'apporter toute son attention à faire dédommager l'amiral et ses frères de tous les torts qu'ils avaient soufferts.

Ovando s'embarqua le 13 février 1502 : une tempête qu'il essuya près des Canaries dissipa sa flotte, et fit périr un de ses plus grands navires, avec cent cinquante hommes. Tous les

autres se rejoignirent à la Gomera, qui était le rendez-vous général, où l'on acheta un navire pour remplacer celui qui avait été submergé. Quantité d'Espagnols habitans des Canaries, en formèrent l'équipage; ensuite Ovando partagea sa flotte en deux bandes, prit sous ses ordres celle qu'il crut la meilleure à la voile, et laissa le reste sous ceux d'Antoine de Tarrez, qui devait tout commander au retour. Il arriva, le 15 avril, au port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à voir arriver sitôt son successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, et le conduisit à la forteresse, où les nouvelles provisions furent lues devant tous les officiers de la colonie. Ovando fut aussitôt reconnu et salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné. Cependant il fut toujours honorablement traité. Roldan fut moins ménagé: le nouveau gouverneur, après avoir informé contre lui et contre ses principaux complices, les fit tous arrêter, et les distribua sur la flotte, pour être conduits en Espagne, avec l'instruction de leur procès. Aussitôt les Américains furent déclarés libres par la publication d'une ordonnance du roi et de la reine, qui portait aussi qu'on paierait au domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines, et que, pour le passé, on s'en tiendrait au tiers, suivant les règlemens de l'amiral. A la vérité, cette ordonnance ne fut pas plus tôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux

insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille dans leur première simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucun cas : d'ailleurs tout le monde fut révolté qu'on obligeât de payer au souverain la moitié de ce qui coûtait tant de peine et de dépense. Une partie des Castillans, qui étaient arrivés sur la flotte s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés; mais ils ne furent pas long-temps à s'en repentir : l'ouvrage le plus facile était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or; les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience, et les maladies dont ils furent attaqués en emportèrent un grand nombre; ils se dégoûtèrent d'une entreprise qui les accablait sans les enrichir. Le mauvais succès des ordonnances fit juger au gouverneur qu'elles demandaient quelque modération. Il écrivit à la cour pour engager leurs majestés à se contenter du tiers; et cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais dans la suite il fallut se relâcher encore. On se borna au quint des métaux, des perles et des pierres précieuses; règlement qui a toujours subsisté depuis.

Ovando continuait de faire régner le bon ordre et la tranquillité dans l'île, lorsqu'on y vit arriver une chaloupe envoyée par l'amiral, qui demandait la permission d'entrer dans le port de San-Domingo pour y changer un de

ses navires qui ne pouvait plus tenir la mer. Après le départ de la flotte, Ferdinand avait goûté le projet que les Colomb avaient formé, dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; et quoique la lenteur des ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avaient été soutenus par une lettre de ce prince, qui, reconnaissant enfin le mérite de leurs services, s'était expliqué dans des termes qui ne pouvaient leur laisser aucun doute sur ses intentions. Cette lettre avait été suivie des ordres les plus pressans; et les préparatifs n'avaient pas langui pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'amiral. Il était parti du port de Cadix le 9 mai, avec don Barthélemi son frère et don Fernand, le second de ses fils, âgé d'environ treize ans. Il était arrivé le 13 juin à la vue de l'île Martinico, qui a pris depuis le nom de *la Martinique*. Il y avait passé trois jours, après lesquels s'étant aperçu que son plus grand navire, qui était de soixante-dix tonneaux, ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à Espagnola.

Le nouveau gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla, ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la colonie. Cette réponse, à laquelle il devait s'attendre, ne laissa point de le mortifier : mais, apprenant que la flotte était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne, il fut assez

généreux pour avertir Ovando que, si l'on voulait s'en rapporter à son expérience, on était menacé d'une tempête prochaine, qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, et la flotte leva l'ancre. Elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'île, lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers fit périr vingt-un navires chargés d'or, sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte périt dans ce désastre. Jamais l'Océan n'avait englouti tant de richesses : mais ces richesses étaient le fruit de l'injustice et de la cruauté. Il semblait que le ciel voulût venger par la perte de tant de trésors le sang d'une infinité de malheureux qu'on avait sacrifiés pour les acquérir. Le capitaine général Antoine de Torrez, le commandeur François de Bovadilla, Roldan Ximenès, tous ceux qui avaient fait profession de haine pour les Colomb furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles de la flotte; et celui dont on se promettait le moins, sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colomb, fut le premier qui toucha aux rivages d'Espagne. La perte fut évaluée à dix millions.

On doit juger de la consternation qu'un si funeste événement répandit dans les deux mondes. Il fut regardé comme un châtiment de l'injustice qu'on avait faite à l'amiral; et, lorsqu'on fut informé de l'avis qu'il avait donné

au gouverneur de l'île espagnole, il est impossible de représenter les regrets de la cour et de toute l'Espagne. Ainsi périt en un moment le fruit de tant de tyrannie et de violence. L'or fut englouti; et il ne resta que le souvenir des crimes qu'il avait coûtés.

La seule personne de distinction qu'on vit arriver en Espagne avec les débris de la flotte, fut Rodrigue de Bastidas, homme d'esprit et d'honneur, qui, s'étant associé avec Jean de la Cosa pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix, et s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente, avec commission du roi. Il avait cherché la terre-ferme par la même route que l'amiral avait suivie dans son troisième voyage; et, du golfe de Vénézuéla, où il était arrivé heureusement, il avait poussé sa navigation jusqu'au golfe d'Uraba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. Il avait nommé *Carthagène* le port où l'on a vu naître depuis une fameuse ville du même nom; et, continuant de suivre la route à l'ouest, il avait découvert un autre port qu'il avait appelé port *del Retrette*, nom qui s'est changé dans la suite en celui de *Nombre de Dios*. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer, il était venu pour les radouber à Espagnola, où ils avaient échoué sur la côte de Xaragua. De là, s'étant rendu par terre à San-Domingo, il y avait été fait prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avait traité avec les insulaires sans la par-

ticipation du gouvernement. Mais la cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite; et, dans son retour, il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrième voyage, reconnut la côte de Véragua, et le port, qu'il nomma Porto-Bello; il souffrit des travaux et essuya des dangers infinis. Herréra nous a conservé la substance d'une lettre très-intéressante, où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services. « Je » n'ai eu, jusqu'à présent, disait-il, que des su- » jets de larmes, et je n'ai pas cessé d'en répan- » dre. Que le ciel me fasse miséricorde, et que » la terre pleure sur moi. » Il faisait observer au roi et à la reine qu'après vingt ans de services, après des fatigues sans exemple, il ne savait pas s'il possédait un sou, qu'il n'avait pas une maison à lui, et que, dans toute l'étendue de leurs états, sa seule ressource pour la nourriture et le sommeil, c'est-à-dire pour les besoins les plus communs de la nature, était les hôtelleries publiques. Accablé, comme il l'était, d'années et de maladies, il protestait que, dans cette langueur, ce n'était pas le désir de la fortune et de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier voyage, mais le pur zèle pour le service de leurs majestés, jusqu'au dernier épuisement de ses forces : s'il lui en restait assez pour retourner en Castille, il leur demandait d'avance la permission de faire le pèlerinage de Rome. Ce projet, assez singulier dans

nos mœurs actuelles, paraîtra moins étrange, si l'on songe que les idées religieuses entrent facilement dans une imagination ébranlée par les secousses de tant d'événemens extraordinaires, et qu'un homme échappé à tant de dangers est porté volontiers à croire une protection surnaturelle qui l'a accompagné dans tous les momens de sa vie.

Tandis que l'infatigable Colomb, tourmenté d'une goutte cruelle, abattu et presque mourant, conservait cette activité inquiète qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses; tandis qu'il était le jouet des tempêtes, à quelque distance des rives du Mexique, qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait par les barbaries les plus exécrables la colonie qu'il avait fondée. Ovando ne se vit pas plus tôt en possession du pouvoir suprême, que, pour contenir les Américains, il n'imagina pas de meilleur moyen que de dépeupler une de leurs plus grandes provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté : la sœur du cacique Boechio, mort depuis peu sans enfans, la princesse Anacoana avait succédé au gouvernement de Xaragua. Portée d'inclination pour les Castillans, elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis; mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, et peut-être la haine avait-elle succédé à son affection : ils se le persuadaient du moins, parce qu'ils devaient s'y attendre; et de part et d'autre ce changement produisit quelques hos-

tilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans mandèrent au gouverneur général que la reine de Xaragua méditait quelque dessein, et qu'il était important de la prévenir. Ovando connaissait le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis : cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans la province à la tête de trois cents hommes de pied et soixante-dix chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage était de recevoir le tribut que la reine devait à la couronne de Castille, et de voir une princesse qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur de la nation espagnole; la confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher : elle ne parut occupée qu'à faire au gouverneur une réception honorable ; elle assembla tous ses vassaux pour grossir sa cour et donner une haute idée de sa puissance : les écrivains espagnols en comptent jusqu'à trois cents, auxquels ils donnent le titre de *caciques*. A l'approche du gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette noblesse et d'un peuple innombrable, tous dansant à la manière du pays, et faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, et l'on se donna mutuellement des marques de confiance et d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit, parmi des acclamations continuelles, au palais de la reine, où il trouva dans une salle très-spacieuse un festin qui

l'attendait : tous ses gens furent traités avec profusion, et le repas fut suivi de danses et de jeux. Cette fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence; et les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs historiens, le bon goût qui régnait dans une cour barbare.

Ovando proposa, de son côté, à la reine de Xaragua une fête à la manière d'Espagne, pour le dimanche suivant, et lui fit entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint ses trois cents vassaux, et leur donna le même jour un grand repas, à la vue d'un peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute sa cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers, et bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille : l'infanterie, qui marchait la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la place; la cavalerie vint ensuite avec le gouverneur général à sa tête, et s'avança jusqu'à la salle du festin qu'elle investit : tous les cavaliers castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la reine et tous ses convives; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main

à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussitôt l'infanterie fit main-basse sur le peuple dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entrèrent brusquement dans la salle. Les caciques furent attachés aux colonnes ; et, sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle : tous ces infortunés furent réduits en cendre. La reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes et présentée au gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, et condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence. On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Américains, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers ayant sauvé par pitié plusieurs jeunes enfans qu'ils menaient en croupe, et qu'ils réservaient pour l'esclavage, d'autres venaient percer derrière eux ces malheureux enfans, ou leur coupaient les jambes et les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du soldat, quelques-uns se jetèrent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, et passèrent dans une île nommée *Guanabo*, à huit lieues d'Espagnola ; mais ils y furent poursuivis, et s'ils obtinrent la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un parent de la reine, nommé *Guaro-*

cuya, se cantonna dans les montagnes de Barruco, les plus hautes et les plus inaccessibles de l'île, qui s'étendent, par l'intérieur des terres, depuis Xaragua jusqu'à la côte du sud, et dont les habitans étaient encore sauvages. Plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'île. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites. Les Américains s'y défendirent quelque temps; mais Guarocuya et les autres chefs ayant été pris et condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé, que, dans l'espace de six mois, on ne connut plus un insulaire qui ne fût soumis au joug espagnol.

S'il faut croire aux éloges que les historiens s'acordent à donner à la sagesse et à la modération d'Ovando, jusqu'au moment où il fut nommé gouverneur d'Espagnola, on est obligé d'en conclure avec eux que cette funeste qualité de gouverneur transformait les meilleurs caractères; mais n'y verra-t-on pas aussi les suites fatales qu'entraîne le faux esprit de religion, qui pendant si long-temps a refusé de reconnaître pour des hommes ceux que la révélation n'avait pas éclairés? Il est évident qu'Ovando et les autres destructeurs ne se croyaient pas coupables; et quel fléau pour l'humanité qu'une erreur qui peut corrompre jusqu'à la conscience!

Cependant Colomb et son frère, sans cesse contrariés par les vents et battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs na-

vires à la Jamaïque, île encore sauvage, et qui offrait à peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré et depuis long-temps assiégé par les besoins et les maladies; ses vaisseaux faisaient eau de tout côté, et il manquait d'ouvriers pour les rétablir. Tout ce qu'il avait pu faire, c'était de les amarrer au port avec de bons câbles, et de faire construire deux baraques aux deux bouts pour le logement des équipages. La traversée jusqu'à Espagnola n'était que de trente lieues; mais, ne pouvant faire ce voyage qu'avec des canots achetés à la Jamaïque, il fallait suivre les côtes, et alors il y avait deux cents lieues de route. Cependant deux Castillans, Mendez et Fieschi, risquèrent ce périlleux voyage. Il n'y avait pas d'autre moyen, pour se tirer d'embarras, que d'obtenir des vaisseaux et des secours de San-Domingo. Les deux aventuriers castillans y arrivèrent après des fatigues inexprimables. Ovando retint long-temps Mendez sans prendre aucune résolution; et ce ne fut qu'après avoir été fatigué par ses instances, qu'il lui accorda la permission de se rendre à la capitale. Mendez y acheta un navire, et, suivant les ordres qu'ils avaient reçus en commun, Fieschi se chargea de le conduire à la Jamaïque; mais on lui fit naître des difficultés qui retardèrent encore son départ; et dans l'intervalle Ovando fit partir secrètement Diégo d'Escobar avec une barque, pour aller prendre des informations certaines sur l'état de l'amiral et de son escadre.

On peut s'imaginer à quelle extrémité les Colomb et leurs gens étaient réduits par le délai du secours qu'ils attendaient depuis plus de six mois. La mauvaise qualité des nourritures et les fatigues d'une si rude navigation avaient réduit l'équipage à un état déplorable. S'ils avaient reçu quelque soulagement des habitans de la Jamaïque, il ne leur avait pas ôté la crainte de se voir abandonnés dans une île sauvage, et condamnés à ne jamais revoir leur patrie. Cette idée, qui n'avait agi que faiblement sur les Castillans, tant qu'ils avaient espéré quelque chose du voyage de Mendez et de Fieschi, produisit des mouvemens séditieux lorsqu'ils eurent commencé à perdre cette espérance. Ils soupçonnèrent l'amiral de n'oser retourner à Espagnola, dont on lui avait refusé l'entrée; de n'avoir envoyé Mendez et Fieschi que pour faire sa paix à la cour, où l'on ne voulait plus entendre parler de lui, et de s'embarrasser si peu du sort de tous ses gens, qu'il n'avait peut-être fait échouer ses navires que pour faire servir cet accident au rétablissement de sa fortune. Ils en conclurent qu'une juste prudence obligeait chacun de penser à soi, et de ne pas attendre que le mal fût sans remède. Les plus violens ajoutèrent qu'Ovando, qui n'était pas bien avec les Colomb, ne ferait un crime à personne de les avoir quittés; que le ministre des Indes occidentales, leur ennemi, n'en recevrait pas plus mal ceux qu'il verrait arriver sans eux; et que la cour, persuadée enfin que personne

ne pouvait vivre avec ces étrangers, prendrait une fois le parti d'en délivrer l'Espagne.

Ces discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur, que les mécontens, ne gardant plus de mesure, s'assemblèrent le 2 janvier 1504, et prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères, dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux de l'escadre, et l'autre était trésorier militaire. L'amiral était retenu au lit par la goutte. L'aîné des Porras vint le trouver, et lui dit insolemment qu'on voyait bien que son dessein n'était pas de retourner sitôt en Castille, et que sans doute il avait résolu de faire périr tous les équipages. L'amiral répondit qu'il ne comprenait pas d'où pouvait lui venir cette idée; que tout le monde savait comme lui que, si l'on avait relâché dans cette île, et si l'on y était encore, c'était parce qu'on n'avait pas eu d'autre choix; qu'il avait envoyé demander des navires au gouvernement d'Espagnola, et qu'il ne pouvait rien faire de plus; qu'il n'était pas moins intéressé que tous les autres à repasser en Castille; que d'ailleurs il n'avait rien fait sans avoir demandé l'avis du conseil, et que, si l'on avait quelque chose d'utile à proposer, il était toujours disposé à l'embrasser avec joie. Ce discours aurait satisfait des gens moins emportés; mais l'esprit de révolte ne connaissant point la raison, Porras reprit encore plus brusquement qu'il n'était plus question de discourir, mais de s'embarquer à l'heure même; qu'il voulait retourner

en Castille, et que ceux qui ne voulaient pas le suivre pouvaient rester à la garde du ciel. Il s'éleva aussitôt un bruit confus des gens de guerre qui criaient, les uns, *nous vous suivrons;* d'autres, *Castille*, *Castille;* et d'autres, *capitaine*, *que ferons-nous?* Quelques-uns même firent entendre, en parlant sans doute des Colomb, ces mots, *qu'ils meurent*. L'amiral voulut se lever; mais il ne put se soutenir, et l'on fut obligé de le remettre sur son lit. L'adelantade parut une hallebarde à la main, et se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, et, prenant le ton de la douceur avec Porras, ils lui représentèrent qu'il devait lui suffire qu'on ne s'opposât point à sa résolution. Il se retira, mais ce fut pour se saisir des dix pirogues que l'amiral avait achetées des Américains, et pour s'y embarquer aussitôt, lui et tous les mutins, avec autant d'empressement et de joie que s'ils eussent été près de débarquer à Séville. Il ne resta guère avec les Colomb que leurs amis particuliers et les malades. L'amiral, les ayant fait assembler autour de lui, les excita par un discours fort touchant à prendre confiance au ciel, et leur promit de se jeter aux pieds de la reine pour faire récompenser leur fidélité.

Dès le même jour, les séditieux prirent le chemin de la poine orientale de l'île. Ils s'y

arrêtèrent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels ils enlevèrent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'amiral, ou le tuer, s'il refusait de les satisfaire. Ils ajoutèrent qu'il était résolu de les exterminer; qu'il en avait usé de même avec les peuples de Véragua, et que le seul moyen de se défendre contre un homme si cruel était de le prévenir. Lorsqu'ils se virent à l'extrémité de l'île, ils entreprirent d'abord de traverser le golfe, sans faire réflexion que la mer était fort agitée. A peine eurent-ils fait quelques lieues, que leurs pirogues s'étant remplies d'eau, ils crurent les soulager en jetant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour la rame. Ces malheureux, voyant des épées nues et quelques-uns de leurs compagnons déjà étendus morts, sautèrent dans l'eau; mais, après avoir nagé quelque temps, ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de se délasser par intervalles, en tenant le bord des pirogues. On ne leur répondit qu'à coups de sabre, dont on leur coupait les mains; et plusieurs se noyèrent. Le vent augmentait et la mer devint si grosse, que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur leur situation, et proposé plusieurs partis qui ne pouvaient venir que d'un excès d'aveuglement et de dés-

espoir, ils tentèrent encore une fois le passage; mais la mer ne devenant pas plus calme, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après, ils tentèrent de passer pour la troisième fois, et leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors, abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, et ne doutant plus que Mendez et Fieschi n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'île, et causèrent mille maux aux insulaires pour en tirer des vivres.

L'amiral était réduit à vivre aussi par le secours des Américains; mais sa conduite était fort différente; il faisait régner parmi ses gens une exacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins, et par des exhortations paternelles. D'ailleurs il ne prenait jamais rien qu'en payant, et jusqu'alors il n'avait rien reçu des Américains qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant, comme ils n'étaient pas accoutumés à faire de grandes provisions, ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés, qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression sur eux. Ils commencèrent à s'éloigner, et les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Ses lumières astronomiques lui avaient fait pré-

voir qu'on aurait bientôt une éclipse de lune. Il fit dire à tous les caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un intérêt si pressant les eut bientôt rassemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement et de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis, et qu'il était sous la protection d'un Dieu qui se préparait à le venger. N'avez-vous pas vu, leur dit-il, ce qu'il en a coûté à ceux de mes soldats qui ont refusé de m'obéir ? Quels dangers n'ont-ils pas courus en voulant passer à l'île d'Haïti, pendant que ceux que j'y ai envoyés ont traversé sans peine ! Bientôt vous serez un exemple beaucoup plus terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols ; et, pour vous faire connaître les maux qui vous menacent, vous verrez dès ce soir la lune rougir, s'obscurcir, et vous refuser sa lumière ; mais ce n'est que le prélude de vos malheurs, si vous vous obstinez à me refuser des vivres.

En effet, l'éclipse commença quelques heures après, et les barbares, épouvantés, poussèrent d'effroyables cris. Ils allèrent aussitôt se jeter aux pieds de l'amiral, et le conjurer de demander grâce pour eux et pour leur île. Il se fit un peu presser pour donner plus de force à son artifice ; et, feignant de se rendre, il leur dit qu'il allait se renfermer et prier son Dieu, dont il espérait apaiser la colère. Il s'enferma pendant toute la durée de l'éclipse, et les Amé-

ricains recommencèrent à jeter de grands cris. Enfin, lorsqu'il vit reparaître la lune, il sortit d'un air joyeux pour les assurer que ses prières étaient exaucées, et que Dieu leur pardonnait cette fois, parce qu'ayant répondu pour eux, il l'avait assuré qu'ils seraient désormais bons et dociles, et qu'ils fourniraient des vivres aux chrétiens. Depuis ce jour, non-seulement ils ne refusèrent rien aux Espagnols, mais ils évitèrent avec soin de leur causer le moindre mécontentement.

Ce secours était d'autant plus nécessaire à l'amiral, qu'il se formait sous ses yeux un nouveau parti qui l'aurait jeté dans de mortels embarras. Un apothicaire nommé *Bernardi*, et deux de ses compagnons, Villatora et Zamora, avaient entrepris de soulever tous les malades par d'anciens ressentimens, qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion de faire éclater, et qui ne menaçaient pas moins que la vie des Colomb. L'effet n'aurait pu manquer d'en être funeste, si l'arrivée de la barque d'observation qu'Ovando avait fait partir d'Espagnola n'eût arrêté ceux que le seul chagrin de leur misère avait engagés dans cette conspiration. Le capitaine, nommé *Diégo d'Escobar*, était un de ceux qui s'étaient révoltés avec Roldan Ximenès, et que l'amiral avait destinés au supplice. Ovando l'avait choisi pour cette commission, parce qu'avec la haine qu'il lui connaissait pour les Colomb, il l'avait jugé propre plus que personne à remplir exactement ses vues. Les

ordres qu'il lui avait donnés portaient de ne point approcher des vaisseaux de l'amiral; de ne pas descendre au rivage; de n'avoir aucun entretien avec les Colomb ni avec ceux qui les accompagnaient; de ne donner aucune autre lettre que la sienne, et de n'en pas recevoir d'autre que la réponse de l'amiral, afin de faire concevoir qn'il n'était envoyé que pour reconnaître l'état de l'escadre.

Escobar exécuta tous ces points avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot; il fit débarquer un baril de vin et un porc; il fit appeler l'amiral pour lui remettre la lettre d'Ovando; et, s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible; et qu'en attendant, il le priait d'agréer cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un envoyé de ce caractère, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la cour, ne devait plus être en Amérique, et la modicité du présent ne fut pas moins blâmée pour un homme de ce genre, dont on pouvait juger que la situation n'était pas abondante.

L'amiral s'aperçut aussitôt du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens; il les assembla pour les assurer qu'ils recevraient de prompts secours; mais il ne persuada pas les plus clairvoyans, qui, jugeant mal de l'affectation d'Escobar à ne converser avec personne, commencèrent à craindre que le dessein du gouverneur ne fût de laisser périr les Colomb et tous ceux qui leur marquaient de l'attachement. Cependant les promesses de l'amiral calmèrent la multitude; il se flatta même de pouvoir engager, par la même voie, les déserteurs à rentrer dans le devoir: il leur communiqua l'agréable nouvelle qu'il venait de recevoir, et leur fit porter un quartier de la bête dont on lui avait fait présent : mais cette honnêteté fut mal reçue. Porras jura que de sa vie il ne se fierait aux Colomb, et que, jusqu'à l'arrivée du secours, il continuerait de vivre dans l'indépendance : il ajouta que, si l'on envoyait deux vaisseaux, il en prendrait un pour lui et pour sa troupe, et que, s'il n'en arrivait qu'un, il se contenterait de la moitié; et qu'au reste, ses gens ayant été forcés de jeter à la mer toutes leurs hardes et leurs marchandises, il convenait que l'amiral partageât avec eux ce qui lui en restait. Les envoyés ayant représenté qu'ils ne pouvaient faire des propositions de cette nature à leur chef commun, la fureur des rebelles augmenta jusqu'à protester que ce qu'on ne voulait pas leur accorder de bonne grâce, ils l'enleveraient par force; et Porras,

se tournant vers eux, leur dit que l'amiral était un cruel dont ils avaient tout à craindre pour leur vie; qu'il joignait le sortilége à la cruauté; que cette barque qui n'avait paru qu'un instant était l'effet de quelque prestige; qu'il excellait dans ces inventions, et que, si la barque eût été réelle, il n'aurait pas manqué, dans l'extrémité à laquelle il était réduit, de s'y embarquer avec son fils et son frère; que le plus sûr était de le visiter l'épée à la main, de se saisir de sa personne et d'enlever tout ce qu'il y avait sur ses vaisseaux. Il faut convenir que, s'il n'est pas très-extraordinaire que l'on prît Colomb pour un sorcier, il n'était guère conséquent d'attaquer un homme que l'on croyait doué d'un pouvoir surnaturel; mais cette contradiction se retrouve à tout moment dans l'histoire de l'esprit humain.

Porras s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires; et s'étant arrêté dans un village nommé *Mayma*, où quelques années après on vit naître une bourgade castillane sous le nom de *Séville*, il parut se disposer à forcer les Colomb dans leur retraite. L'amiral était encore retenu au lit par les douleurs de la goutte. Il frémit d'indignation en apprenant que les rebelles étaient prêts à l'attaquer; cependant, la prudence l'emportant sur sa colère, il chargea don Barthélemi, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter encore à la soumission, et d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter : mais ils ne

lui donnèrent pas le temps de faire cette proposition. A peine eurent-ils aperçu sa troupe, qu'ils s'avancèrent les armes à la main, en criant : *Tue*, *tue*. L'adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, et ne leur demanda rien dont il ne promît l'exemple. Le combat fut engagé; une décharge qui se fit à propos renverse d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança sur l'adelantade, et fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa même à la main; mais don Barthélemi, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps, et le fit son prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, et le reste se sauva par la fuite. Ainsi l'amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frère; car les rebelles avaient juré de ne pas ménager sa vie, si la victoire s'était déclarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'adelantade; mais quelques-uns furent dangereusement blessés. Lédesma, pilote connu par son courage et par sa force, fut si maltraité d'un coup de sabre à la tête, que la cervelle était à découvert; un autre coup faillit de lui abattre le bras, et d'un troisième il eut la jambe fendue jusqu'à l'os, depuis le jarret jusqu'à la cheville du pied. Comme on l'avait cru mort, et qu'il était demeuré sur le champ de bataille, les Américains du village de Mayma, surpris de voir étendus par terre et sans mouvement des

hommes qu'ils avaient cru immortels, s'approchèrent de lui et voulurent toucher ses blessures, pour observer quelles plaies faisaient les épées. Ce mouvement ayant rappelé ses esprits: *Si je me lève*, s'écria-t-il d'une voix terrible; et de ce seul mot il causa tant d'épouvante aux Américains, qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Le lendemain du combat, tous les rebelles qui étaient échappés par la fuite prirent le parti d'aller se jeter aux pieds de l'amiral, et de s'engager par de nouveaux sermens. Il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur chef, demeurerait dans les chaînes, et qu'ils recevraient eux-mêmes, jusqu'au départ pour Espagnola, un capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils auraient la liberté de s'établir dans le lieu qu'ils voudraient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

Il se passa une année entière avant l'arrivée du navire que Mendez et Fieschi avaient acheté à San-Domingo. Diègue de Salcédo, que l'amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour presser le gouverneur, parut en même temps avec deux caravelles, qu'il avait équipées, comme le navire, aux frais des Colomb. Enfin, tous les Castillans s'étant rassemblés le 28 juin 1504, on mit à la voile pour Espagnola. Les vents contraires rendirent le passage si difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'île Béata, à vingt lieues du port d'Yaquimo.

L'amiral ne voulut pas aller plus loin sans en avoir fait demander le liberté au gouverneur général; et non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie et d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les habitans, le recevoir à sa descente. Il lui donna un logement dans sa maison, et ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne s'y étaient pas attendus, mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du gouverneur, qui semblaient démentir de si belles apparences : il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord, et qu'ils se proposaient de mener en Espagne : c'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles; mais il n'eut pas plutôt le prisonnier entre les mains qu'il lui rendit la liberté ; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, et juger quels étaient les coupables de ceux qui s'étaient soulevés, ou de ceux qui étaient demeurés fidèles à l'amiral, insulte aussi vive que l'injustice était criante, mais que les Colomb dissimulèrent, parce qu'ils n'étaient point en état de s'y opposer. L'amiral se contenta de dire avec assez de modération que les droits de son amirauté avaient des bornes étroites, s'il ne pouvait pas juger un de ses officiers qui s'était révolté contre lui sur son propre bord; et, pour sortir promptement

d'une île qui était devenue le théâtre de ses humiliations après avoir été celui de sa gloire, il fréta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frère.

Il mit à la voile pour l'Espagne le 12 septembre, avec son fils et tous ceux qui lui étaient attachés. En sortant du port, le navire qu'il montait perdit son grand mât; mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu où il venait d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo et passer dans celui de son frère. Le 19 octobre, après avoir essuyé une furieuse tempête, et lorsqu'on se croyait délivré du danger, le mât de son second vaisseau se fendit en quatre, et ne laissa point d'autre ressource que l'antenne, dont on fut obligé de faire un petit mât, en la fortifiant avec des perches et d'autres pièces de bois. Une nouvelle tempête brisa la contre-misaine. Il continua sa navigation l'espace de sept cents lieues dans ce dangereux état, qui ne l'empêcha pas néanmoins de mouiller heureusement à San-Lucar avant la fin de l'année.

Mais il y était attendu avec une nouvelle disgrâce, qui devait mettre le comble à tous ses malheurs. C'était la mort d'Isabelle, reine de Castille, arrivée à Médina del Campo le 9 novembre. Toute l'Espagne pleurait encore une princesse qui avait égalé les plus grands rois par ses qualités personnelles, et que la ruine des Maures, la conquête de Grenade, et la

découverte du Nouveau-Monde élevaient au-dessus de tous les souverains de son siècle. Il paraît qu'il ne faut pas lui attribuer les cruautés commises en Amérique. Elle recommandait avec instance à ceux qu'elle envoyait pour gouverner de traiter ces peuples comme les Castillans mêmes; et jamais elle ne fit éclater plus de sévérité que contre ceux qui contrevenaient à cette partie de ses ordres. On a vu ce qu'il en coûta aux Colomb pour avoir souffert qu'on ôtât la liberté à quelques Américains. Cependant elle aimait les Colomb; elle connaissait tout leur mérite. Elle attachait un juste prix à leurs services. On ne douta point en Espagne que sa mort n'eût sauvé le gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire pour le massacre de Xaragua, dont elle avait appris la nouvelle avec beaucoup de chagrin; et dans son testament, elle insista encore sur les bons traitemens dont il fallait user envers les Américains.

Personne ne perdit plus que les Colomb à la mort de cette grande reine. L'amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de vice-roi. Cependant, pour ne pas se manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Séville, il partit avec son frère pour Ségovie, où la cour était alors; et, dans une audience particulière du roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs et penibles services. Fer-

dinand lui donna de belles espérances; mais Colomb s'aperçut bientôt qu'elles étaient peu sincères. Ce prince, s'il faut s'en rapporter à l'histoire, lui portait une haine secrète, qu'il déguisait, à la vérité, sous le voile de l'estime, mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur et d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges, en lui offrant pour récompense des terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du domaine une petite ville, nommée *Canion de los Condes*, à laquelle il joignit quelques pensions; et tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'amiral avait essuyés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut devoir conclure que la cour n'observerait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand porta le coup mortel à l'amiral. Le dernier jour de sa vie fut le 20 mai 1506, fête de l'Ascension. Il se trouvait alors à Valladolid, d'où son corps fut porté au monastère des chartreux de Séville, et dans la suite, à Espagnola, pour être inhumé dans la grande chapelle de l'église cathédrale de San-Domingo.

Il avait eu du premier mariage don Diègue, qui lui succéda dans ses dignités; et de Béatrix Henriquez, qu'il avait épousée en Espagne, il eut don Fernand, l'écrivain de sa vie, et qui eut autant d'inclination

pour le repos que son père en avait eu pour les voyages.

Christophe Colomb mourut dans sa soixante-cinquième année. Tous les traits de sa figure et de son caractère ont été recueillis par divers historiens de son temps. Il était d'une taille haute et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans sa jeunesse, ses cheveux avaient été d'un blond ardent; mais la fatigue et les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et prévenant; ses mœurs douces et aisées. Il était affable pour les étrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis, et d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaître dans les évênemens que nous avons rapportés qu'il avait l'âme grande et forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Quoiqu'il eût passé les deux tiers de sa vie dans une fortune médiocre, il n'eut pas plus tôt changé de condition, qu'il prit naturellement des manières nobles, et qu'il parut né pour sa grandeur. Personne ne possédait mieux que lui le ton et l'éloquence du commandement. Il parlait peu et avec grâce. Il était sobre, modeste dans son habillement,

plein de zèle pour le bien public et pour la religion. Il avait une piété solide, une probité sans reproche, et l'esprit orné par les sciences, qu'il avait étudiées dans l'université de Padoue. Il faisait même des vers.

Tant de qualités éminentes ne furent point sans quelques défauts. Colomb, passé tout d'un coup de l'état de simple pilote à des dignités qui ne lui laissaient voir au-dessus de lui que le sceptre, conserva de sa première condition une défiance qui le rendit trop jaloux de son autorité. Il était naturellement porté à la colère, quoiqu'il trouvât en lui assez de force pour en réprimer les saillies. Peut-être ne considéra-t-il point assez qu'il avait à conduire une nation fière, et qui ne recevait pas volontiers la loi d'un étranger. On lui reproche de la dureté pour les Américains, et d'avoir paru trop persuadé qu'ils étaient nés pour être esclaves. Ces légères taches n'ont point empêché les historiens espagnols de rendre à son caractère toute la justice qui lui était due. Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint qu'on n'aurait pas porté trop loin la reconnaissance et l'estime en lui élevant une statue d'or. Herréra le compare à ces héros des premiers temps dont l'antiquité profane a fait des demi-dieux. Le roi Ferdinand, revenu de l'injuste prévention par laquelle il s'était laissé trop long-temps gouverner, ordonna non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire, mais

que ses enfans se ressentissent des glorieux services de leur père. En effet, on verra bientôt don Diègue recueillir tous les avantages de sa naissance, et illustrer encore son nom dans la première dignité du Nouveau-Monde.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE. — ASIE.

LIVRE VI,

SIBÉRIE.

LIVRE VII,

JAPON.

TROISIÈME PARTIE. — AMÉRIQUE.

LIVRE PREMIER.

PREMIÈRES DÉCOUVERTES ET PREMIERS ÉTABLISSEMENS DES ESPAGNOLS DANS LE NOUVEAU-MONDE.

FIN DE LA TABLE.